
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 4052


TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



L'AUTRE VIE

1

L'AUTRE VIE

PAR

Monseigneur **ÉLIE MÉRIC**

PRÉLAT DE LA MAISON DU PAPE
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE
PROFESSEUR A LA SORBONNE

TOME PREMIER



DOUZIÈME ÉDITION

PARIS
ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL
P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Tournon, 29

1900


OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DE LA DOUZIÈME ÉDITION

Nous regrettons de ne pouvoir citer intégralement les lettres savantes qui nous ont été adressées par des Évêques, dont nous sommes le disciple respectueux et dont nous vénérons l'autorité paternelle. Nous en donnons seulement des extraits, pour exprimer ici notre reconnaissance envers nos maîtres dans la doctrine et conserver à cette nouvelle et dernière édition d'un livre dont le succès nous encourage, l'autorité des gardiens de la foi.

Vous m'avez procuré une bien vive satisfaction par l'envoi de votre livre intitulé : L'AUTRE VIE, *livre plein d'attrait, d'un charme à la fois piquant*

et austère, écrit par une plume brillante et forte, qui se joue avec les difficultés scientifiques et théologiques; livre savant, lumineux, complet, où se discute et se résout, au profit de la Foi, de la raison et du cœur, contre les erreurs de la science philosophique moderne, le grave et haut problème de la vie future, qui s'impose à tous les esprits.

† **FERDINAND**, Cardinal **DONNET**,
Archevêque de Bordeaux.

Votre magnifique étude sur L'AUTRE VIE *est digne à tous égards des livres que vous avez déjà publiés. On y retrouve la même clarté d'exposition et la force de dialectique qui vous distinguent. J'ai admiré, en particulier, l'exactitude doctrinale la plus parfaite. Vous faites l'application la plus ingénieuse des données certaines et hypothétiques des sciences naturelles à l'exposition et à la défense des dogmes catholiques. Votre livre sera donc d'une utilité incontestable.*

† **JUSTIN**, Archevêque de Besançon.

J'ai reçu votre nouvel ouvrage : L'AUTRE VIE. *Rien de plus fort, de mieux raisonné, de plus complet. C'est un beau traité de théologie, très bien*

enchaîné et que peu de penseurs, à notre époque, seraient capables d'écrire.

† AUG., Evêque de Saint-Brieuc.

C'est avec un grand plaisir que j'ai lu vos magnifiques pages sur la mort et L'AUTRE VIE. *Vous traitez ces profonds mystères avec une rare prudence et une grande doctrine... Vos chapitres sur le spiritisme sont parfaitement raisonnés... Merci bien de ces deux beaux volumes, que je vais mettre dans un bon endroit de ma bibliothèque, à côté de vos autres savantes compositions.*

† ERNEST, Evêque de Rodez.

En exposant d'une façon si lumineuse l'accord de la raison et de la foi sur la question fondamentale de L'AUTRE VIE, *vous faites le plus grand honneur à votre enseignement à la Sorbonne, car je me persuade que vos leçons ont dû passer dans votre livre; il aurait été vraiment regrettable qu'elles eussent été perdues pour ceux qui n'y ont pas assisté... En vous félicitant comme vous le méritez, laissez-moi vous exprimer une fois de plus la pleine satisfaction que m'a causée la lecture de ces pages, si bien écrites et si pleines de choses.*

Je ne fais pas l'éloge de la manière dont vous traitez, dans le second volume, le côté théologique de la survivance de l'être humain dans l'âme et dans le corps. Là aussi vous apportez de précieuses qualités de méthode.

† JOSEPH, Évêque de Nancy.

Je vous avoue sans flatterie qu'il m'est rarement arrivé de dévorer un livre avec un plaisir égal à celui que j'éprouvais en lisant les pages de votre dernier livre, l'Autre Vie... *Je ne vous parlerai pas de votre style, qui charme et entraîne, ni de votre érudition à la fois sobre et abondante, ni de l'ordre toujours logique et toujours méthodique qui règne dans vos idées et vos discussions... Je prie Dieu de bénir de plus en plus votre talent, dont vous savez si bien vous servir pour sa gloire, pour l'honneur de l'Eglise et pour la confusion de ses ennemis.*

En vous lisant, on est heureux de rencontrer autant de pensées que de mots. On sent qu'on ne marche pas dans le vide, puisque l'intelligence s'illumine et que la conviction la suit.

† ÉMILE, Évêque de Perpignan.

Les vérités fondamentales et essentielles, comme l'immortalité de l'âme, sont nettement exposées et

solidement démontrées dans votre livre. Cette partie de votre travail fait bien voir ce que la vraie philosophie gagne à se laisser pénétrer des lumières de la théologie catholique. Cette démonstration expérimentale des avantages de l'union de la science et de la Foi sera remarquée des esprits sérieux, et elle est propre à faire tomber les illusions de ceux des adversaires de l'autorité religieuse qui sont de bonne foi.

† **JOSEPH**, Archevêque de Bourges.

J'ai confié la lecture de votre ouvrage à un homme distingué par le talent et la science. Ce qui m'en a été dit par cet excellent juge m'a fait le plus grand plaisir. Il en a admiré la forme et le fond, les trésors scientifiques qu'il renferme et la logique rigoureuse qui préside à sa construction. Je suis heureux du bien que fera cet ouvrage. Puisse-t-il éclairer tant d'aveugles qui prennent la nuit pour le jour!

† **ÉMILE**, Archevêque d'Albi.

Je remercie tout particulièrement le célèbre docteur Wasserburg qui a traduit cet ouvrage en allemand, et les écrivains distingués qui, en Angleterre, en Italie, en Espagne, et dans les

pays slaves ont contribué par leurs éloges et par leurs traductions au succès des premières éditions de l'*Autre Vie*.

Mes remerciements vont plus loin. Je les adresse aux âmes qui sont revenues à Dieu et à la lumière de la foi, après avoir lu ce livre et obéi à l'inspiration de la grâce.

Que d'âmes ainsi ressuscitées, nous ont fait tenir l'expression émue de leur reconnaissance !

Il y a quelques jours, une sœur garde-malade nous écrivait de Villefranche-sur-Mer :

« Pendant les derniers jours de sa vie, notre cher malade, professeur et docteur ès sciences, lisait continuellement votre beau livre sur l'*Autre Vie;* il le lisait jour et nuit, et une heure seulement, avant le dernier soupir, le livre est tombé de ses mains. Cette mort nous a laissé une impression toute céleste. Force, douceur, calme, sang-froid, prévoyance des moindres détails, même des funérailles, enfin, admirables effusions de tendresse envers ses amis et ses parents désolés, voilà les souvenirs que nous a laissés ce véritable chrétien.

« Serait-t-il indiscret de vous demander une prière pour lui? »

Que Dieu daigne bénir ces pages! Qu'elles apportent encore la paix, la lumière et l'espérance aux âmes de bonne volonté!

Élie MÉRIC.

Paris, 1er novembre 1900.

INTRODUCTION

Ce n'est pas une curiosité vaine qui excite l'esprit de l'homme à chercher le dénouement de la vie et le secret de sa destinée.

Le spectacle de ce monde où l'honneur, la justice et la vérité sont trop souvent dédaignés et vaincus par la violence, l'injustice et l'erreur; la mort brutale qui brise, avec la rapidité de la foudre et la violence de la colère, des affections qui semblaient éternelles et les espérances d'un long avenir; l'inexorable ennui, dont parle Bossuet, qui fait le fond de la vie humaine, et l'agitation inquiète de l'âme qui cherche le repos dans la stabilité, et qui rencontre à peine une halte dans sa course fatiguée, haletante; le soir de la vie qui approche avec les illusions perdues, les amis disparus, les ardeurs vaillantes et généreuses de la jeunesse étouffées par l'impuissance, et par le doute qui

semble envahir déjà la raison, tout démontre à l'homme désabusé que la vie présente est une œuvre incomplète, qu'elle est un fragment, d'ailleurs peu connu, d'un plan plus grandiose, dont l'ensemble est l'expression moins imparfaite de la sagesse intelligente de son auteur; tout convie l'homme à demander aux représentants les mieux écoutés de la science, la solution du problème de la destinée humaine, la connaissance du lendemain de la mort.

L'homme écoute, alors, les réponses diverses, contradictoires même, de la pensée inquiète et confuse des philosophies qui ont la prétention de parler au nom de la science. Sommes-nous destinés à perdre un jour la personnalité, la conscience et la mémoire, et à disparaître entièrement dans le tourbillon vital, comme la matière organique et inorganique, comme les minéraux, les plantes, les animaux? La balance de précision du chimiste a-t-elle pesé l'homme tout entier, quand elle a pesé les atomes de son corps? Serait-il vrai, comme l'enseignent les positivistes modernes, que les questions d'origine et de destinée échappent aux efforts indiscrets et douloureux de l'attention, et que la science doit les négliger? Serait-il vrai que nous sommes dominés par la loi rigoureuse de la fatalité, et les tables annuelles de statistique

criminelle peuvent-elles établir, par la démonstration de la périodicité redoutable des crimes, que l'homme est entraîné, comme les animaux, par une force irrésistible qui n'appelle ni récompense, ni châtiment? L'idée d'un Dieu distinct de la nature est-elle une chimère, et toute la nature n'est-elle que l'enveloppe extérieure matérielle et éternelle d'une âme qui serait Dieu?

L'homme entend ces réponses de la philosophie contemporaine qui cache, sous des expressions barbares, la pauvreté ou la nudité des idées les plus contraires aux principes fondamentaux de la science et de la morale; mais, par un effort vigoureux de la raison, il franchit ces régions désolées de la négation et cette épaisse poussière des systèmes sans autorité, il pénètre dans une région mieux éclairée et plus tranquille, et, après avoir interrogé les témoignages des peuples, les attributs divins, la nature même de son âme, il affirme sa croyance raisonnée et inébranlable à l'immortalité personnelle, et il ose poser à Dieu, selon la parole de Jouffroy, cette haute et mélancolique question : Où vais-je, et quelle sera ma vie, après la mort?

L'homme se sait et se croit immortel. Ce qui le tourmente, aux heures sérieuses de sa

vie, ce n'est donc pas de savoir s'il doit exister encore après la mort, c'est le désir de connaître la terre nouvelle et mystérieuse qu'il doit habiter, les conditions particulières de sa seconde existence, son état et ses rapports avec ceux qu'il a aimés et dont il va bientôt se séparer.

Depuis l'âge le plus reculé de l'histoire du monde, cette inquiétude et cette noble curiosité s'accusent avec netteté, dans les vieilles religions des anciens peuples de l'Orient, dans les savants écrits des grands philosophes païens, dans les livres théologiques de la Chine et de la Perse; et si nous franchissons le long intervalle des siècles, nous retrouvons encore aujourd'hui la trace visible de cette préoccupation dans les systèmes des philosophes qui essayent d'asseoir sur une base scientifique les rêves brillants de leur imagination.

J. Reynaud menace les coupables d'une longue suite d'expiations dans les étoiles dont il décrit la grandeur et les beautés étincelantes. M. Figuier voit descendre les âmes du soleil, berceau de la vie universelle; il prétend les suivre, à travers leurs métamorphoses, depuis leur apparition dans les eaux, jusqu'à leur incarnation dans l'homme, en passant par le mollusque, l'articulé, le grand mammifère; il les accompagne même dans l'éther planétaire, où le juste,

devenu l'être surhumain, se prépare aux dernières et éblouissantes visions du soleil.

Les spirites se prétendent en communication habituelle avec les habitants de la patrie invisible ; ils entendent les âmes des défunts, errantes à travers l'espace immense, et ils décrivent avec eux, sous leur dictée, les détails du monde nouveau.

M. Ch. Lambert veut bien affirmer l'immortalité du juste, mais il condamne l'idée d'un châtiment sans fin du méchant, et renouvelant une thèse qui avait déjà séduit de grands écrivains du paganisme, il prétend que les bons seront immortels et que les mauvais seront anéantis.

Mais les rêves dont ces systèmes sont l'expression brillante, laissent debout le problème à résoudre et ne résistent pas à la critique sévère de la raison ; ils charment à peine, pendant quelques heures, l'imagination naïve et le cœur ému de quelques adeptes, faciles à séduire, qui se jettent dans les chimères quand ils abandonnent la vérité. Tous ces rêves, mélange singulier de foi religieuse et d'indocile curiosité, de superstition et de science, de révolte et de piété attendrie, se heurtent à cette impérieuse question du penseur qui cherche une certitude éclairée : où sont les preuves de votre affirmation ?

C'est que la raison humaine vacille, en effet, et cherche en vain, en elle-même et autour d'elle, un point d'appui pour s'élancer dans l'autre monde et en explorer l'immensité.

Nous ne pouvons connaître ici-bas, et par nos facultés naturelles, ni la gravité de nos offenses, ni la grandeur et le mérite de la vertu, ni les secrets de la volonté juste et libre de Dieu, dans la récompense promise à l'homme de bien et dans le châtiment réservé aux méchants.

La raison démontre avec fermeté l'immortalité de l'âme, elle s'arrête là ; et comme un voyageur arrivé péniblement au sommet d'une haute montagne, l'homme attend qu'un coup de vent déchire le voile qui dérobe à sa vue le panorama grandiose dont il soupçonne la beauté, sans pouvoir la contempler.

A ce moment de la recherche de la vérité, les esprits se divisent, les uns demandent au mensonge consolant d'un rêve le repos attendu, les autres, découragés, avouent l'impuissance de la raison humaine, et expriment ainsi leur tristesse résignée :

« Il y a deux manières, pour l'homme qui pense, d'avoir l'âme tranquille et l'esprit calme : la première est de posséder la vérité ou de croire la posséder sur des questions qui intéressent l'humanité ; la seconde est de connaître

clairement que cette vérité lui est inaccessible et de savoir pourquoi. Nous ne voyons pas l'humanité se révolter contre les barrières qui limitent de toutes parts sa puissance. Devant les orages du ciel, les tempêtes de l'océan, les convulsions de la nature, l'étroite prison de ce monde, les maladies, la mort, elle reconnaît son infirmité et se résigne ; et pourquoi? Parce que cette infirmité est démontrée, et que la révolte serait inutile. Quoique infiniment moins restreinte que son savoir, l'intelligence de l'homme a aussi ses bornes, bornes fatales qu'elle essayerait en vain de franchir (1). »

Mais Dieu n'a pas condamné l'esprit de l'homme à n'avoir de choix qu'entre la tristesse découragée et impuissante du rationalisme et les illusions pleines d'erreurs des adeptes de la métempsycose ou des réincarnations, à travers les étoiles qui peuplent le firmament.

La religion chrétienne, dont la théologie est l'expression scientifique, répond aux inquiétudes de la conscience et aux préoccupations les plus hardies de la raison. Elle ne lève pas sans doute, entièrement, le voile qui nous cache l'économie complète de la vie future, mais elle s'appuie sur la parole même de Dieu

(1) Jouffroy, *Le Problème de la destinée humaine.*

qui ne peut pas tromper, pour nous apprendre ce qu'il faut craindre et ce qu'il faut espérer, et elle jette de vives et consolantes clartés sur l'avenir des justes et sur l'état glorieux des corps ressuscités.

Cette marche naturelle et ferme de la raison dans l'étude du problème de la vie future nous indique l'ordre que nous devons suivre dans ce nouveau travail.

Réfuter les négations des philosophes contemporains, et démontrer la certitude scientifique et rigoureuse du dogme de l'immortalité personnelle de l'homme; examiner ensuite, et discuter les utopies et les théories diverses des apôtres de la métempsycose et des réincarnations sidérales, exposer enfin et fortifier, s'il est possible, par des arguments empruntés à la science moderne, l'enseignement chrétien sur le lendemain de la mort, telle est la tâche vaste et délicate que nous voulons remplir.

Arrivé avec Béatrix dans la sphère la plus élevée des cieux, Dante, le théologien des poètes et le chantre immortel de la vie future, regarde autour de lui : il considère avec amour ce royaume vaste, plein de joie et de paix, où les bienheureux brillent d'une clarté inégale comme leurs mérites, et contemplent avec délices les merveilles infinies de l'essence divine ; et après

avoir décrit le charme serein, la splendeur céleste, l'ineffable sourire des justes qui l'invitent à l'amour de ses frères, il ajoute ces paroles :

« Le pèlerin s'avance dans le sanctuaire qu'il a fait vœu de visiter, il regarde avec amour, espérant redire un jour ce qu'il a vu : ainsi je promenais mes yeux ravis au-dessus de moi, autour de moi, partout où circulait la lumière divine (1) » :

E quasi peregrin, che si ricrea
Nel tempio del suo voto riguardando
E spera già ridir com' egli stea,
Si per la viva luce passeggiando,
Menava io gli occhi per li gradi
Or su, or giu, ed or ricirculando.

Comme Dante, le philosophe chrétien, guidé par les maîtres autorisés de la science théologique, pénètre dans les régions consolantes du paradis, pour redire ensuite à la foule qui l'écoute ce qu'il a entendu, et pour lui faire partager ses espérances fondées sur la parole même de Dieu.

Mais la ressemblance est plus profonde encore.

Ces visions célestes reposaient le poète, fati-

(1) Dante, *Del Paradiso*, cant. XXXI.

gué du spectacle plein d'horreur de la guerre civile entre les blancs et les noirs, les Guelfes et les Gibelins.

J'ai détourné aussi les yeux du triste spectacle de notre malheureux pays, follement incertain de son lendemain, mutilé par la guerre étrangère et divisé par la haine et la convoitise des méchants; j'ai médité sur la paix éternelle promise aux justes, et j'ai trouvé, dans l'étude sévère des théologiens de la vie future, un apaisement et une force que je voudrais faire partager aux esprits qui, n'étant pas chrétiens, ont souffert, sans consolation, le grand dégoût de la vie !

Élie MÉRIC.

Paris, 19 mars 1900.

LIVRE PREMIER

LA RAISON

ET LA

DÉMONSTRATION DE NOTRE IMMORTALITÉ

L'AUTRE VIE

CHAPITRE PREMIER

LA MATIÈRE ET LA SCIENCE

I

Les matérialistes ont la prétention d'expliquer la vie de l'homme et l'harmonie du monde, par le hasard et par les transformations spontanées et éternelles de la matière increéée. L'homme n'a pas d'âme, et le monde n'a pas de Dieu.

La liberté, la responsabilité, la vie future avec ses châtiments et ses récompenses n'existent que dans l'imagination du philosophe attardé et du théologien superstitieux : « Pour le théologien, écrit C. Vogt, l'âme est un principe individuel, immatériel, qui a fixé son domicile dans un corps déterminé. Pour le naturaliste, au contraire, ce n'est pas un principe immatériel et distinct du corps, ce n'est pas même un

principe, mais seulement un nom collectif pour désigner les différentes fonctions qui appartiennent au système nerveux, et chez les animaux des espèces supérieures, au système nerveux central, au cerveau. Ces fonctions, du reste, comme toutes les autres, subissent toutes les modifications que leur impose l'état du système organique d'où elles relèvent. L'organe est-il détruit entièrement, la fonction finit aussitôt. Le corps meurt-il, l'âme finit également. L'histoire naturelle ne connaît point de survivance individuelle de l'âme, après la mort du corps... L'homme, en conséquence, ne serait, aussi bien que les animaux, qu'une pure machine; sa pensée, le résultat d'une certaine organisation; la liberté n'existerait pas. De même que tel muscle se met en mouvement chaque fois que tel nerf est excité, de même la substance cérébrale de chacun de nous doit produire telle ou telle pensée, chaque fois qu'elle est provoquée de telle ou telle manière. Je ne peux pas dire les choses autrement qu'elles ne sont réellement. Voilà ce qu'il en est. La liberté n'existe pas, et « avec elle aussi disparaît la responsabilité...L'organisme ne peut se dominer lui-même, ce qui le domine, c'est la loi de sa structure matérielle (1). »

(1) Un auteur français, M. Montagut, vient d'exposer ces mêmes idées, mais avec plus de violence et une triste passion antireligieuse, dans son livre : *La Philosophie scientifique*. Il y prétend que les philosophes logent une âme dans le cer-

Je ne connais pas d'auteur moderne qui ait exposé la thèse matérialiste avec la clarté du texte que je viens de citer.

Car Vogt n'a pas reculé, comme la plupart des matérialistes timides et inconséquents, devant les déductions logiques de son principe, et il n'hésite pas à reconnaître que la négation de la liberté humaine, de la responsabilité et de la vie future qui achève l'épreuve de la vie par la récompense et le châtiment, est la suite nécessaire et rigoureuse du principe qui transforme tout l'homme en matière soumise à des lois invariables. J'ai réfuté cette erreur grossière du matérialisme, au point de vue de la science contemporaine (1), et j'estime inutile d'exposer, avec les moralistes, les conséquences d'un système qui consacre tous les instincts et toutes les impulsions de notre nature, et qui supprime la distinction du bien et du mal. Je m'arrête à ne considérer qu'un point essentiel de la thèse matérialiste, et je veux savoir si la prétention de ces philosophes est justifiée, quand ils enseignent que, s'ils entendent tout expliquer par la matière, c'est parce qu'ils ont

veau, comme ils en avaient logé d'autres, aux temps d'ignorance, dans les plantes et dans les animaux, et que, dans les deux cas, l'erreur est également absurde. Ce livre est le résumé des conférences, faites publiquement par M. Montagut, en présence d'un auditoire maçonnique : elles marquent une étape nouvelle de la franc-maçonnerie : la négation de l'Etre suprême, de l'âme et de l'immortalité.

(1) *La Vie dans l'esprit et dans la matière.* Troisième édition.

une idée très claire de la matière et qu'ils n'ont aucune idée de l'âme ou d'un esprit. Les matérialistes déclarent, en effet, qu'ils veulent bannir de la science les hypothèses métaphysiques, les idées confuses et marcher en s'appuyant sur des vérités évidentes et des faits certains.

II

Je connais la matière par l'intermédiaire des sens, par l'effet particulier qu'elle produit sur mes organes; mais j'ignore, avec les philosophes, les chimistes et les physiciens, la nature intime de la matière qui se révèle à moi, par des effets déterminés. Et c'est une étrange prétention des matérialistes contemporains de prétendre, au nom de l'évidence, expliquer la pensée, la volonté, l'amour, les actes essentiels de l'entendement, par une cause qui leur est complètement inconnue.

Par la vue, le tact, l'ouïe, je prends possession du monde des corps, et c'est une illusion trop répandue parmi les hommes étrangers aux sciences philosophiques, d'attribuer aux objets extérieurs, aux corps, des qualités qu'ils n'ont pas ; je crois dans mon illusion, connaître la réalité des corps, tandis que je n'en connais que l'action produite sur mes sens. Je vois, en effet, une image dessinée sur la rétine de mon œil, mais je ne vois pas l'objet dont cette

image est la reproduction ; et, entre l'image et la réalité, il y a une différence de hauteur, de largeur, de forme et d'étendue que je corrige par un jugement, par un acte de raison. Les couleurs que je crois reconnaître dans les objets extérieurs et que je leur attribue comme des qualités inhérentes, ne sont pas, en réalité, dans les objets, elles sont des sensations que j'éprouve à l'occasion de ces objets, elles sont des effets produits en moi par la matière et le rayon solaire, par une cause que je ne connais pas. Le tact n'est pas un instrument plus sûr que la vue pour nous faire connaître les corps. Je fais erreur quand je dis que le corps est froid, chaud, étendu, impénétrable, et que ma main constate avec une sûreté qui défie le doute, sa température et son étendue. C'est mon âme qui éprouve la sensation du froid, du chaud, de la résistance qui découle de l'impénétrabilité, de la continuité qui correspond à l'étendue, et la logique me commande de dire, pour rester dans la vérité des faits constatés : il y a là une cause extérieure et impénétrable qui agit sur les organes des sens, et, à l'occasion de cette impression organique, j'affirme l'existence d'un corps chaud ou froid, d'une couleur, d'une forme et d'une étendue déterminées.

M. Berkeley doute même de la réalité ou de l'existence des corps. Turgot qui réfute vive-

ment les arguments de son adversaire, nous apprend que nous connaissons la matière indirectement, par induction, en remontant des faits à leurs causes, en cherchant l'explication des sensations que nous font éprouver les objets extérieurs (1). Je rappelle, sans insister, l'idéalisme de Malebranche et les doutes de l'école de Kant sur la connaissance du monde extérieur. La philosophie critique contemporaine continue et répète le scepticisme de Kant. Le problème de la matière, envisagé au point de vue philosophique, présente donc des difficultés réelles que le vulgaire ne soupçonne pas. M. Penjon prétend que la conception d'un monde indépendant de la pensée qui le connaît est l'œuvre d'une réflexion très avancée, et il ne recule pas devant cette affirmation paradoxale : « Que cette réflexion ait été spontanée ou qu'elle ait été la suite elle-même de recherches philosophiques, on peut se demander comment les hommes ont eu une première fois l'idée qu'il existât des choses extérieures ; comment il se fait qu'ils soient jamais sortis d'eux-mêmes, de leur conscience, qu'ils aient, si nous pouvons ainsi parler, créé et projeté un monde prétendu réel en dehors du monde de leurs propres sensations (2). »

(1) Turgot. Œuvres. Tome III, p. 134. *Lettres à M. l'abbe de... sur le système de Berkeley.*

(2) *Etude philosophique sur la vie et les ouvrages de Berkeley*, par Penjon.

Mais laissons les philosophes : l'histoire des hésitations de la pensée et des divers systèmes sur la nature et sur la connaissance des corps, nous entraînerait trop loin; interrogeons les nobles esprits qui nous révèlent les dernières découvertes de la chimie, dans l'exploration du monde des corps.

III

Les révélations modernes de la physique et de la chimie sont elles-mêmes impuissantes à me faire connaître la matière, ou la substance cachée sous les accidents. Connaître la matière, en physique, écrit M. Chevreul, c'est savoir les propriétés essentielles dont elle jouit, l'étendue limitée et l'impénétrabilité ; ses propriétés générales telles que la pesanteur, la solidité, la liquidité, la gazéité, les phénomènes qu'elle manifeste quand nous la jugeons froide ou chaude, obscure ou frappée par la lumière, électrique ou magnétique. La physique étudie au point de vue général et abstrait. Le point de vue de la chimie est différent, il est vrai, mais cette science encore est muette sur la nature de la matière et des corps. Son objet, selon l'observation très juste de M. Chevreul, est de ramener la matière à des types spéciaux, dont chacun est défini par un ensemble de

propriétés qui n'appartient qu'à lui. L'individu chimique est composé d'atomes qui constituent un système défini dans leur nature spécifique, leur nombre, leur arrangement. Ce système est la molécule?

Nous voilà donc en possession de la molécule, et notre analyse n'est pas encore épuisée. Qu'est-ce que la molécule, en effet, selon les représentants les mieux écoutés de la chimie? Un composé d'atomes premiers. Et ces atomes vrais ou premiers, les connaissons-nous bien? — M. Dumas répond : « Si j'en étais le maître, j'effacerais le mot atome de la science, persuadé qu'il va plus loin que l'expérience. — La chimie coupe des atomes que la physique ne peut couper. — Les forces de la nature ont des bornes, sans doute, mais quand nous sera-t-il permis de dire avec certitude : c'est là que sont les bornes assignées par une sagesse infinie aux forces de la nature. »

Arrivés par l'analyse la plus attentive aux derniers éléments de la matière ou des corps, que découvrons-nous? L'atome, c'est-à-dire, au témoignage des savants les plus autorisés, l'inconnu, quelque chose qui échappe à l'expérience. Ce témoignage et cet aveu me suffisent, et m'autorisent à répondre aux matérialistes : Vous avez la prétention de bannir les hypothèses de la science, d'établir toutes vos affirmations sur des faits connus, constatés par

l'expérience, et c'est au nom de ce principe que vous déclarez la guerre aux philosophes qui enseignent l'existence d'une âme spirituelle et immortelle. Or, les savants les plus compétents et les mieux écoutés déclarent que nous ignorons la nature des atomes, que l'expérience ne peut pas constater leur existenee et que nous ne connaissons que les qualités des corps; vous êtes donc en opposition avec votre principe, vous sortez du domaine des faits et de l'expérience, vous formulez vous-même des hypothèses, quand vous prétendez expliquer tous les actes de l'homme par la matière, par le corps, en un mot, par un inconnu.

Les savants s'accordent pour désigner sous le nom de corps simples ceux qui résistent à l'action de toutes les forces connues qu'on leur applique pour les décomposer : dissolution, fusion, volatilisation, feu électrique, réactif chimique, etc. Mais, si le philosophe demande au chimiste de lui faire connaître les qualités intrinsèques de ces corps simples et élémentaires, le chimiste répond qu'il ne les connaît pas et qu'il ignore d'ailleurs si, un jour, une science plus avancée ne permettra pas de décomposer encore ces corps réputés simples et élémentaires, parce qu'ils indiquent la limite actuelle de notre faculté de décomposer.

Certes, la chimie a fait de grands progrès depuis Lavoisier, elle a condamné dédaigneu-

sement la vieille croyance aux quatre éléments, au phlogistique, aux subtilités extrêmes des disciples de Stalh, Proust, Dalton, Gay-Lussac, Berzélius, Gmélin ont attaché leur nom à des expériences, des découvertes, des systèmes qui marquent les progrès merveilleux de la chimie dans les temps modernes. Les discussions et les controverses soulevées par la théorie atomique et par la théorie des équivalents, depuis quelques années en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne par des hommes d'un rare mérite, auraient dû nous instruire sur une question que les savants expérimentateurs semblent abandonner aux métaphysiciens.

Des savants dont le nom fait autorité, après avoir constaté les diverses propriétés et les divers états des corps simples, ont émis l'hypothèse que tous les corps sont formés d'une seule et même matière, dont les atomes groupés de diverses manières sous des lois constantes, donneraient naissance à la diversité des corps, et c'est l'éther, substance impondérable, invisible, répandue partout, qui serait la substance universelle dont les corps seraient des modifications. Les atomes d'oxygène, d'hydrogène, de carbone, d'azote, de fer, de plomb, etc., seraient toujours l'éther à différents degrés de concentration.

La matière semble déjouer, par ses transformations perpétuelles et soudaines, tous nos

efforts pour la saisir dans les mystères de son essence : « Les grandes découvertes de la science moderne, depuis Mitscherlich, ont en effet prouvé qu'un corps simple peut présenter plusieurs états allotropiques, suivant l'expression de Berzélius : le nombre de ces états est illimité. Ainsi nous appelons *phosphore* un corps simple qui en se combinant avec l'oxygène, donne de l'acide phosphorique. Mais quand on étudie le phosphore lui-même, on voit qu'il possède divers états. Un certain nombre de propriétés constitue le phosphore rouge de Schrotter; un autre ensemble constitue le phosphore blanc. Si l'on prend le soufre, dont les états si nombreux ont été observés avant les états du phosphore, on rencontre dans la multiplicité des propriétés si différentes des divers soufres, dont le plus intéressant a été découvert par mon frère, l'argument le plus puissant que l'on puisse fournir aux partisans de l'unité de composition de la matière (1). »

Ainsi, d'après la science actuelle, il serait permis d'affirmer l'existence d'une seule substance, l'éther, et d'une seule force qui pénètre et sature l'éther. Les groupements divers des atomes d'éther produiraient les corps, et cette même force qui pénètre l'éther, peut devenir successivement chaleur, lumière, magnétisme, électricité.

Mais ces hypothèses, si vraisemblables qu'el-

(1) H. Sainte-Claire-Deville. — *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 3 janv. 1870.

les soient après les riches travaux des chimistes et des physiciens, ne sont-elles pas la preuve évidente de notre ignorance sur la nature intime de cette matière par laquelle on voudrait expliquer la pensée. — Continuons cet examen.

Nous connaissons si imparfaitement la matière, que les métaphysiciens, ainsi guidés par les découvertes de la science et par les intuitions de la raison, renouvellent, aujourd'hui, l'hypothèse de Leibniz, et prétendent avec raison, expliquer par des systèmes de forces toutes les actions que nous attribuons à la matière; et l'idée de force, qui occupe une place si considérable dans les travaux récents des physiciens, nous ramène au spiritualisme que les matérialistes, aveuglés par des préjugés et par une hostilité violente contre la métaphysique, essayent de nous faire oublier.

« Leibniz, écrit M. Papillon, dans une savante étude, Leibniz a conçu les principes des activités phénoménales que n'expliquent ni la géométrie ni la mécanique. Interrogeons la physique d'aujourd'hui, et nous y trouverons encore les mêmes idées. Elle ramène tout aux vibrations, tant de ce qu'elle appelle atomes matériels que de ce qu'elle nomme éther. D'après elle, les phénomènes physiques s'expliquent par le système des mouvements des atomes et de l'éther, et ces mouvements pouvant se transformer les uns dans les autres, suivant une loi mathématique,

il en résulte qu'il y a des rapports d'équivalence entre les diverses manifestations de l'activité physique; par exemple, qu'il existe un équivalent mécanique de la chaleur, un équivalent calorifique de l'électricité, etc. Or ce mouvement intestin que l'analyse et l'induction révèlent, ce frémissement corpusculaire qui donne aux corps les qualités sans lesquelles ils ne seraient point perçus, à savoir le poids, la couleur, la chaleur, etc., — ce mouvement, sous toute forme, implique un principe moteur, quelque chose d'irréductible et de simple, une spontanéité analogue à celle que Leibniz conçoit dans les monades. Qu'est-ce que la force vive, l'énergie potentielle, l'énergie virielle, dont les physiciens font un si fréquent usage dans leurs spéculations, sinon des entéléchies métaphysiques, raison intelligible des actes dynamiques ? — Dira-t-on que tous ces aspects multiples et variés de la force physique sont une dérivation de la force mécanique simple dont la somme ne change pas dans l'univers ? Mais alors, pourquoi le mouvement est-il devenu ici chaleur, là électricité, et lumière d'un autre côté ? — Ne serait-ce pas qu'outre les monades qui sont le ressort moteur, il en existe dont le rôle spécial, au point de vue de notre sensibilité, est d'agir sur d'autres capacités perceptives que celles par où nous connaissons le mouvement (1) ? »

(1) Papillon, *Leibniz et la Science contemporaine.*

Quelles hypothèses! quel profond mystère! Il est, d'ailleurs, rigoureusement démontré, comme le fait observer le savant rédacteur du *Cosmos :* 1° que, dans un corps gros comme la terre, il y a assez de vides ou pores, pour qu'on puisse le concevoir réduit au volume d'un grain de sable; 2° réciproquement, que dans un grain de sable, il y a assez de parties, molécules ou atomes, séparables ou actuellement séparées, pour qu'on puisse en former un globe gros comme la terre, et dans lequel la distance entre deux molécules ou atomes contigus soit aussi petite qu'on voudra. Encore une fois, quels mystères! et peut-on dire que nous connaissons la matière, que son idée est parfaitement claire, plus claire que l'idée d'esprit?

C'est ainsi qu'en interrogeant les philosophes, les chimistes, les physiciens sur la nature intime des corps et de la matière, je recueille des réponses différentes, je relève des systèmes, des opinions, des hypothèses, qui ont une autorité éphémère, et je reste dans une profonde ignorance sur l'essence de cette réalité mystérieuse par laquelle on prétend tout expliquer. Les discussions savantes et subtiles des philosophes du moyen âge sur la matière et la forme, renouvelées par nos contemporains; l'hypothèse de Leibniz sur les monades; l'opinion des Cartésiens sur la matière étendue; les affirmations des savants modernes sur les atomes et l'énergie po-

tentielle, cette variété perpétuelle des réponses n'est-elle pas une démonstration certaine, évidente de notre ignorance, ne permet-elle pas au philosophe d'accuser les matérialistes de présomption et d'erreur, lorsqu'ils nous reprochent, avec tant de bruit, de ne pas connaître l'âme, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens et d'asseoir sur une hypothèse un lourd système de philosophie ?

Mais les difficultés que je viens de signaler nous rappellent davantage et deviennent insolubles lorsque les matérialistes sont appelés à démontrer que cette matière mystérieuse est le principe de la pensée, du sentiment, de la volonté. Quoi ! vous ne connaissez pas la matière, vous constatez simplement ses effets périodiques, ses résultats permanents; vous multipliez des hypothèses qui sont l'aveu déguisé de votre ignorance, et non content d'expliquer les effets physiques par une cause inconnue, vous prétendez encore expliquer par la même cause des effets essentiellement différents, des phénomènes de l'ordre spirituel ! Que la matière produise des effets matériels, je le veux bien, et rien dans cette génération n'étonne ma raison. Que l'éther produise la chaleur, la lumière et l'électricité ; que l'assimilation dans l'animal s'explique par des combustions dans les capillaires, par des combinaisons chimiques et des fermentations, cela ne fait pas doute, et rentre dans la caté-

gorie générale des conversions et transformations qui tombent sous les sens. Mais quel rapport de causalité pouvez-vous découvrir entre cette masse grisâtre que vous appelez cerveau, et la pensée, le sentiment, la volonté, l'amour ? Entre la couleur, l'odeur, la saveur, l'étendue, qui sont les propriétés des corps, et la pensée qui est une, simple, indivisible, qui n'a ni couleur, ni saveur, ni étendue ? Entre le corps soumis aux lois inéluctables de la fatalité, de l'inertie, et l'âme libre, active, qui manifeste sa vie par une suite d'actions réfléchies, marquées du caractère de la lumière, de la liberté ? — Le matérialiste nous ramène sans cesse à cette difficulté vingt fois repoussée, vingt fois renouvelée : sans cerveau pas de pensée, et il oublie que le cerveau est l'instrument de l'âme; que l'instrument étant brisé, l'âme ne pense plus extérieurement; et qu'il est aussi peu raisonnable de confondre l'âme et le cerveau que d'identifier l'artiste et l'instrument par lequel il exprime ses conceptions savantes.

Si vous voulez connaître le fondement de ce système matérialiste, qui renaît avec bruit autour de nous, que verrez-vous ? une hypothèse gratuite, une affirmation que rien ne justifie. Le principe, c'est qu'il n'existe rien en dehors de ce que nous pouvons voir, toucher, sentir. Or, nous ne touchons pas Dieu et l'âme, comme nous touchons la matière; donc il

n'y a pas d'âme, et il n'y a pas de Dieu. Vous répondez au matérialiste qu'il y a bien d'autres principes de certitude en dehors du témoignage des sens : qu'il faut croire aussi à l'autorité de la raison, de la conscience, et à la réalité des vérités affirmées par leur témoignage, et que l'existence de l'âme est une de ces vérités souveraines. Le matérialiste ne vous comprend pas : il ne discute pas, il nie. Vous lui rappelez qu'à tout instant, et par une inclination invincible de sa nature, lui, matérialiste, affirme, en physique, en chimie, l'existence des causes qu'il ne voit pas, qu'il ne touche pas, et dont il constate seulement les effets et la succession ; il ne vous entend pas, et ne fait pas de différence entre la succession et la causalité. Vous le pressez, en essayant de lui faire comprendre qu'en philosophie vous suivez les lois pleines de sagesse et de réserve de l'induction, que vous affirmez l'existence de Dieu et l'existence de l'âme à la vue des effets, scientifiquement et universellement constatés ; votre argumentation est inutile ; et la discussion n'aura pas fait un pas, même après que vous lui aurez appris, qu'il ne connaît le corps, la matière que par ses effets sur nous, et qu'il affirme cependant, l'existence d'un principe matériel qu'il n'a jamais vu, touché, senti. C'est à décourager l'esprit le plus fortement trempé. Il y a des fascinations d'esprit, à la suite des études spéciales sur la matière, qui

semblent rendre l'intelligence absolument incapable de comprendre la vérité, en dehors du champ étroit des phénomènes sensibles. Où sont donc les esprits hardis et larges qui pratiquent la culture croisée, et qui embrassent dans une vaste synthèse, par un regard qui rappelle le regard de Dieu, l'ensemble des vérités humaines, la science avec ses aspects variés et indéfinis ?

IV

Si l'on ne se laisse pas tromper par les apparences du monde sensible ; si l'on interroge avec un désintéressement absolu sa raison et sa conscience, on constate que l'âme n'est pas pour nous une réalité inconnue ; que nous en avons une idée claire, plus claire même et plus complète que de la matière ; que cette idée appartient bien à la science, et que toutes les difficultés élevées par les matérialistes contre l'immortalité de l'âme et la vie future, au nom de la connaissance des corps, ne tiennent pas debout.

J'ai l'idée claire et nette de mon âme, c'est-à-dire d'une réalité essentiellement distincte de mon corps ; je ne connais pas, sans doute, sa forme, sa couleur, son poids, car si je la connaissais de cette manière, elle serait un corps

et ne serait pas un esprit. Mais tous les hommes si inégale que soit la culture de leur intelligence, comprennent ce que signifie cette parole : j'ai une âme, et cette âme vit encore après que tout mon corps est tombé en poussière. Or, si la matière seule existe, et s'il n'y a pas des êtres ou des réalités en dehors de la matière, expliquez-moi ce fait : j'ai l'idée claire d'une âme ou d'une force immatérielle : et le pressentiment, comme l'espérance de la survivance et de l'immortalité de cette âme, a pris possession de la conscience et de la raison du genre humain. Que j'imagine une chimère, un cheval ailé, je le conçois sans peine ; mon imagination rapproche et unit l'idée de cheval et l'idée d'ailes, c'est-à-dire deux éléments pris dans le monde des réalités, et elle invente une chose monstrueuse qui n'existe pas. Mais où prendrais-je l'idée d'une âme, d'un principe immatériel si rien, absolument rien dans l'univers ne peut me donner les éléments d'une telle substance, et si, en dehors de l'univers, il n'existe aucun objet accessible à mon entendement ?

Je vois aussi avec la même évidence que cette âme est le principe de la pensée, de la volonté, de l'amour. C'est d'elle, et non de mon cerveau, de mes muscles, de mes nerfs, de mon sang que je veux parler, quand je dis : Je pense, je veux, j'aime, j'agis, et c'est elle encore qui commande à ces muscles et à ces nerfs, c'est-à-

dire à tout mon corps, quand je veux faire un mouvement : me lever ou m'asseoir, avancer ou reculer ; je vois même souvent, pendant ces heures terribles de lutte morale, qui prennent la plus large part de ma vie, qu'il y a une opposition très vive entre mon âme et mon corps, et je ne m'explique cette opposition et cette lutte que par la distinction essentielle de ces deux principes, unis et non confondus, par un dessein particulier de celui qui m'a créé.

« Ce que j'appelle *moi,* écrit Fénelon, est quelque chose qui pense, qui connaît et qui ignore ; qui croit, qui est certain et qui dit : Je vois avec certitude ; qui doute, qui se trompe, qui aperçoit son erreur et qui dit : Je me suis trompé. Ce *moi* est quelque chose qui veut et qui ne veut pas ; qui aime le bien et qui hait le mal ; qui a du plaisir et de la douleur ; qui espère, qui craint, qui se réjouit de ce qu'il a, qui désire ce qu'il n'a pas. Ce *moi* est souvent irrésolu, et peu d'accord avec lui-même : il change, il se repent ; puis il se repent de s'être repenti. Ce *moi* se connaît et se gouverne soi-même : il a une espèce d'empire sur soi, car je ne puis douter que je ne délibère pour choisir entre vouloir et ne vouloir pas, comme ayant actuellement dans la main le choix entre ces deux partis... Ce *moi* est donc ce qu'on appelle libre, c'est-à-dire maître de son propre vouloir (1). »

(1) Fénelon, *Lettres sur la religion*. Ch. 1er : *De ma pensée.*

Or, j'ai l'idée claire de ce *moi*, c'est-à-dire d'une substance qui est le principe de la certitude, de la délibération, de la liberté; j'ai aussi l'idée claire et le sentiment inébranlable que cette substance, ce moi, cette âme est distincte de mon corps et de tout corps. Je rencontre ici une observation juste, de Fénelon, qui exprime avec une grande clarté ce sentiment et cette conviction. Demandez à un enfant de quatre ans si la table de la chambre où il est, se promène d'elle-même, et si elle joue comme lui; au lieu de répondre, il rira. Demandez à un laboureur bien grossier si les arbres de son champ ont de l'amitié pour lui, si sa charrue a de l'esprit, si ses vaches lui ont donné conseil dans ses affaires domestiques; il répondra que vous vous moquez de lui. Continuez ces observations, et après avoir ainsi constaté que la matière est privée de pensée et de liberté, que ces nobles facultés n'appartiennent qu'à l'homme, demandez à l'homme instruit si la matière grise de son cerveau, si les lobes et les nerfs lui donnent de bons conseils, et lui suggèrent de grandes pensées, il répondra que vous choquez le sens commun, qui est toujours et partout le même, et dont l'empire est si puissant, qu'on ne peut jamais douter de ce qu'il enseigne, et qu'on est ridicule, quand on se met en opposition avec lui.

Je vois enfin directement, par l'observation

et par l'analyse, que tout change autour de moi et en moi, c'est-à-dire dans mon corps et dans les corps qui m'environnent; je vois que toutes les parties matérielles de mon corps, de mon cerveau, de mes tissus, de mes nerfs, de mes muscles, de mes os, de mon sang se renouvellent sans cesse, et lentement, par un mouvement d'assimilation et de désassimilation, et que, malgré cette transformation perpétuelle, je suis toujours le même; je vois qu'il y a en moi un principe qui échappe à ces mouvements, à ces transformations, et qui fait mon identité personnelle; et la lumière qui m'éclaire et fortifie mes convictions, sur ce point, croît en intensité, à mesure que mon attention soutenue observe la nature des phénomènes très distincts, opposés même, qui résultent soit de mon âme, soit de mon corps.

Ne nous arrêtons pas plus longtemps à l'examen de l'hypothèse matérialiste : elle est en opposition avec les faits, et ce n'est pas d'une erreur qui essaye de renaître et qui doit périr, que nous attendons la solution du problème de la destinée humaine.

CHAPITRE II

L'INCONNU

I

L'école positive fondée par Auguste Comte se divise, aujourd'hui, en deux classes, et elle obéit à deux chefs qui ont l'égale prétention de défendre la doctrine du fondateur, dans son esprit et dans son intégrité. Le schisme est récent et il a donné naissance au positivisme intellectuel et au positivisme religieux.

M. Littré est le chef du positivisme intellectuel, c'est-à-dire d'une école indifférente aux questions de religion, de culte et de sentiment. Il entend fonder une science théorique, un système, sur une pure conception qui répond, selon lui, d'une manière satisfaisante à certaines questions spéculatives qui s'élèvent dans notre esprit et s'imposent à notre pensée. La partie religieuse et affective de l'œuvre d'Auguste Comte ne serait que l'expression d'une maladie

sénile ou d'un regrettable affaiblissement de cet esprit puissant.

Les représentants du positivisme religieux écartent vivement cette interprétation, qui est pour eux une profanation de l'œuvre durable, impérissable, du fondateur du positivisme français. M. Laffite et ses collaborateurs de la *Revue occidentale* déclarent que le positivisme est une religion, au même titre que le bouddhisme, l'islamisme et le Christianisme ; qu'il répond aux besoins et à l'état actuel de la conscience de l'humanité ; qu'il doit avoir ses prêtres, ses apôtres, son temple, ses autels ; et, en disciple zèlé de la nouvelle Église, en directeur intelligent, M. Laffite recommande même à un néophyte qui l'interroge, la lecture de l'*Imitation*, sous la condition de remplacer le nom de Dieu par celui de l'humanité.

Cette religion des temps nouveaux flatte l'imagination et les espérances naïves de ses adhérents, car il faut à l'esprit humain ou des réalités ou des chimères. Séparés de la vérité chrétienne par des préjugés sans fondement, les positivistes réclament, aujourd'hui, l'unité des efforts pour réaliser le culte, le dogme et le régime de la religion qui doit succéder aux liturgies surannées des races disparues.

« La religion de l'humanité, écrit M. Adrian, si on la compare aux autres croyances, nous apparaît comme un édifice grandiose et ma-

jestueux, au milieu du conflit de toutes ces doctrines néo-chrétiennes, saint-simoniennes et autres, qui se montrèrent confusément à l'horizon intellectuel de la première moitié de ce siècle. Son culte touchant pour la mémoire des morts, sa vénération pour les grands hommes qui ont mérité du genre humain, la morale austère qu'elle enseigne, tout, en elle, la recommande à l'admiration de ceux qui ont conservé le culte du beau et du bien. Car il ne faut pas se faire illusion, le positivisme ne détruit pas l'enthousiasme, au contraire, il le modère et le restreint pour mieux le conserver. Il se garde bien d'arracher de notre cœur les sentiments et les passions ; il en fait, au contraire, en les épurant, ses plus puissants leviers pour soulever les obstacles qui encombrent le chemin difficile de la vertu. Que deviendra cette nouvelle religion? Nous l'ignorons encore. Le peu que nous en savons doit suffire néanmoins pour attirer notre attention sur l'astre qui se lève à l'horizon et lui demander le secret de l'avenir. Peut-être éclaire-t-il d'un jour nouveau les sociétés modernes et leur fera-t-il apercevoir ce que les révélateurs du passé n'avaient même pas entrevu (1).

Le positivisme emprunte à la religion chré-

(1) Adrian, *Essai sur quelques points de philosophie positive*, p. 76.

tienne son langage; et l'esprit superficiel, trompé par ces termes : vertu, morale, sacrifice, dévouement, familiers aux positivistes, se croit, en effet, en présence d'une religion austère, élevée, pure de tout alliage, et fondée en raison. Et cependant, avancez encore, et voyez les contradictions de l'esprit d'erreur. Ces positivistes qui se déclarent religieux, et qui rejettent avec dédain le système abstrait, théorique de M. Littré, ne croient ni à l'existence de Dieu, ni à l'immortalité de l'âme, ni à cette liberté qui fait l'homme responsable devant sa conscience et devant la société.

« Qu'importe à la science positive la croyance à la vie future et à la spiritualité de l'âme! Que lui importe que les lois naturelles soient ou ne soient pas dominées par une ou plusieurs volontés! Que lui importe le Dieu personnel ou impersonnel! La réalité ou la fausseté de la direction providentielle des affaires humaines! Sa mission, encore une fois, n'est pas de détruire, mais bien de reconstruire (1). »

Et cependant, si Dieu n'existe pas, je n'ai pas de supérieur, et je ne me reconnais ni devoir, ni obligation morale; si je ne suis pas libre, je ne peux faire ni bien ni mal, et mes actions ne diffèrent plus des mouvements des

(1) Adrian, *op. cit.*, p. 73.

plantes et des animaux; si je ne suis pas immortel, je ne crains ni châtiment ni récompense; si toutes mes inclinations sont légitimes et naturelles, je ne connais ni sacrifice, ni combat, ni vertu, je cède avec aisance et sans remords à toutes les impulsions qui sont en moi et dans les animaux: et pourquoi parler encore de religion et de devoir, pourquoi condamner le positivisme théorique et plus logique des ennemis de toute religion?

Les contradictions se pressent dans ce faux système, et lorsqu'un positiviste essaye de formuler plus nettement les conditions, l'économie de la religion des temps nouveaux, il manque son but; il laisse le problème sans solution.

« Sur le fondement solide de la science constituée de nos jours, écrit encore M. Adrian, s'est élevée une philosophie appelée positive, qui, à son tour, a servi de base à une religion. Cette religion commence à être connue sous le nom de positivisme ou religion de l'humanité. Le sentiment religieux occupe dans le positivisme, on peut le dire, une place d'honneur. Il coordonne à la fois : le dogme qui s'adresse à l'intelligence, le culte qui répond aux besoins du cœur, le régime qui systématise la conduite, tant privée que publique, et subordonne le tout au service continu de l'humanité. On sait en général fort peu ce

que le positivisme entend par humanité. « L'humanité, dit Longchamps, dans son *Essai sur la prière,* n'est pas l'espèce humaine, et ne « comprend pas l'universalité des hommes. « L'humanité, c'est la mémoire des morts ins- « pirant et guidant les vivants ; c'est l'ensemble « de toutes les hautes pensées, de tous les nobles « sentiments, de tous les grands efforts rapportés « à un seul et même être dont cet ensemble « forme l'âme et *dont les vivants constituent le* « *vaste corps.* » Ainsi, ce que veut le positivisme, c'est la convergence vers un même but de toutes les volontés (1). »

Ainsi, selon ces nouveaux positivistes, la religion des temps nouveaux a pour sujet un homme sans âme, sans Dieu, sans liberté, et pour objet un être informe, immense, qui a un corps, ce sont les vivants, et une âme, ce sont les morts.

On éprouve une impression pénible, douloureuse, d'esprit, de cœur, de conscience à la lecture de ces contradictions, de ces propositions incohérentes, de ces confusions d'idées, de sentiments, d'incroyables affirmations qui égarent un trop grand nombre d'esprits, et qui ne résistent pas à l'examen sincère d'un esprit sérieux.

Ce positivisme religieux et social dont les

(1) Adrian, *loc. cit.*, p. 75.

lignes principales ont été tracées par Auguste Comte, qu'est-ce, en réalité, sinon l'oblitération de cette maxime chrétienne : aime ton prochain comme toi-même, et l'affirmation déguisée du vieux panthéisme humanitaire qui prétend identifier Dieu avec l'humanité? Tout le dogme et toute la morale du positivisme, religieux sont dans les deux propositions que je viens d'énoncer.

Écartons ce côté pratique du positivisme et cherchons, d'abord, les traits communs au positivisme théorique et au positivisme religieux.

II

Les deux écoles reproduisent fidèlement la pensée du maître, sur trois points principaux. D'abord, elles écartent les idées de Dieu, d'âme et de vie future, entendues dans le sens spiritualiste et chrétien, et elles déclarent que ces idées sont des chimères que la raison ne peut pas accepter.

En second lieu, elles affirment que l'humanité passe nécessairement par trois états : l'état théologique, l'état métaphysique, et enfin, l'état positif, le plus parfait de tous, qui répond aux existences légitimes de notre temps.

Cette division historique, dont on fait hon-

neur à Auguste Comte, ne lui appartient pas, elle appartient à Turgot; voici ses paroles :

« Avant de connaître la liaison des effets physiques entre eux, il n'y eut rien de plus naturel que de supposer qu'ils étaient produits par des êtres intelligents, invisibles et semblables à nous... Tout ce qui arrivait sans que les hommes y eussent part, eut son Dieu, auquel la crainte ou l'espérance fit bientôt rendre un culte... » État théologique.

Quand les philosophes eurent reconnu l'absurdité de ces fables sans avoir acquis, néanmoins, de vraies lumières sur l'histoire naturelle, ils imaginèrent d'expliquer les causes des phénomènes par des expressions abstraites, comme *essences* et *facultés*, expressions qui n'expliquaient rien... » État métaphysique.

« Ce ne fut que bien tard, en observant l'action mécanique que les corps ont les uns sur les autres, qu'on tira de cette mécanique d'autres hypothèses que les mathématiques purent développer et l'expérience vérifier (1). »

Auguste Comte a donc reproduit la division arbitraire et historiquement fausse de Turgot. Nous n'insisterons pas sur ce point.

Troisièmement, les philosophes des deux écoles positives énumèrent avec soin les divers objets accessibles à l'esprit humain, et, après avoir

(1) Turgot, *Discours sur les progrès de l'esprit humain.*

fait une classification nouvelle des sciences qui correspondent à ces objets, ils écartent le problème métaphysique et le problème religieux; ils déclarent qu'au-dessus de nous et au delà de la tombe, l'intelligence inquiète et tourmentée ne peut entrevoir que l'inconnu et le néant; ils opposent, enfin, au culte de Dieu, le culte de l'humanité, à l'espérance d'une récompense et à la crainte d'un châtiment dans une vie nouvelle et sans fin, la louange que la postérité réserve ici-bas, à la mémoire des hommes qui ont fait le bien, et la flétrissure qu' elle inflige à ceux qui ont fait le mal.

Mais cette classification arbitraire des sciences ne répond pas à la réalité des faits: cette exclusion systématique et violente de tout examen des problèmes de la vie future est une contradiction condamnée par la raison et par la conscience; cette promesse d'une récompense dans le bruit incertain et rare de la postérité, qui salue et honore les hommes célèbres, n'est pas sérieuse; et les philosophes de l'inconnu ne livrent pas encore à l'esprit inquiet, la solution du problème de la destinée.

Si je ne voulais faire qu'une étude psychologique ou morale sur le temps présent, avec quelle complaisance j'insisterais sur l'origine, les caractères, l'avenir du positivisme religieux. Je signalerais les causes de la rupture violente ou lente du schisme qui vient de se produire, et

qui laisse d'un côté, M. Littré, ferme dans ses négations et jusque dans ses contradictions, battre en brèche la religion du positivisme et saper ses fondements ; et d'un autre côté, des cœurs malades, des consciences inquiètes, des imaginations déréglées, essayer de défier l'humanité et de transformer les philosophes positivistes en pontifes des temps nouveaux, disposés à composer un culte, une liturgie, des rites sacrés en l'honneur de l'humanité devenue Dieu! Que j'aimerais à rappeler ces plaintes intéressées et maladroites, ces regrets d'un chef retentissant de ce nouveau positivisme qui s'écriait devant nous, en parlant d'un autre chef contemporain d'une secte bruyante : « Ah! s'il voulait être avec nous fondateur de la religion positive, et s'il voulait jeter au sac son Église gallicane, il entraînerait la France ! »

Ce n'est pas ici que nous écrirons cette page de l'histoire du temps présent, si intéressante qu'elle puisse être, ponr mettre à nu les étranges et douloureuses aberrations de l'esprit humain secoué et brisé par la tempête de l'orgueil. J'entends rester sur le terrain ferme des idées, dans la région sévère et lumineuse des principes, et justifier à cette lumière les principaux arguments dont je viens de tracer les lignes générales et dont je veux, maintenant, vous faire connaître les contours et les détails.

III

Auguste Comte, le fondateur de l'école de l'inconnu, distingue six sciences pures, échelonnées selon le degré d'évidence et de certitude qu'elles peuvent donner. Au premier rang, les mathématiques, qui reposent sur deux notions principales : l'étendue et le mouvement. Elles méritent le premier rang par la clarté, la simplicité et la fécondité de leurs principes. Le mathématicien observe, rapproche, compare les résultats de ses recherches patientes ; il voit clairement les axiomes enfanter les conclusions : théorèmes et corollaires ; et ces faits se découvrent à lui dans les clartés d'une évidence qui ne permet pas la contradiction.

L'astronomie est au second rang. Cette science n'est pas indépendante, et ne se suffit pas à elle-même ; elle a besoin du concours de la géométrie et de la mécanique céleste pour décrire la forme des orbites et la loi de leurs mouvements ; elle exige de l'esprit qui veut en surprendre les secrets une longue expérience, la patiente observation d'un nombre considérable d'apparences célestes, et la constatation exacte, précise, d'un grand nombre de faits.

La physique est subordonnée aux mathématiques et à l'astronomie. Le physicien peut ré-

péter ses expériences, multiplier ses observations, renouveler ses analyses, additionner les faits, c'est son rôle, son avantage et sa force; mais, malgré ces efforts méritoires, il ne rencontre pas dans le champ de ses études sur la matière, la régularité majestueuse et lumineuse aussi qui règne entre les grands corps célestes, dans leurs mouvements sans repos. En physique, les données de l'expérience sont très nombreuses, d'une mobilité incessante, et les recherches commandent plus de lenteur et d'attention.

La chaleur, la lumière et l'électricité ont un rôle important dans les phénomènes chimiques, et si le physicien s'occupe des corps, le chimiste étudie les actions et les mouvements moléculaires des éléments qui les constituent. Ces théories successives et contradictoires qui ont régné en chimie attestent la nécessité de ne pas séparer cette science de la plus haute des sciences, des mathématiques, dont le caractère précis, rigoureux, ne permet pas des hypothèses qui ne reposent pas sur un fondement sérieux.

La chimie se rattache par certains côtés à la cinquième science, qui a pour objet les êtres vivants, la biologie. La chimie nous fait connaître l'origine et la loi de formation des tissus, les transformations organiques et inorganiques de la matière, et, sous le nom de composition et de décomposition chimique, elle nous fait

connaître les phénomènes si importants de la nutrition, de la reproduction, de l'assimilation, phénomènes indispensables à la connaissance même des végétaux, des animaux et de la nature humaine.

« Pour l'antiquité, écrit M. Littré, la nutrition est restée lettre close, la nutrition fondement de toute vitalité; un abîme séparait le monde inorganique et le monde organique, et, en l'absence d'une science qui n'existait pas, on ne pouvait se faire aucune idée positive de l'élaboration par laquelle les tissus vivants se formaient aux dépens des matériaux bruts. La chimie a comblé cet abîme, et il est constant que la biologie, fragment isolé jusqu'alors, n'a été introduite dans la science générale qu'après la création de la chimie (1). »

La chimie fournit à la biologie les matériaux et le fondement de son organisation, et la biologie est la base de la sixième et dernière science qui a pour objet la vie sociale. Ainsi, la biologie nous donne la connaissance de l'individu, la science sociale nous fait connaître la société. La première traite des conditions de la naissance, de la vie de l'individu; la seconde nous instruit des manifestations publiques de cette vie.

Voilà donc l'arbre généalogique des sciences,

(1) Littré, *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 5.

tel que le conçoit la science positive qui s'appuie exclusivement sous l'observation des faits.

L'esprit humain est armé d'instruments divers pour faire la conquête des vérités scientifiques que nous venons d'énumérer. Le mathématicien déduit d'un certain nombre d'axiomes fondamentaux la longue suite des conclusions. L'astronome est un spectateur qui, placé en présence des globes célestes, observe leurs mouvements, les décrit, et conclut par induction à la régularité permanente de ces mouvements. La classification et l'expérimentation sont les armes du chimiste et du physicien. Le biologiste suit la méthode d'analogie et de comparaison. Il étudie l'animal ou l'homme, la matière vivante, depuis l'ovule jusqu'à la décadence sénile, les conditions de sa naissance, de son développement et l'influence qu'il doit ressentir de sa nutrition et de son milieu ambiant.

C'est ainsi que le vrai savant, appuyé sur la déduction, l'induction, l'expérimentation, la comparaison et l'analyse, s'empare de la matière animée et inanimée, ici sous la forme grandiose des mondes sidéraux, là sous la forme plus humble du minéral, de la plante, de l'homme; il l'observe, l'explore dans tous les sens, et révèle au monde attentif le résultat de ses longs travaux. Mais c'est la matière, c'est toujours et exclusivement la matière qui serait l'objet de son

attention. En dehors d'elle, il n'y a, selon ces nouveaux philosophes, que des abstractions chimériques, indignes de la science; et le premier devoir du positiviste est de les repousser avec dédain.

Et cependant, quand vous aurez suivi tous les chemins ouverts et fréquentés par les positivistes; quand vous aurez relevé, classé, énuméré avec une patience digne d'éloge tous les faits particuliers, minutieux de la physique, de la chimie, de la biologie; quand vous aurez étalé avec bruit ces nomenclatures stériles, ne croyez pas que vous aurez créé la science, la science telle que la concevaient et la cherchaient Kepler, Newton, Leibniz; non, vous aurez réuni des faits, des matériaux, et vous ne connaîtrez la science que le jour où un homme de génie, s'emparant de ces matériaux épars, soulevés et dispersés par les positivistes, les relèvera, les rapprochera dans la lumière des lois éternelles, des principes souverains connus par la raison et leur donnera, enfin, le souffle de vie qui est le caractère des œuvres immortelles, des œuvres du génie.

IV

Examinez, en effet, cette classification des sciences que je viens de rappeler et qui semble

complète aux philosophes de l'inconnu. Aux interrogations pressantes de votre raison, vous reconnaîtrez bientôt qu'elle est incomplète, qu'elle donne à ces nobles sciences, objet des études de l'esprit humain, un caractère étroit, mesquin, et que les profanateurs de la science sont ceux qui la dépouillent de la lumière qu'elle reçoit de Dieu.

Les axiomes sont le fondement des sciences exactes, et plus particulièrement de la géométrie. Mais quelle est la nature, l'origine et la valeur de ces axiomes fondamentaux? d'où découlent les conséquences qui sont l'objet de la science? Il est important de connaître la solidité de la base qui doit soutenir l'édifice, et il ne suffit pas, pour nous rassurer, d'une affirmation de sommaire, exposée aux contradictions et aux doutes de la discussion. Cette recherche est un droit de l'esprit humain. Les positivistes répondent en écartant la métaphysique, et ils déclarent qu'au delà du fait commence le règne de l'inconnu. Mais le métaphysicien, écarté par l'orgueil des préjugés, éclaire ces vastes régions de l'inconnu positiviste. En quelques arguments précis, abondants, serrés, il nous apprend que ces axiomes sont immuables, éternels, absolus. Immuables, car ils ne changent pas, et les progrès de l'esprit humain, le développement des sciences, les découvertes successives et si rapides qui étonnent notre admiration, laissent debout et intacts ces

axiomes, sans lesquels la science cesserait d'exister. Éternels ; je vois et je sais que ces propositions fondamentales ont été et seront toujours vraies, antérieurement même à l'apparition de l'homme sur la terre et au réveil de la raison, en présence des phénomènes dont elle voudrait connaître et approfondir les causes cachées. Absolus ; car ces axiomes ne dépendent ni d'une autre vérité, ni d'un autre principe, ni d'une volonté exposée au changement universel des choses créées. A la vue de ces caractères souverains des vérités fondamentales de la géométrie et des mathématiques, mon esprit inquiet s'élève jusqu'à l'intelligence suprême de Celui qui a tout fait dans l'ordre, la lumière et l'harmonie, et qui seul est éternel, immuable, absolu (1).

L'astronomie est au second rang. C'est une science qui permet à l'homme d'observer les mondes stellaires, de connaître leur volume et d'apprécier leur poids, de décrire avec une précision rigoureuse leurs mouvements et l'orbite qu'ils tracent dans l'immensité du firmament. Mais cette connaissance est insuffisante, elle ne répond pas à toutes les questions que fait naître dans ma conscience le spectacle majestueux de ces mondes si rapides dans leurs mouvements indéfinis à travers l'espace incommensurable, et j'affirme qu'il existe un être sou-

(1) Consultez nos deux ouvrages : *La Vie dans l'esprit et dans la matière*. — *La Morale et l'Athéisme contemporain*.

verain qui manifeste sa puissance en créant ces mondes lumineux ; son intelligence, en réglant les directions et la durée de ces globes célestes par des lois scientifiques que les plus hauts génies de ce monde découvrent, constatent, révèlent, et qu'ils seraient impuissants à concevoir ; sa sagesse, enfin, en donnant à toute créature animée ou inanimée les moyens d'arriver au but, au terme suprême qu'il a daigné nous indiquer. L'espace incommensurable du firmament, transformé par cette apparition de la gloire divine, nous apparaît dans une grandeur qui se communique à la science même de l'astronomie, et à l'esprit humain qui veut en pénétrer les secrets. Appelez cette méthode et ce mouvement impérieux de l'âme un élan métaphysique, peu m'importe; c'est un mouvement scientifique, parfaitement logique et sérieux. C'est en vertu de cet axiome élémentaire : tout effet a une cause, que je m'élève plus loin et plus haut que ces mondes, et que, témoin d'un effet marqué des caractères de la puissance, de la sagesse et de l'intelligence, j'affirme l'existence et l'action d'un être puissant, sage, et d'une intelligence souveraine.

L'inconnu, que l'on prétend exclure de la science, est une réalité vivante et connue, qui a sa place dans toutes les sciences humaines. Le chimiste prend la matière dans ses mains, il s'aide du puissant concours des réactifs,

du creuset, de l'alambic, et il agrandit par le microscope le volume apparent des infiniment petits. Mais voici l'inconnu qui apparaît encore et qui sollicite mon attention. Je divise la matière jusqu'à l'atome, jusqu'à l'élément simple, et j'arrive à cette réalité mystérieuse et insaisissable que vous appelez force et que Leibniz appelait monade. Cette force mystérieuse, qu'est-elle? Et serait-il donc vrai que l'univers ne serait, enfin, qu'un réservoir immense d'énergie et de force, de puissance et d'activité? Ce n'est pas la science qui résoudra par le secours des sens le problème qui me préoccupe, et si je laisse ces problèmes sans solution, au nom de l'esprit positif, je mutile la science, je lui fais perdre son élévation, son ampleur, et je me sens entraîné par des conclusions qui s'appellent et qui sont inévitables, dans des erreurs sans fin. Cette matière que j'étudie avec le chimiste, cette force que je considère avec le physicien, d'où vient-elle? où va-t-elle? — Est-elle éternelle, comme le veulent les faux savants que l'idée de Dieu importune? — A-t-elle été créée? — Ces lois merveilleuses que la matière observe avec une fidélité jamais démentie, dans la série de ses transformations perpétuelles, qui les a conçues? Sont-elles l'effet capricieux du hasard, qui, toujours aveugle, produirait des effets intelligents? Et faut-il sourire avec Épi-

cure et Lucrèce de l'ordonnateur que Platon entrevoit, salue et adore dans ses méditations de génie?

La biologie traite de l'homme et particulièrement de la vie. Qu'est-ce que la vie, et quel est le positiviste assez maître de ces problèmes métaphysiques pour définir l'objet de la biologie et l'essence de la vie? — Vous étudiez dans l'homme les systèmes osseux, musculaire, sanguin, nerveux; vous suivez le développement harmonieux de la forme humaine, depuis la cellule jusqu'à la dissolution cadavérique; et vous croyez avoir analysé tout l'homme quand vous avez décrit et expliqué par des hypothèses le phénomène capital de l'assimilation. Ce n'est pas assez. Je veux savoir si c'est une partie de mon corps qui pense, sent, aime, délibère, veut, ou si c'est une âme, une force immatérielle qui produit ces opérations d'un ordre et d'un caractère particulier. Si vous avez la prétention d'expliquer, au nom de la biologie, toute la vie de l'homme, expliquez-moi ces phénomènes, et dites-moi s'il y a en moi deux vies distinctes, avec des phénomènes divers, ou si la même vie explique à la fois la pensée et la digestion? C'est donc encore l'inconnu que je viens de rencontrer avec vous, et si je l'écarte de mon chemin, que reste-t-il, et qu'est-ce que la science que vous appelez pompeu-

sement science de la vie, sans connaître la vie?

Voici, enfin, la science sociale, qui a pour objet les manifestations publiques de la vie, l'histoire des peuples, l'histoire de l'humanité. Ces peuples, réunis par des lois communes, sont-ils doués d'intelligence et de liberté? Sont-ils responsables de leurs actions? Sont-ils gouvernés, dans leurs grands mouvements, par ces lois et ces interventions de la Providence, dont l'étude donne à l'histoire une si grande élévation? Ces peuples doivent-ils mourir tout entiers, sur la terre où ils sont nés, et n'ont-ils pas une destinée plus haute, vers laquelle ils doivent marcher, par l'accomplissement libre et régulier d'une loi morale et des devoirs religieux? Et ces lois mêmes purement civiles qui assurent la paix publique et qui protègent les droits réciproques des citoyens, ces lois, d'où, de quelle volonté supérieure et souveraine tiennent-elles l'autorité qui les fait obligatoires et sacrées pour tous les citoyens? Questions graves, qui se mêlent étroitement aux questions purement profanes et naturelles, et qu'il est impossible de laisser sans solution.

Vous n'avez donc pas le droit de déclarer la guerre à la métaphysique, et d'écarter, comme un inconnu importun, cette idée de Dieu qui apparaît à l'extrémité de toutes les

avenues fréquentées par l'esprit de l'homme; vous n'avez pas le droit de passer avec dédain auprès de ces questions de Dieu, de l'âme, de la vie future, des causes finales, qui font partie de la science, qui sont nécessaires, indispensables à sa beauté, à son intégrité, à sa grandeur; et le plus dangereux ennemi de la science est précisément celui qui veut écarter de la science la connaissance de Dieu.

C'est bien un dogme de la philosophie positive, de n'accepter jamais les lumières que la métaphysique répand sur les sciences, et M. Littré ne nous permettrait pas d'en douter, si le doute était encore possible : « Le voyage, écrit M. Littré, que la philosophie positive fait faire dans le domaine mental, ressemble assez aux premières circumnavigations qui révélèrent à l'homme les dimensions du globe. Tant qu'il n'avait pas fait le tour de sa demeure, il pouvait lui supposer des dimensions démesurées, et rien ne lui apprenait les limites réelles dans lesquelles il était renfermé. De même, le domaine mental a pu longtemps paraître infini, mais, du moment que partout les limites ont été touchées, il faut rentrer dans la réalité. Ces limites, ce sont les lois qui régissent toutes les catégories de phénomènes à nous connus..... L'immutabilité des lois naturelles à l'encontre des théologies, qui introduisent des interventions surnaturelles;

le monde spéculatif limité à l'encontre de la métaphysique, qui poursuit l'infini et l'absolu : telle est la double base sur laquelle repose la philosophie positive. Rattachant chaque ordre de faits à un ordre de propriétés naturelles, elle met hors de cause les théologies qui, sous la forme de fétichisme, de polythéisme et de monothéisme, supposent une action surnaturelle, et les métaphysiques qui vont chercher, par delà les phénomènes, leur point d'appui dans des hypothèses. L'esprit positif a successivement fermé toutes les issues à l'esprit théologique et métaphysique, en dévoilant successivement la condition d'existence de tous les phénomènes accessibles et l'impossibilité d'atteindre au delà (1). »

Ces dernières paroles indiquent bien l'esprit de la philosophie positive et le dessein poursuivi par ses fondateurs les plus célèbres. Ceux-ci ne se contentent pas de la tâche trop modeste et sérieuse d'organisateurs des sciences naturelles, ils ne veulent pas seulement nous faire saisir l'importance de l'observation, de l'analyse, de l'induction, et la nécessité d'une discrétion intelligente dans l'affirmation des hypothèses ou des vérités supposées, devinées encore plutôt que constatées : nous pourrions nous entendre sur ce terrain de con-

(1) Littré, *loc. cit.*, p. 60.

ciliation; c'est tout autre chose qu'ils ont en vue et qui préoccupe leur esprit. Sous le faux prétexte d'organiser la science et de la faire avancer d'un pas ferme, ils traitent des questions de religion et de morale, parfaitement distinctes de la physique et de la chimie; ils déclarent la guerre à la métaphysique et à la théologie, et, tout en parlant très haut de leur neutralité religieuse, ils sont acerbes, décidés, violents contre les philosophes qui ont la naïveté de croire à l'immortalité de l'âme et à l'existence de Dieu.

Par une affirmation tranchante qui dénote un oubli étrange de la vérité historique et des faits, ils divisent en trois époques principales l'histoire de l'humanité. La première répond, dans leur système, au règne de l'hypothèse théologique qui engendre le paganisme, le polythéisme et l'idolâtrie des peuples anciens. La seconde époque marque le règne de l'hypothèse métaphysique ou des philosophes qui ont répudié l'héritage du paganisme et purifié les croyances chrétiennes. La troisième époque, celle à laquelle nous appartenons, est positive, et elle assure enfin, selon les positivistes, la victoire de la raison sur les fausses croyances de l'idolâtrie antique et du monothéisme des derniers métaphysiciens.

Je ne m'arrête pas à vous signaler les erreurs et les hypothèses de cette division arbi-

traire, faite par des esprits qui prétendent nous affranchir de l'erreur et des hypothèses. Je ne vous répéterai pas ce que vous savez déjà, en vous disant qu'il ne faut pas dénaturer ainsi les faits selon les caprices d'un système de fantaisie, puisque de tout temps, et dans une confusion dont l'histoire de la pensée humaine est le récit, les philosophes et les théologiens, les monothéistes et les idolâtres, les croyants et les sceptiques se sont trouvés mêlés en ce monde, et que, d'ailleurs, aux premiers siècles de notre histoire religieuse, il y avait déjà des philosophes et des métaphysiciens. Je laisse cette réponse facile, mais ce que je ne veux pas oublier, c'est de vous rappeler le caractère évident de cette philosophie positive qui nous parle sans cesse de neutralité en présence des problèmes religieux, et qui sans cesse reprend ces problèmes pour les discuter et les résoudre dans le sens de la négation matérialiste et athée.

V

Les positivistes n'essayent pas de justifier cette prétention hautaine d'exclure les réalités invisibles du domaine de la science. Après avoir jeté un regard de compassion dédaigneuse sur ces longs siècles d'hypothèses métaphysiques, qui nous ont, cependant, donné des penseurs

de premier ordre, ils déclarent que nous n'avons aucun moyen de constater l'existence de l'invisible, et que cet invisible n'existe pas. Ce n'est pas seulement la science qui est rabaissée et mutilée par l'affirmation positiviste, c'est l'homme lui-même qui est rabaissé dans sa dignité, quand on méconnaît la puissance et l'autorité de ses facultés, de sa conscience et de sa raison. Et c'est ici que je relève une nouvelle et grave contradiction dans les affirmations des positivistes contemporains.

C'est par l'observation, l'analyse et l'induction que le mathématicien, l'astronome et le physicien découvrent la vérité dans l'ordre des sciences naturelles, et le positiviste, si hautain à l'égard des métaphysiciens, ne conteste pas l'autorité du témoignage de ces facultés dont la valeur dépend, néanmoins, des principes métaphysiques que l'on a la prétention ridicule de vouloir écarter. En effet, quel est le fondement de l'induction? C'est qu'une cause, dans les mêmes circonstances, produira les mêmes effets. Voilà un principe métaphysique. Quel est le fondement de la déduction géométrique? Ce sont les axiomes qui, étant immuables, éternels, absolus, donnent à leurs conséquences une certitude rigoureuse, incontestable. — C'est encore un principe métaphysique, qui appartient à ce monde invisible, dont l'existence est contestée. — Quel est l'avantage

de l'analyse et de l'observation? C'est de permettre au savant de constater certains phénomènes, de les comparer, de les rattacher à des causes déterminées. Mais d'où vient la valeur scientifique de ces conclusions? — Du principe de causalité qui permet de saisir des causes, là où l'observation la plus attentive ne relève encore que des successions. Mais ce principe de causalité appartient aussi à la métaphysique, et c'est ainsi qu'un examen impartial nous permet d'affirmer que la certitude des sciences naturelles dérive de la certitude même des principes métaphysiques, et qu'en ébranlant ceux-ci, on ébranle l'édifice des sciences naturelles que l'on espérait consolider.

Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, que l'esprit humain découvre la vérité métaphysique par un procédé analogue à celui que le positiviste pratique pour découvrir la vérité naturelle? et qu'en méconnaissant l'autorité de ce procédé dans l'ordre métaphysique, on doit le condamner, dans l'ordre des sciences naturelles? et que la raison frappée d'impuissance est ainsi livrée aux doutes insolubles du scepticisme? J'observe le monde, et je reconnais que, n'étant ni nécessaire, ni éternel, ni infini, il a été fait, et qu'il dérive d'une cause distincte de lui-même; et, remontant la série des effets et des causes créées, j'arrive à une cause première, qui n'est ni faite, ni créée, qui est elle-même, et elle

seule éternelle, c'est-à-dire Dieu. J'observe et j'analyse avec attention mes pensées, mes sentiments, mes volitions ; après avoir constaté leur existence, je considère leurs caractères, et saisissant avec une pleine évidence que les caractères de mes pensées sont essentiellement différents des caractères de la matière, que la pensée n'a ni couleur, ni forme, ni étendue, et que la matière est douée, au contraire, de ces propriétés, j'en conclus que le principe de mes sentiments, de mes affections, de mes pensées est essentiellement distinct du principe de la couleur, de la figure, de l'étendue, et que mon âme n'est pas un corps. J'observe enfin ma volonté et ma conscience, et je reconnais qu'elles sont dominées par une loi morale, éternelle, immuable, qui, s'imposant à tous les hommes, est faite et imposée par un être supérieur à tous les hommes ; je continue mes observations, et je reconnais que toute loi implique un Législateur et une sanction. Ce Législateur, c'est Dieu ; cette sanction, c'est la vie future, puisque dans la vie présente je ne vois pas de sanction ; j'assiste, au contraire, étonné, épouvanté, au triomphe des méchants et aux persécutions des observateurs de la loi.

Or, qu'ai-je fait, jusqu'à présent? J'ai pratiqué avec prudence la méthode d'observation, d'analyse et d'induction, si souvent recommandée par les positivistes? Et pourquoi la raison,

qui me donne la certitude, quand il s'agit d'observer l'assimilation des aliments par l'homme, les lois de la géologie, de l'astronomie, de la chimie, pourquoi, en vertu de quel principe, serait-elle frappée d'impuissance et condamnée au doute, en présence du problème de la destinée ?

Je signale ces deux contradictions, qui en amènent encore une troisième, aussi grave que celles que je viens d'exposer. Les positivistes, d'accord avec les matérialistes, nous parlent sans cesse de la sagesse de la nature ; car, dans leur système, la nature tient la place du Dieu de la philosophie spiritualiste. Or, conçoit-on que cette nature si souverainement sage ait fait l'homme avec le pressentiment invincible de la vie future, d'une destinée meilleure que la triste vie de ce monde ; avec le désir inquiet, ardent, inextinguible de connaître ce monde du lendemain de la mort pressenti par la raison, appelé par le cœur, et que cette nature nous ait ainsi faits avec le pressentiment d'une chose qui n'existe pas, avec l'inquiétude d'une chimère, et qu'elle ait appelé tous les mouvements de notre âme vers le néant ? — L'homme est déjà assez mystérieux par la multitude incalculable des désirs contradictoires qui remplissent sa vie si amère, pourquoi multiplier les difficultés et affirmer des paradoxes qui font de l'homme le dernier et le plus malheureux des animaux ? car si l'animal

meurt tout entier, il ne porte pas pendant sa vie, attaché à ses flancs, ce trait qui déchire l'homme malheureux, ce désir qui appelle ses regards émus vers l'horizon de sa tombe.

Je sais bien que les positivistes ont encore la prétention de considérer cette vie comme une terre heureuse, et que les nécessités du système exigent cette affirmation, qui n'est qu'une dérision amère. « Avoir contemplé les lois éternelles du monde et aimé ce qui est digne d'être aimé, vaut bien la peine d'avoir vécu (1). » — Saisissez la réalité vivante, et ne vous perdez pas dans les nuages d'une contemplation solitaire. Voici un homme juste qui, toute sa vie, a pleuré, souffert, combattu pour rester soumis à la loi morale. Voilà une mère qui a vu la mort frapper son mari, ses enfants, et qui reste seule, muette, consternée, avec sa douleur immense et les derniers débris de ses affections brisées: c'est un spectacle que nous avons sous les yeux, nous et vous qui vivons dans les réalités de ce monde; je pourrais multiplier les exemples, et forcer les couleurs du tableau sans sortir de la vérité; j'en appelle à la raison, à la conscience, au cœur de tout homme qui m'entend ou qui me lit : croyez-vous que, sous le coup de ces désastres, il suffira, pour avoir raison de bénir la vie, il suffira de se rappeler que

(1) Littré, *op. cit.*, p. 303.

nous avons le bonheur ici-bas *de contempler les lois éternelles*, mais qu'aucune espérance n'éclaire la tombe? Que sont ces lois éternelles, en dehors d'une intelligence souveraine, en dehors de Dieu, et quel est le positiviste trahi, persécuté, ruiné, qui s'est consolé de ses infortunes par la contemplation stérile et abstraite qui nous est recommandée?

Aussi, M. Littré semble reconnaître la nécessité d'une sanction plus efficace de la loi morale, et, oubliant un instant les lois éternelles, il promet à l'homme vertueux la récompense que la postérité décerne aux hommes de bien, la gloire, et il menace les méchants des sévérités du jugement que la postérité inflige aux hommes qui ont mal vécu.

Quique sui memores alios fecere merendo.

Mais ce vers du poète, rappelé avec complaisance par M. Littré, ébranle et détruit sa thèse, au lieu de la soutenir. Le poète parle des héros et des hommes célèbres, échappés à l'oubli par l'éclat de leurs grandes actions. Ces hommes sont rares, très rares, et si cette immortalité de la gloire, entretenue par la mémoire reconnaissante de la postérité, est la seule récompense que vous puissiez promettre aux hommes de bien, il faut avouer que l'immense majorité des

hommes de bien restera sans récompense après la mort et sans espérance pendant la vie. Il faut reconnaître encore que les méchants peuvent sans crainte faire le mal, violer la loi, mépriser la morale; qu'importe à l'homme qui vient de mourir le jugement stérile de la postérité? Ni le mépris ni la louange des siècles ne peuvent ranimer la poussière qui reste ou d'un héros ou d'un criminel, pour éveiller dans sa conscience ou la récompense de la paix ou le châtiment des remords.

CHAPITRE III

LA FATALITÉ

I

Les fatalistes, qui ne croient pas à la liberté humaine et à la responsabilité, ne donnent pas de solution certaine au problème de la destinée. Si l'homme n'est pas libre ; s'il n'est pas responsable de ses actions bonnes ou mauvaises ; s'il ne mérite ni châtiment ni récompense, il est probable que sa vie commence et s'achève ici-bas. Ou s'il ne meurt pas tout entier, l'homme sera sans cesse, pendant cette nouvelle vie, l'instrument tantôt conscient, tantôt inconscient, de la force souveraine qui le précipite vers l'inconnu.

Si le fatalisme est ancien dans l'histoire des systèmes philosophiques, il faut, néanmoins, reconnaître qu'il se présente aujourd'hui, sous une forme nouvelle, et qu'il est défendu par des arguments mauvais, mais nouveaux.

Les anciens fatalistes, hérétiques de la philosophie et de la théologie, démontraient autrefois leur système *à priori*, par déduction. Ils affirmaient l'existence d'un Dieu qui liait la volonté humaine en vertu de sa puissance souveraine et de ses décrets éternels, et la vie de l'homme, comme la vie des peuples, n'était, dans cette fausse hypothèse, que la réalisation successive, mais nécessaire et fatale, d'un plan conçu et décrété par Dieu. Luther, Calvin et Jansénius ont détruit le principe de la liberté et de la responsabilité en s'appuyant sur des considérations qui ne sont pas du domaine et de la compétence de la philosophie.

Les nouveaux fatalistes suivent la nouvelle méthode inductive et expérimentale, et c'est en prenant pour base des faits qu'ils estiment certains et continus qu'ils espèrent nous convaincre d'illusion quand nous affirmons la liberté. M. Quételet a ouvert la voie au fatalisme dont certains philosophes contemporains moins scrupuleux ou plus audacieux ont fait le fond d'une science qu'ils ont désignée sous le nom nouveau de physique sociale ou de sociologie (1). Stuart-Mill, Bain, Spence et Littré ont développé les mêmes arguments étayés des mêmes faits.

La statistique a pour objet l'observation de

(1) Quételet, *Physique sociale. Passim.* Paris, 1869. — *Statistique morale,* par le même auteur.

certains actes extérieurs qui appartiennent au domaine de la publicité. Elle ne s'applique encore ni aux pensées, ni aux désirs, ni aux mouvements intérieurs qui précèdent ou qui suivent ces faits publics. Le domaine intérieur appartient immédiatement au philosophe psychologue, et il ne s'ouvre qu'indirectement, par voie de conclusion et d'analogie, aux observations qui constituent la statistique sociale.

Or, on a constaté que le nombre des mariages, des décès, des meurtres et des suicides est, tous les ans, à peu près le même, et qu'il se reproduit avec une régularité qui semble inflexible; on a observé encore un rapport constant entre les naissances légitimes et les naissances illégitimes; et jusque dans les faits qui semblent par leur nature même échapper aux prévisions et au joug de la fatalité, ce rapport constant se poursuit encore : même nombre de lettres sans adresse et sans affranchissement.

Ce retour périodique et régulier des mêmes phénomènes sociaux amène, selon M. Quételet, cette conclusion : la société n'est pas libre. Il est juste d'observer, en effet, que ce philosophe entend maintenir une distinction essentielle entre l'individu et la société. Chaque homme, pris séparément, est libre, peut-être, je l'ignore, dit M. Quételet, car l'individu n'est pas l'objet de mes études expérimentales; mais la société,

considérée dans son ensemble et dans ses phénomènes généraux, reste soumise aux lois de la fatalité. La connaissance de ces lois sera la base de la physique sociale qui est encore à créer.

Je ne comprends pas, je dois l'avouer, la distinction faite arbitrairement par Quételet entre la fatalité sociale et la fatalité individuelle. En effet, la société étant composée de tous les individus, ou chaque individu est libre, et la société aussi, ou chaque individu est gouverné par la fatalité, et la société n'est pas libre. Je serais donc tenté de voir dans la restriction que je signale, une hésitation de Quételet, qui ne craint pas d'oublier les principes élémentaires de la logique, pour faire taire les reproches de sa conscience et respecter les fondements de l'ordre moral privé.

Je passe volontiers condamnation sur cette contradiction, et j'examine l'argument capital de la thèse fataliste. Est-il logique de conclure le fatalisme, d'un certain nombre de crimes et de certains phénomènes sociaux qui se reproduisent, tous les ans, avec la même régularité? C'est le nœud de la question.

Je reconnaîtrais volontiers la valeur de la preuve alléguée en faveur de la fatalité, si les nouveaux philosophes démontraient avec certitude et évidence, premièrement, que ces grands crimes et ces phénomènes sociaux se reproduisent avec une précision mathématique, en

même nombre et dans le même temps; ou, secondemont, que les auteurs de ces crimes et de ces phénomènes agissent nécessairement, sous l'impulsion fatale et souveraine d'une force à laquelle ils ne peuvent résister; ou, troisièmement, que la reproduction constante des mêmes crimes se manifeste aussi bien dans les petits groupes des familles que dans les vastes agglomérations d'individus. Ces trois éléments sont indispensables si l'on veut me convaincre que je ne suis ni libre, ni responsable de mes actions.

Mais c'est en vain que j'attends ces preuves des nouveaux fatalistes, ils ne les donnent pas, ils me laissent le droit d'expliquer les phénomènes invoqués contre nous, sans nier la thèse de la liberté.

D'abord, que ces phénomènes généraux, ces homicides, ces suicides se reproduisent en nombre égal dans le même intervalle de temps, c'est une affirmation gratuite, et l'on est condamné à chercher seulement la moyenne approximative qui semble répondre, avec plus de vérité, à un état social. Or, si la fatalité gouvernait les hommes, il serait facile de constater tous les ans, avec une précision mathématique, le même nombre de phénomènes sociaux, car ni la nature physique, ni la nature humaine ne changent avec les années, dans leur constitution essentielle et dans les lois qui les

gouvernent, et les fatalistes ne se contenteraient pas d'une moyenne trop vague, pour soutenir une thèse solide en faveur de leur négation.

J'admets, par hypothèse, l'exactitude du chiffre allégué, et je reconnais, par exemple, qu'il y a tous les ans, dans une grande nation, le même nombre de malheureux qui se tuent ou qui tuent leurs semblables? Mais faut-il en conclure que ces malheureux, pris séparément, étaient fatalement entraînés à commettre ces crimes, dont la responsabilité doit peser sur les conditions extérieures, voulues de Dieu, qui les ont entraînés? Non, sans doute. Or, c'est précisément le fait à démontrer. Étant données la nature humaine et ses faiblesses dans la résistance au mal, vous pourrez constater aussi, tous les ans, à peu près le même chiffre de révoltes contre un certain nombre de commandements qui n'ont pas l'éclat honteux et le retentissement douloureux des crimes sociaux, relevés avec soin dans les tables de statistique. Or, si l'on peut dire que les vols, les homicides, les attentats à la pudeur se reproduisent dans le même temps, en même nombre, il faut déclarer que les voleurs, les assassins, les libertins ne sont pas libres de leur conduite, et qu'ils sont soumis à la fatalité. Cette conclusion est fausse et ne mérite pas l'honneur de la discussion ; elle est cependant identique à la conclusion des fata-

listes, basée sur l'observation des phénomènes sociaux.

Quand on décime un régiment, comme le fait observer un philosophe contemporain, l'ordre barbare qui veut qu'un homme sur cent périsse, ne condamne individuellement ni plus ni moins ceux que le sort désigne que ceux qu'il sauvera. Et si, tous les ans, nous sommes appelés à constater le même nombre de suicides, rien ne nous autorise à déclarer que ces malheureux ne sont pas libres, et que c'est tel individu, en particulier, qui est prédestiné à cette mort honteuse.

La preuve, pour ainsi dire palpable, écrit un philosophe, que la reproduction en quantité constante des mêmes actes n'implique pas la détermination de chaque acte en particulier, se trouve dans une expérience fort simple, et que chacune peut faire. Dans les coups de dés, où tout est livré au hasard, on arrive toujours, ou peu s'en faut sur un grand nombre de coups, à un nombre déterminé. Si on lance six fois un dé, on amènera un nombre assez voisin de vingt et un, etc. Plus une observation s'étend à un nombre de cas considérable, plus elle tend à éliminer l'action des causes individuelles; or le libre arbitre, s'il existe, est précisément une cause individuelle. Il est naturel que son action devienne insensible dans les moyennes de la statistique. Du reste, il n'y disparaît pas abso-

lument, car il est à remarquer que les lois de cette science ne sont jamais rigoureuses, mais se meuvent toujours dans une approximation assez large.

Il ne faut pas oublier, en effet, que les fatalistes exigent, pour justifier leur hypothèse, un champ très vaste, et une approximation assez large dans les conclusions. L'homme n'est à leurs yeux qu'une fraction insignifiante de l'espèce, sans action sensible sur la masse et sur les phénomènes généraux. Plus le nombre des individus observés est considérable, plus aussi les particularités individuelles physiques, morales, intellectuelles s'effacent et laissent paraître et dominer la série des phénomènes généraux, en vertu desquels la société existe et se conserve. J'admets ces observations, mais j'en dérive une autre conclusion; si l'homme est dominé par la loi de la fatalité, il n'est pas nécessaire de soumettre au contrôle de l'observation, un grand nombre d'individus, de familles, de provinces pour s'en convaincre; il doit suffire d'examiner un individu, de considérer ses actions, leur loi, et le caractère qui les rend inévitables. Et si vous ne pouvez constater la régularité annuelle de certains crimes qu'en examinant l'histoire d'un très grand nombre d'individus, c'est qu'en réalité chaque individu est libre; et les observations dressées par vos tables de statistique deviennent un objet de

pure curiosité, sans effet contre la doctrine de la liberté.

II

Cette théorie du fatalisme social a paru trop modérée à certains esprits plus hardis et moins troublés par les murmures de la conscience, qui n'ont pu comprendre la distinction faite avec plus de subtilité que de vérité par Quételet, entre la liberté qui appartient à l'individu et la fatalité qui domine l'ordre social ; ils ont battu en brèche l'argumentation timide que nous venons d'exposer et de réfuter. Le fatalisme a fait un pas.

Chose étrange et triste à la fois, c'est dans une revue italienne de législation et de droit que la thèse de Quételet a été attaquée dans son exposé timide , et qu'elle est arrivée à ses dernières conséquences. C'est là, dans une revue qui prétend défendre la justice, le droit, les lois, la société, que je prends l'argumentation dont je dégage, en quelques mots, les points principaux (1).

Quételet a prétendu que la loi des probabilités et de la nécessité s'appliquait aux phénomènes généraux de la société, c'est fort bien ;

(1) *La Statistica e il libero arbitrio*. E. Seletti. *Archivio giuridico*. Pisa. Ottobre, 1873. — Voir aussi Herzen : *Analisi fisiologica del libero arbitrio umano.*

mais il prétend qu'elle ne s'applique pas aux actions de chaque individu, parce qu'il est impossible de prévoir ce que chacun de nous fera demain, ou plus tard ; c'est une erreur, et la logique commande d'appliquer la même loi aux faits individuels et aux faits sociaux. En effet, dit E. Seletti, nos actions sont le résultat nécessaire de deux facteurs : l'un, en dehors de moi, le sol, le climat, les conditions économiques, intellectuelles et morales du milieu où je vis ; l'autre en moi, c'est l'énergie qui m'appartient par nature et qui s'identifie avec moi. Or l'énergie sociale d'un peuple prise d'ensemble, est un total dont la quantité ne varie pas d'une manière sensible ; il en est de même des causes extérieures, du climat, du sol, de l'alimentation qui ne varient pas d'une année à l'autre, et les deux facteurs conservant leur caractère et leur quantité, il en résulte nécessairement que les grands phénomènes sociaux se reproduisent avec précision. Quételet a négligé, ou n'a pas connu cette explication scientifique et autorisée des faits généraux qu'il a constatés, et qui serviront de base à la physique sociale de l'avenir.

Mais ce n'est pas assez, ajoute Seletti : les deux facteurs des faits généraux produisent aussi, avec la même efficacité, toutes les actions des individus. Et s'il nous est encore impossible de prédire les actes d'un individu comme nous prédisons les faits généraux, le nombre d'homicides,

de suicides, de naissances légitimes et illégitimes d'un peuple, ce n'est pas l'effet de la liberté humaine qui n'existe pas, c'est le résultat de notre ignorance à l'égard des conditions d'air, de climat, de tempérament particulières à chaque individu, car ces causes particulières varient sensiblement pour chacun de nous. Spencer l'a bien dit dans sa classification des sciences : « Si les phénomènes simultanés ou successifs de la biologie et de la sociologie ne sont pas encore rattachés par la science à des lois générales, à leurs lois, ce n'est pas que ces lois n'existent pas, c'est que ces lois échappent encore aux recherches de l'esprit humain. »

L'auteur que nous venons d'analyser affirme ainsi l'identité des phénomènes moraux que nous attribuons à la volonté libre de l'homme, et des phénomènes météorologiques ou atmosphériques attribués avec raison à des lois nécessaires, à des causes sans liberté. Si vous ne pouvez pas prévoir avec certitude, écrit Seletti, qu'il y aura un incendie, une tempête, un sinistre maritime, tel jour, à telle heure, il n'en est pas moins vrai que vous attribuez ces phénomènes à des causes qui ne sont pas libres, et il suffit d'ailleurs qu'ils se reproduisent avec régularité, dans un temps déterminé, pour donner une base solide aux calculs des sociétés d'assurance contre la grêle, l'incendie et les sinistres maritimes. Ainsi en est-il de la vo-

lonté de l'homme, et, sans pouvoir prédire avec certitude à quel moment précis il commettra tel crime, parce que nous ignorons encore les lois de l'ordre moral, nous pouvons prédire avec certitude, en prenant une moyenne de temps, qu'il se rendra coupable de crime, et c'est assez pour justifier le fatalisme social.

La thèse fataliste que nous venons d'exposer ne diffère pas essentiellement du système défendu par Quételet, et n'apporte au débat aucun argument nouveau. Quételet a dit : l'individu peut être libre, mais la société est soumise à la fatalité. Seletti répond : ni l'individu ni la société ne sont libres, et la même loi inéluctable de nécessité domine et produit leurs actions. Quételet a essayé de prouver la vérité de sa thèse en rappelant le retour annuel et périodique des crimes, et Seletti veut justifier l'étendue qu'il donne à sa thèse, par le même argument. Mais, ici, la thèse est deux fois en défaut : d'abord parce que les mêmes phénomènes généraux peuvent s'expliquer, comme nous l'avons dit, par le fait de la liberté, et n'impliquent pas l'action de la fatalité; puis, parce que la périodicité qui est, en apparence, le caractère de certains phénomènes généraux, n'est jamais le caractère des actions privées, Et, si l'on peut prévoir le nombre d'homicides et de suicides qui se commettront, pendant un an, dans un pays, il est absolument impossible

d'établir ce calcul en considérant un individu connu, et le prétexte même qui semble justifier le fatalisme social manque ainsi à la thèse du fatalisme particulier. Et quand on prétend que l'impossibilité de prévoir ces actions est un effet de notre ignorance à l'égard des lois et des causes qui gouvernent les hommes, on suppose ce qui est en question, savoir que des lois et des causes souveraines produisent nécessairement toutes nos actions.

En réalité, si nous ne pouvons pas prédire les actions futures de nos semblables, ni les actions que nous ferons nous-mêmes, dans quelques jours, dans quelques heures, c'est que nous ignorons le parti que nous choisirons, en vertu même de notre liberté. Mais nous sommes en présence d'une exposition nouvelle du fatalisme, plus complète encore que celles que nous venons d'examiner, et fondée sur un argument qu'il faut réfuter.

III

Les déterministes considèrent la question de la liberté humaine au point de vue philosophique, et ils abandonnent à la statistique les grands phénomènes sociaux dont nous venons de nous occuper. Sous la plume de ces philosophes, le problème gagne en profondeur ce

qu'il perd en étendue. C'est l'acte de la volonté, observé par l'attention, par l'analyse et dégagé de tout élément étranger qu'il faut considérer. Or, toutes les fois que notre volonté se détermine à agir, elle obéit à un motif, par exemple l'amour du plaisir, le sentiment du devoir, la vertu, les passions; ces motifs sont innombrables, et ils dépendent eux-mêmes de notre tempérament, de notre éducation, du milieu où nous vivons. Nous pouvons formuler ainsi la thèse déterministe : L'homme n'est jamais libre, car il agit nécessairement sous l'influence d'un motif qui entraîne sa volonté. Le déterministe attribue au motif, l'action et l'influence que les anciens fatalistes attribuaient au destin; et, après avoir essayé de justifier leur système, par cette simple preuve qu'il n'y a pas d'actions libres sans motifs, ils ont la prétention de conserver les idées fondamentales de la morale et du droit. Oui, disent-ils, nous conservons la distinction du bien et du mal, car nous refusons de confondre dans le même sentiment les actions qui sont utiles et les actions qui sont nuisibles à la société. Gœthe, Zelter et Moleschot définissent le mal ou le péché, ce qui est opposé à la nature, un acte nuisible aux intérêts de l'espèce, aux besoins de l'humanité. Oui, nous continuons d'estimer le bien et de mépriser le mal, en écartant de notre appréciation la cause, ou libre ou néces-

saire, dont ils dérivent, car nous considérons l'acte en lui-même, et nous estimons une bonne action comme nous goûtons, au point de vue esthétique, une belle fleur et un beau fruit. Oui, nous conservons les châtiments, pour protéger la société contre les malfaiteurs, et les causes perturbatrices de sa tranquillité, nous les conservons encore, parce que la crainte qu'ils inspirent est un motif puissant qui agira fatalement sur les volontés faibles, pour les détourner du mal.

J'ai exposé avec soin et étudié dans les détails cette nouvelle forme du fatalisme, dans un autre ouvrage, et je n'en dirai ici que ce qui est essentiel, pour démontrer la liberté humaine (1). Que toutes nos actions soient inspirées par un motif, c'est incontestable; mais pour justifier leurs conclusions, les déterministes devraient donner deux preuves qu'ils ne donneront jamais. Ils devraient démontrer, d'abord, que je n'ai pas la puissance de résister aux motifs, et de choisir ceux que je préfère, et, secondement, qu'une action complètement libre est celle qui est faite sans motifs. Or, une action faite sans motifs, c'est-à-dire sans raison, n'est plus une action libre, c'est l'action du cristal qui obéit à la loi de l'affinité, de l'animal soumis à l'instinct, de l'enfant avant la rai-

(1) *La Morale et l'Athéisme comtemporain.* — Ch. IV : *La morale et le déterminisme.*

son, de l'idiot, du fou; c'est l'acte spontané, étranger à la réflexion, à la délibération, à la liberté.

Et j'ajoute que les déterministes n'ont pas le droit de conserver les idées fondamentales de la morale, car leur système est la négation formelle de ces idées.

Quand vous déclarez que l'homme n'est pas libre, et que ses actions ont un caractère qui les confond avec les mouvements instinctifs des animaux, vous n'avez plus le droit de louer certaines actions, en leur reconnaissant un mérite, de les juger dignes de récompense, et de les imposer comme un devoir à la volonté de vos semblables : car vous ne direz jamais qu'un animal a le devoir de se conduire d'une manière correcte, que ses actions sont bonnes et méritoires, et qu'elles méritent l'estime et l'approbation de ceux qui en sont témoins. Cet abus incohérent des expressions les plus nobles de la morale est condamné par la logique, avant d'être condamné par la conscience.

Et, quand vous prétendez que l'influence du châtiment suffit pour conserver en principe, qu'il faut châtier un homme innocent mais nuisible, vous énoncez une erreur monstrueuse; car, premièrement, vous n'avez pas le droit de sévir contre un homme innocent et qui n'est pas plus libre que l'enfant et le fou, et secondement, si nous ne sommes pas libres,

notre volonté fera fatalement ce qu'elle doit faire; il importe peu que vous parliez encore de motifs et de châtiments.

Par un dernier effort de la raison condamnée à se contredire quand elle s'éloigne de la vérité, E. Seletti, avec l'école qu'il représente, nous assure que, seul, il sait complètement ce qu'il faut entendre par *liberté*, et qu'avant lui les philosophes se sont trompés. « Oui, dit cet auteur, toutes nos actions sont le résultat nécessaire d'une cause interne, qui est notre énergie, et d'une cause externe, la nature et la société; et malgré cet enchaînement nécessaire de notre énergie aux causes externes, nous sommes libres, parce que la liberté n'exige ni réflexion, ni délibération, ni possibilité de faire autre chose et de résister : les philosophes qui ont entendu ainsi la liberté humaine étaient victimes ou d'une observation incomplète ou des préjugés d'école; être libre, c'est agir selon sa nature, et par conséquent les déterministes ont eu raison d'enseigner que la volonté est liée à des motifs impérieux qui ne dépendent pas de nous, mais ont eu tort d'ajouter que nous sommes sous la domination des motifs, plus forts que la volonté. »

Mais Seletti n'a pas le mérite de l'originalité qu'il réclame, et il fait une confusion de la spontanéité et de la liberté, vingt fois réfutée dans les écoles sérieuses de philosophie. S'il suf-

fit d'agir selon sa nature et d'obéir à la loi pour être libre, il sera donc logique de dire que la pierre est libre quand elle tombe vers le centre de la terre, que l'oiseau est libre quand il vole dans l'espace, et je demande à tout homme qui s'intéresse à ces graves problèmes ce qu'il faut penser de cette confusion entre la liberté physique, matérielle, d'une créature qui obéit à sa loi, et la liberté morale qui consiste à choisir librement ou le bien ou le mal, et qui engendre la responsabilité devant la conscience et devant Dieu. C'est encore un triste exemple de la confusion des termes amenant la confusion des idées, que nous avons sous les yeux.

Mais ces objections sophistiques des esprits prévenus, contre le fait inébranlable de la liberté humaine et de la responsabilité qui appelle, comme sanction, la réalité d'une vie future, ne peuvent égarer l'homme sincère à la recherche de la vérité. La raison affirme comme un axiome qu'il faut faire le bien et éviter le mal, et, par conséquent, que nous sommes libres. La conscience atteste par la délibération qui précède nos actes, et par le remords qui suit nos fautes, que nous sommes libres; et toutes les lois, par le devoir qu'elles commandent et par les châtiments dont elles menacent, affirment la même vérité, consacrée ainsi par des preuves intellectuelles, morales, sociales et psychologiques de l'ordre le plus

élevé. Et, en voyant cette vérité si solidement établie, on répète, en l'approuvant, cette parole sévère de Fénelon :

« On peut bien disputer du bout des lèvres, et par passion, contre cette vérité, dans une école, comme les Pyrrhoniens ont disputé ridiculement sur la vérité de leur propre existence, pour douter de tout, sans exception; mais on peut dire de ceux qui contestent le libre arbitre, ce qui a été dit des Pyrrhoniens : c'est une secte, non de philosophes, mais de menteurs. Ils se vantent de douter, quoique le doute ne soit nullement en leur pouvoir (1). »

(1) Fénelon, *Lettres sur la religion*, ch. III.

CHAPITRE IV

L'IMMORTALITÉ ET LA RELIGION NATURELLE

I

Nous nous éloignons des régions troublées des négations contemporaines. Ma raison cherche une lumière qui éclaire le chemin de la vie et les réalités de la vie future, et nous avons en vain demandé ces clartés aux systèmes, aujourd'hui triomphants, des matérialistes, des positivistes et des fatalistes, qui se servent de la raison pour détruire la raison. Ce n'est pas encore la pleine lumière de la vérité que nous allons découvrir dans la thèse de la religion naturelle ou dans le système naturaliste, mais ce n'est déjà plus la négation totale de la vérité naturelle et chrétienne, et les partisans de ce système, après avoir courageusement repoussé les attaques de l'erreur contre la spiritualité de l'âme et contre sa liberté, font entendre de nobles accents pour affirmer les grandeurs éternelles de la vie future.

Mais, il faut bien le reconnaître aussi, non seulement cette affirmation philosophique est incomplète, mais elle manque encore de suite, elle se heurte à des contradictions et à des inconséquences; elle est quelquefois coupée dans sa marche irrégulière par des attaques vives et injustes contre la religion chrétienne, et l'on s'étonne avec tristesse, ici de la persistance injuste de ces attaques sans raison, là de l'ignorance de certains philosophes quand ils examinent à leur point de vue les problèmes religieux qui font partie du domaine de la théologie.

La thèse naturaliste a été exposée avec clarté par M. J. Simon dans un livre qui a fait du bruit et jeté de l'éclat pendant quelques jours, et dont le mérite le plus sérieux est de présenter à l'examen critique une doctrine complète, appuyée sur les arguments auxquels la passion des métaphysiciens de l'avenir n'ajoutera pas une force nouvelle.

Nous examinerons successivement le point de départ et la méthode scientifique de la thèse rationaliste, et la solution qu'elle donne au problème de la destinée humaine.

Le point de départ et la méthode des théologiens catholiques diffèrent essentiellement de la méthode suivie et conseillée par le philosophe rationaliste, et, sans méconnaître ou blesser les revendications légitimes et l'usage

de la raison, le théologien affirme la nécessité d'un secours divin et gratuit, pour compléter les enseignements de la raison. Le théologien raisonne d'abord en philosophe qui cherche la vérité par l'effort libre et désintéressé de son esprit; il examine les préambules de la foi, il veut reconnaître la véritable Église, il fait passer sous ses yeux les différentes preuves historiques, scripturaires, morales, religieuses, par lesquelles les Églises différentes justifient leur origine; et après avoir reconnu, par la raison, que l'Église catholique est seule la véritable Église, et qu'elle est appuyée sur une autorité infaillible, investie du droit et du devoir de faire connaître aux âmes la vérité religieuse et morale révélée par Jésus-Christ, le théologien s'incline en présence de cette autorité souveraine, dont la force est dans sa permanente union avec Dieu, il l'interroge sur sa destinée, sur la vie future, sur les avenues qu'il faut suivre pour arriver à cette fin suprême, et, assuré qu'il entend Dieu-même par les lèvres de son interprète, il écoute avec docilité ses réponses, et se repose dans la certitude nouvelle de la foi.

Mais n'oubliez pas la vérité essentielle que je viens d'indiquer. Le théologien ne fait pas litière de la raison et de ses droits; la certitude dans laquelle il se repose, n'est pas la certitude ignorante et béate de la paresse. S'il se

soumet à l'autorité révélée, à l'enseignement de l'Église, c'est qu'il a reconnu par des titres, dont l'authenticité ne devrait pas être contestée et qui sont faciles à constater, que cette Église est réellement l'interprète de la pensée et de la volonté de Dieu. Dans de telles conditions, l'adhésion n'est pas un acte de faiblesse, elle est même un acte de raison.

L'autorité enseignante est donc le fondement et le lien de la religion révélée. Au nom de cette autorité, l'Église exige l'assentiment absolu, total de l'intelligence à tout ce qu'elle enseigne; au nom de cette autorité, elle condamne et réprime les curiosités indociles, les doutes téméraires et l'orgueilleuse résistance de la volonté. Au nom de son autorité, elle est intolérante, et il est impossible qu'il en soit autrement : car, puisqu'elle déclare que, seule, elle a reçu la mission d'enseigner ce qu'il faut croire et pratiquer, elle ne peut pas tolérer qu'une autre Église, ou une école philosophique indépendante et rivale, affirme la prétention d'enseigner une doctrine contraire à la sienne, et, s'il était question de l'intolérance civile, je vous rappellerais que Calvin a fait brûler Michel Servet, et que Jurieu, le célèbre théologien protestant, s'indignait dans une argumentation hautaine et pressante, quand il entendait les réformés de Genève demander la liberté de conscience et la tolérance en matière de religion.

Le philosophe oppose la religion naturelle à la religion révélée, et il se sépare du théologien sur des vérités fondamentales. Il substitue au principe d'autorité le principe de la raison indépendante, et il oppose à l'intolérance doctrinale l'absolue liberté de conscience, d'opinions et de pensées. L'homme est séparé, par des caractères essentiels, physiologiques, intellectuels et moraux, de l'espèce animale; il pense et il découvre dans sa conscience une lumière qui le soutient et le dirige dans la recherche des vérités scientifiques, morales et religieuses; il observe dans l'étude et la recherche de la religion naturelle les règles qu'il a suivies pour conquérir les vérités de l'ordre scientifique et naturel. En s'appuyant sur la raison, et en observant encore la méthode d'observation, d'analyse, de comparaison, le philosophe déiste, après avoir constaté la spiritualité de son âme et l'existence de Dieu, qui est l'auteur de tout ce qui existe, conçoit la nécessité d'une religion philosophique et naturelle qui règle les rapports de l'homme avec Dieu.

Mais si la Providence a fait pour l'homme une loi, celle de chercher lui-même et de se faire une religion, en consultant sa raison, tout homme qui obéit à cette loi, quelle que soit sa croyance ou sa religion, aurait droit, comme nous, au respect de tout le monde, et la variété des reli-

gions et des cultes serait la conséquence naturelle et nécessaire de la loi qui fonde l'ordre religieux non sur l'obéissance à l'autorité, mais sur la libre investigation de la vérité. Cette transformation de la religion en philosophie, et cette obligation faite à tout homme, par la philosophie déiste, de chercher lui-même, par la libre investigation, la solution des grands problèmes religieux, soulèvent dans mon esprit d'insolubles difficultés, et des défiances dont je ne peux pas triompher. Je précise la question : dans le champ si vaste des vérités religieuses qui préoccupent l'esprit humain, je choisis la première et la plus importante, celle de ma destinée ; c'est une question nécessaire, pratique, universelle et qui appelle impérieusement une solution. C'est une question nécessaire, car je suis obligé de savoir, et vers quel but je dois me diriger, et dans quel sens je dois orienter ma vie. Dès que j'ai reconnu avec les philosophes déistes que je suis une créature intelligente, libre, responsable de mes actions ou criminelles ou vertueuses, il faut que je sache, après avoir ainsi connu ce que je suis, d'où je viens et où je vais. C'est une question pratique, et dont l'influence incessante doit donner un motif d'agir à ma volonté, une direction à ma vie, un but à mes actions ; car je ne peux pas partager l'insouciance de l'homme vulgaire qui vit au jour le jour sans

penser au lendemain de la vie, dans l'entraînement des affaires mesquines de la terre. Aux heures sereines, recueillies, de la seconde moitié de la vie, l'âme est donc vivement tourmentée de sa destinée. Question universelle enfin, car, si violents que soient les entraînements dont je viens de parler, ils sont passagers, et tous les hommes se préoccupent de la vie future, ou pour l'affirmer ou pour la nier, pour la craindre ou pour la mépriser.

A cette question qui s'élève ainsi dans notre conscience, le philosophe déiste répond : étudiez, comparez, cherchez, et vous arriverez peut-être, après ces longues et douloureuses recherches de votre esprit tourmenté, à une solution qui, sans être définitive, absolue, suffira à l'inutile curiosité de votre esprit.

Il n'est pas permis d'accepter cette réponse, et de réaliser le travail d'esprit commandé par la philosophie déiste. J'admettrais cette réponse, si je demandais à connaître un théorème scientifique, par exemple, la loi de certains phénomènes physiques, ou des spéculations qui flattent l'indiscrète curiosité de la raison, sans toucher aux devoirs que nous devons pratiquer. Que je connaisse ou que j'ignore ces lois des phénomènes physiques, ces vérités spéculatives, cette connaissance et cette ignorance n'exerceront aucune action sur la direction pratique de ma vie. L'huma-

nité a vécu des siècles avant de connaître avec Kepler les lois de la mécanique céleste, avec Newton la loi de l'attraction, avec Galilée le mouvement de la terre autour du soleil, avec Harvey la circulation du sang, avec Tyndal la théorie dynamique de la chaleur, et, enfin, la conversion des gaz en liquide et en solide : ces découvertes que j'admire, parce qu'elles sont des conquêtes de l'esprit humain sur la matière, ne sont pas nécessaires à l'homme pour connaître sa destinée.

Mais quand c'est le problème pratique, impérieux, universel de ma destinée qui est en question, je ne peux pas rester indifférent, et je déclare que Dieu étant à la fois souverainement bon et souverainement sage, Dieu ayant créé mon âme avec la douloureuse inquiétude de l'avenir, et l'invincible besoin de connaître la fin, le but, vers lequel je dois marcher, il a donné à tous les hommes un moyen facile et simple d'apaiser cette inquiétude et de connaître la vraie religion qui éclaire les chemins vers notre fin suprême.

Mais la méthode de libre investigation commandée par les déistes n'a pas les caractères que j'attends, la simplicité, l'universalité nécessaires au *critérium* de la vérité religieuse. En effet, le savant qui veut découvrir une vérité nouvelle dans le domaine des sciences naturelles, est soutenu dans ses recherches

par le témoignage des sens : il tient la matière entre ses mains, il la voit, il la touche, il la sent, et sa raison ne sera ni contrariée, ni troublée dans son travail, par les passions étrangères à cet ordre de vérités. Il n'en est pas de même de la vérité religieuse, et la raison, contrariée dans ses recherches et dans ses affirmations par les préjugés et par les passions, n'est pas soutenue par le témoignage des sens, dont le témoignage est plutôt nuisible qu'utile dans la recherche des vérités pures.

L'homme ne voit pas, ne sent pas, ne touche pas ces vérités; c'est la raison des négations systématiques des positivistes contemporains. Il faut donc en suivant la thèse déiste, que, par un effort soutenu et intelligent, malgré l'obstacle des sens et les ténèbres des passions, tout homme arrive à découvrir Dieu, l'immortalité de l'âme, la religion dans ses détails et ses préceptes, et que là où Aristote a bégayé, où Spinosa s'est égaré, l'homme, plus ferme et plus heureux, affirme l'unité de Dieu, la liberté de sa créature et le secret de sa destinée.

Et le philosophe déiste impose ce difficile travail d'investigation à l'humanité, car c'est bien l'humanité qui veut connaître sa religion et son avenir. A côté de ces rares esprits cultivés, et riches de loisirs, qui peuvent vaquer à ces hautes recherches morales, il y a la

foule, c'est-à-dire l'immense majorité du genre humain, composée d'esprits qui manquent de loisirs, de science et d'aptitude aux choses religieuses, et quand vous conseillez, d'une manière générale, à tous les hommes de se faire une religion et une croyance, par l'effort atentif de la raison, n'est-on pas tenté de vous répondre que votre méthode est la justification de l'incrédulité brutale de la foule, qui manque de religion parce que vous la condamnez à l'impossibilité de la trouver?

D'ailleurs, la religion, même naturelle, doit être un lien qui rattache l'homme à Dieu, et qui rattache entre eux tous les hommes; mais pour obtenir cette union des âmes entre elles et avec Dieu, union qui fait l'assemblée des croyants, il faut qu'une autorité parle et qu'elle soit entendue. Mais, ici, l'autorité fait défaut. Dieu ne parle pas, car le principe de la religion naturelle est la négation même de la révélation et de l'intervention particulière de Dieu dans le monde. La raison ne suffit pas, car au nom de la raison, Épicure est athée, Spinosa, panthéiste, Buchner, matérialiste, Stuart-Mill, fataliste, et toute opinion philosophique, aussi bien que toute religion indépendante, se présente comme l'expression authentique de la raison.

Mais je n'insiste pas, et je vois déjà clairement que la méthode rationaliste est fausse et qu'elle n'a pas la clarté, l'universalité, l'autorité

nécessaires pour faire connaître aux hommes la solution totale du problème de la destinée.

Frappé, sans doute, de ces considérations et de cette impuissance de la raison philosophique, M. Guizot a écrit ces paroles qui ne refusent pas seulement à la raison le droit et la puissance d'expliquer les mystères de la vie future, ce qui est certain pour nous, mais qui lui dénient même toute compétence pour trancher le problème de notre immortalité :

« Le fait de l'immortalité ne se déduit pas, ne se prouve pas, et même ne s'explique pas ; aucun travail de démonstration ou d'explication ne met l'homme sur la voie de cette aperception simple et pure. Il y a un certain état de l'âme qui rend cette aperception plus évidente et plus facile ; mais cet état n'est le fait subit ni d'un acte de l'intelligence, ni d'une volonté spéciale et directe. La Providence a mis, pour ainsi dire, la certitude de l'immortalité à un plus haut prix : une grande pureté, une vive sensibilité morale, le développement énergique et régulier de la vie intérieure, l'habitude de se surveiller soi-même et de cultiver en soi les idées, les sentiments qui élèvent l'homme au-dessus de la terre, ce sont là les conditions les plus favorables pour saisir le fait même de l'immortalité au fond de la conscience, et en prendre fermement possession (1). »

(1) Guizot : *Méditations* et *Études morales*. — *Méditation sur l'immortalité de l'âme.*

L'éminent écrivain s'égare, il est vrai, quand il prétend établir la croyance à l'immortalité sur un phénomène de la sensibilité, et quand il confond cette croyance religieuse avec un fait de la conscience humaine, car l'homme peut démontrer scientifiquement l'immortalité personnelle. La préparation morale d'une vie pure donne seulement au regard la limpidité qui fait mieux voir au delà de la vie présente. Mais les paroles que nous venons de citer laissent pressentir la difficulté redoutable du problème de la destinée, et la nécessité de recourir à un moyen plus facile que l'investigation pénible de la raison, pour en connaître la solution.

Les aveux et les contradictions de M. Jules Simon, dans son livre sur la religion naturelle, confirment avec évidence les observations que nous venons d'emprunter à M. Guizot.

II

Le philosophe déiste qui veut démontrer notre immortalité personnelle, étudie cet instinct invincible de notre âme qui nous fait croire à une vie meilleure, à des récompenses qui soutiennent et consolent le juste, à des châtiments qui arrêtent et effrayent le méchant. Cet instinct qui fait partie de notre âme, étant l'œuvre de l'auteur même de notre âme, c'est-à-dire d'un

Être souverainement bon et souverainement sage, doit être certain, et ne peut pas nous tromper. — Cette preuve est juste, sans doute, elle peut servir de fondement à la certitude, et elle éclaire le philosophe chrétien qui cherche à travers les mouvements et les inquiétudes de notre âme, l'expression de la volonté de Dieu : mais elle est juste à une condition, c'est que l'on reconnaîtra la vérité et la certitude de cet instinct, dans toutes les circonstances où nous pourrons le constater, et la preuve est alors exprimée par cette formule générale : un instinct invincible qui s'identifie avec notre nature ne doit pas nous tromper, parce qu'il est l'expression de la volonté même de Dieu, qui a fait à la fois et notre âme et cet instinct qui est lumière et impulsion.

Or, c'est en vertu de cet instinct universel et invariable que toute créature intelligente croit à une action particulière de Dieu sur chacun de nous, à une providence spéciale, en vertu de laquelle Dieu s'intéresse à nous, à tous les actes de notre vie, à nos douleurs, à nos besoins, à nos joies. La prière considérée comme demande, et par laquelle nous supplions Dieu d'éloigner de nous le mal et de nous accorder ses bienfaits, est le témoignage de cette croyance universelle ; on en retrouve encore l'expression décisive et invincible dans le cri de l'homme appelant Dieu à son secours, dans les grands dangers et dans

les grandes douleurs. L'homme témoigne ainsi sa foi à une intervention spéciale et bienfaisante de Dieu, à tous les moments de la vie.

Mais si l'on prétend que cet instinct invincible et universel est un piège, qu'il nous trompe, que le philosophe doit le négliger et en contester la certitude, c'est le principe même de la certitude qui est ébranlé ; c'est l'autorité de l'instinct qui est repoussée, et il n'est permis, alors, d'en appeler à cet instinct ni pour démontrer philosophiquement l'immortalité bienheureuse, ni pour établir la certitude d'une providence spéciale et la possibilité du miracle. Or, M. Jules Simon dénie formellement à cet instinct universel de la nature l'autorité nécessaire pour justifier les demandes que nous adressons à Dieu ; et, au nom de l'immutabilité qui est un attribut essentiel de la Divinité, il prétend que la nature humaine se trompe et que Dieu reste étranger à nos douleurs et à nos espérances.

« La prière qui est l'acte le plus simple du culte, peut-elle se concilier avec la providence telle que nous l'avons décrite ? Si l'on pouvait se représenter Dieu comme un Père incessamment occupé du bonheur de chacun de ses enfants, jouissant de leurs joies et souffrant de leurs peines, attentif à leurs besoins de chaque jour, capable même de se laisser émouvoir par une prière plus fervente et d'accorder à une sollicitation persévérante un don qu'il était dans

ses desseins et dans sa sagesse de refuser, la prière serait à la fois possible, utile, efficace. Mais, dans ce tableau si touchant de la sollicitude divine, beaucoup de traits sont en dehors de la vérité... Dieu est immuable. Il ne modifie jamais ses desseins, et nos prières ne peuvent le détourner de son ordre (1). »

Mais, quand M. J. Simon nie l'intervention spéciale de Dieu, justifiée cependant par la croyance universelle des peuples,il perd le droit de s'appuyer sur cette croyance pour démontrer notre immortalité. D'ailleurs, si Dieu en vertu de son immutabilité, est condamné à gouverner par des lois générales , et si la vie présente et future de l'homme doit être l'évolution, dans le même ordre naturel, des facultés qui constituent notre âme, quelle sera notre béatitude future? Observez l'homme. Il connaît Dieu par les idées nécessaires, par les beautés, l'harmonie, la grandeur des choses créées, et cette connaissance éveille dans son âme un sentiment de reconnaissance et de paix, elle excite sa volonté, malgré les obstacles des passions, à respecter la loi morale imposée par Dieu. Or, si les lois générales qui gouvernent l'homme sont immuables, la seule béatitude que vous puissiez me promettre après la vie doit consister dans une connaissance, naturelle, encore, mais plus étendue

(1) J. Simon, *la Religion naturelle*, p. 329-330.

du Dieu dont la nature est le reflet; dans une volonté plus courageuse à le servir, dans une paix plus profonde, dans une joie plus vive et en rapport avec ma connaissance naturelle. Au delà, je ne vois rien; et la logique défend d'affirmer autre chose, et d'espérer la transformation totale de mon âme et de mon corps.

Le philosophe déiste ne respecte pas assez ces barrières qu'il a lui-même élevées, et, oubliant les exigences de la logique et de ses attaques injustes contre la révélation et contre la providence spéciale, il emprunte à l'Écriture sainte et aux théologiens leur solution du problème de la destinée humaine, et il prétend ensuite attribuer à la philosophie une solution réservée à la théologie.

« Nous résumons toutes nos espérances dans cette parole de Bossuet : Quelle sera cette vie? De voir Dieu éternellement tel qu'il est, et de l'aimer sans pouvoir jamais le perdre... Pour qui connaît la nature et les besoins de l'intelligence et de l'amour, il n'y a rien de plus précis que cette grande et belle parole : Voir Dieu face à face et l'aimer de tout son cœur pendant toute l'éternité... et cette parole de Bossuet : La vie éternelle commencée consiste à connaître par la foi, et la vie éternelle consommée consiste à voir face à face et à découvert... La connaissance dont parle ici Jésus-Christ est une connaissance tendre et affectueuse qui porte à aimer. La connais-

sance véritable et parfaite est une source d'amour (1). »

C'est bien l'enseignement le plus précis de la théologie, fondé sur la révélation, que nous venons d'entendre, et, en le présentant comme la seule et exacte expression de la vérité, M. Jules Simon nous fait mieux voir l'impuissance de la religion naturelle et l'insuffisance de la raison pour éclairer l'homme sur sa destinée.

En effet, l'état bienheureux décrit par Bossuet, et reconnu par M. J. Simon, est un état surnaturel qui résulte d'une providence particulière et gratuite de Dieu. Affirmer cet état, c'est condamner les principes déistes que la philosophie incomplète et séparée du christianisme essaye aujourd'hui de faire prévaloir.

Ou l'homme après sa mort, et dans la béatitude éternelle, est élevé par une puissance surnaturelle à un état particulier, essentiellement distinct de son état naturel, et il faut reconnaître aussi que Dieu peut, pendant la vie, par des moyens spéciaux et surnaturels, tels que la grâce, les vertus infuses, préparer l'homme à cet état bienheureux, désigné sous le nom théologique de vision intuitive ; ou l'homme, après la mort, se trouvera seulement dans son état naturel, mais moins imparfait et moins malheureux, et dans cette hypothèse, la raison reste ce qu'elle

(1) J. Simon, *la Religion naturelle*, p. 310-312.

est aujourd'hui, sujette à l'erreur, la volonté reste exposée au mal, et l'âme à la douleur, car les lois générales et inflexibles qui gouvernent, selon les déistes, la nature humaine pendant la vie, la dominent encore après la mort, et rien ne révèle au philosophe, dans l'âme humaine, un droit à la vision intuitive, à l'immortalité bienheureuse et définitive dans la possession du vrai et du bien. Mais M. J. Simon écarte cette seconde hypothèse, et en acceptant la vérité de l'affirmation catholique, il est dans la nécessité d'être logique, de reconnaître l'insuffisance du déisme, et d'entrer dans le temple chrétien.

Comment ferez-vous, d'ailleurs, pour concilier encore l'idée d'un Dieu immuable et indifférent aux actes particuliers qui composent ma vie morale avec l'idée nouvelle d'un Dieu rémunérateur, après la mort? Quoi! vous nous enseignez que Dieu reste impassible dans sa majesté solitaire, immuable en présence des lois qui produisent des effets invariables dans le monde physique et moral; vous raillez le théologien qui affirme la vérité d'une intervention particulière de Dieu dans les événements de ce monde; vous prétendez venger la sagesse divine menacée, en déclarant que nos prières, nos demandes sont superflues, qu'elles appelleraient sur de misérables intérêts l'attention d'un Dieu qui

s'occupe de l'ensemble, et néglige les détails, indignes de sa majesté; puis vous enseignez qu'après la mort ce Dieu sort de sa majesté solitaire, qu'il récompense chaque homme de bien selon ses mérites, qu'il punit chaque homme de mal selon ses démérites et ses révoltes, et vous reconnaissez ainsi la réalité de cette providence spéciale et de cette intervention particulière dont la négation était le fondement de votre religion? Si l'homme est un être si chétif qu'il ne mérite pas l'attention spéciale de Dieu pendant la vie, et si Dieu est si majestueux dans son immutabilité éternelle qu'il ne puisse penser, qu'à lui-même, il doit en être encore ainsi après la mort, car la nature de l'homme et la nature de Dieu ne changent pas; et que reste-t-il alors de la thèse qui permet à Dieu de rendre à chacun selon ses œuvres, et d'égaler la récompense à la vertu?

Les déistes ne peuvent donc pas donner à la conscience humaine la solution complète du problème de la destinée.

CHAPITRE V

L'IMMORTALITÉ FACULTATIVE

I

L'immortalité bienheureuse réservée aux bons, l'anéantissement infligé comme une peine suprême aux méchants, telle est la solution du problème de la destinée qu'un écrivain de talent a essayé de défendre et de rajeunir : et comme il dépend de notre liberté d'être bon ou mauvais, il dépend aussi de nous, ou d'être immortels ou d'être anéantis, et cette alternative explique le titre d'immortalité facultative ou conditionnelle que l'on donne au système que je veux examiner.

Ce n'est pas un système nouveau ; un écrivain de talent a pu le constater récemment en ces termes : « La théorie de l'immortalité facultative qui remplace la damnation par l'anéantissement, et qui retranche avec les peines d'une autre vie une des branches du problème du mal, n'est point nouvelle, et elle

a souri aux plus nobles intelligences. Nous regrettons de ne pouvoir citer les divers passages des *Tusculanes*, où Cicéron a exprimé cette idée avec l'élégante majesté de sa langue. Qu'il nous suffise de rappeler comment, après avoir raillé les croyances populaires sur le Tartare, il affirme que la mort n'est pas un mal, parce qu'elle nous donne la mort ou le repos : *Quœ aut beatos nos efficiet, animis manentibus, aut non miseros, sensu carentes* (1). »

M. Pétavel a repris cette thèse de l'immortalité conditionnelle, avec l'intention de la justifier au point de vue théologique et scripturaire (2). Selon cet auteur, le langage religieux est essentiellement différent de la langue précise, rigoureuse, scientifique de la scolastique, et il n'est pas permis d'expliquer le mot *éternel* de nos livres religieux, dans le sens déterminé et accepté aujourd'hui par la philosophie. Non seulement les textes sacrés sont susceptibles d'une interprétation différente de celle qui a été consacrée par la tradition chrétienne, mais on découvrirait encore d'autres textes plus précis en faveur du système de l'anéantissement final des méchants. Telle est la thèse défendue par M. Pétavel, et si nous n'insistons

(1) Prévost-Paradol, *Essais de politique et de littérature*, 3e série, p. 307.
(2) *L'Immortalité conditionnelle*, par Pétavel-Olleff.

pas pour discuter l'interprétation qu'il a faite des textes bibliques, c'est que nous voulons écarter un débat trop exclusivement théologique et religieux.

M. Renouvier estime que la thèse de M. Pétavel est bonne, et il ramène la question sur le terrain de la philosophie, avec cette pénétration et cette dialectique à la fois honnête et habile, même dans l'erreur, qui marquent son esprit original. D'abord, écrit M. Renouvier, fidèle disciple de Kant, rien ne s'oppose à l'anéantissement de l'âme du méchant. Que cette âme ne puisse pas périr à la manière des choses composées selon la quantité, par division ou désagrégation, nous le voulons bien, mais elle reste soumise aux conditions périssables des choses composées selon la qualité, c'est-à-dire que l'âme est susceptible d'accroissement et de décroissance par degrés ; elle peut s'épuiser insensiblement, s'éteindre et s'évanouir. On ne trouverait donc pas dans l'observation de la nature même de l'âme une opposition logique à la thèse de l'anéantissement final.

Nous laissons parler M. Renouvier : « Nous pouvons comprendre que la personnalité et la mémoire gagnées ou perdues par la suite des temps, la vie toujours consciente ou la mort graduelle et finale ; la prolongation, le renouvellement ou l'irréparable anéantissement progressif de l'être moral et mental actuel, dé-

pendent pour chacun de nous du bon ou mauvais emploi de ses facultés natives et du caractère qui se forme, de l'état auquel le conduit l'exercice de sa liberté, joint aux actions de la société et de la nature. S'il fallait citer des lois visibles à l'appui de cette loi supposée, on en trouverait de constamment véritables et qui ont presque la valeur d'exemples, en les transportant de l'ordre de l'expérience dans le champ de l'hypothèse. Nous voulons parler de la dépendance où est l'organisme à l'égard des vertus et des vices; de l'influence des passions sur la santé ou sur la maladie tant du corps que de l'âme, et des suites de l'intempérance qui vont parallèlement jusqu'à la destruction des organes et jusqu'à la perte de la liberté morale et de la mémoire jusqu'à l'idiotisme et la folie. Il suffit d'appliquer aux rapports qui existeraient entre la vie présente et la vie future la loi qu'on observe, dans la vie présente elle-même, entre les phénomènes personnels et volontaires et les faits de développement normal ou anormal, d'élévation ou de dégradation de l'esprit et de l'organisme (1). »

M. Renouvier reconnaît cependant que la solution complète et sûre du problème est au-dessus des forces de la raison. Ceux qui sont morts doivent-ils renaître ici-bas ou ailleurs,

(1) Renouvier, *la Critique philosophique*, 31 oct. 1878.

sous des formes nouvelles, dans des états nouveaux, et subiront-ils, bons ou mauvais, qu'importe, de nouvelles épreuves suivies, elles aussi, de châtiments et de récompenses temporaires? L'anéantissement du méchant serait-il le suprême et rigoureux châtiment du pécheur, après une longue suite d'épreuves et de vies qui auraient manifesté clairement la persistance incorrigible de la volonté humaine dans la révolte et dans le mal? En présence de ces questions redoutables, M. Renouvier s'écrie : « Le philosophe critique ne peut guère espérer sortir de la pure ignorance en de telles matières. »

Si M. Renouvier ne rejette pas la thèse de l'immortalité conditionnelle, tout en reconnaissant, néanmoins, la faiblesse et l'impuissance même de la raison qui tente de la justifier, c'est qu'elle lui paraît plus humaine et moins effrayante que la doctrine chrétienne de l'éternité du châtiment. Il pose mal la question, et il ne cherche pas à connaître la volonté de Dieu, révélée par l'Église, et, cependant, toute la question est de savoir si, en fait, Dieu nous a dit de quelle manière et par quels châtiments il punirait le pécheur. Il prétend que la doctrine chrétienne est abominable, et qu'elle est absolument contraire à la conscience et à la raison.

« Une fois la difficulté écartée, écrit M. Renouvier, on peut se demander ce que gagne la doctrine chrétienne à cette nouvelle ma-

nière de comprendre l'Écriture. La réponse est facile. L'esprit général de l'eschatologie reste le même, en ce que par opposition aux dogmes orientaux de la transmigration des âmes et aux spéculations sur l'éternité évolutive, la vie présente de l'homme est considérée comme l'épreuve unique et définitive d'où sa destinée future dépend, et cette destinée, c'est la vie ou la mort. Si les tourments demeurent dans leur mystérieuse horreur, rien n'empêche d'en écarter les interprétations grossières, et, dans tous les cas, ils sont temporaires; le hideux enfer des supplices éternels est relégué au rang des plus horribles fables qui aient souillé l'imagination humaine. Nous sortons de ce système du monde moral, à vrai dire manichéen dans lequel on avait imaginé un monde futur arrivé à son état de perfection immuable, et cependant partagé à tout jamais entre un royaume du bien et un royaume du mal, un ordre de félicité de quelques-uns et l'abominable perversion définitive, l'éternelle misère de tous les autres. Enfin, l'espérance de la résurrection des justes, substituée à la doctrine spiritualiste des âmes essentiellement immortelles, imprime un caractère d'extrême simplicité religieuse à un sujet qui, traité par d'autres méthodes, reste excessivement obscur et indémontrable (1). »

(1) Renouvier, *la Critique philosophique*, 31 oct. 1878.

Dans la pensée de M. Renouvier, la théorie de l'immortalité facultative ne serait donc qu'une hypothèse, une possibilité que la raison ne peut pas démontrer, mais que la conscience doit préférer à la doctrine chrétienne de l'enfer. Nous examinerons plus tard l'affirmation chrétienne de l'enfer et les scrupules injustes qu'elle paraît soulever dans la conscience des rationalistes contemporains. Et puisque M. Renouvier ne présente sa théorie que sous la forme modeste d'une hypothèse indémontrable, nous demanderons à un autre philosophe, plus résolu et plus convaincu dans ses affirmations, les arguments par lesquels il croit défendre l'anéantissement des méchants.

Un philosophe spiritualiste vient d'essayer, en effet, de présenter sous une forme nouvelle, et avec un appareil scientifique, dans un ouvrage considérable, l'hypothèse de l'immortalité facultative (1). Il écarte avec une égale vigueur, mais un succès différent, deux systèmes qui ne méritent pas, néanmoins, le même traitement, je veux parler de l'erreur matérialiste et de la doctrine catholique; il prétend justifier par des arguments invincibles, l'hypothèse qu'il préfère, et son ambition, dans un genre d'exploration réservé jusqu'ici à la seule métaphysique, est de dé-

(1) *Le Spiritualisme et la Religion*, par Charles Lambert. 2 v. 1877.

montrer la réalité d'une démonstration expérimentale fondée sur la netteté des observations et la certitude des résultats acquis.

II

Après avoir étudié les manifestations incomplètes de la force dans la matière et dans le végétal, l'auteur signale « l'apparition d'une force vivante et indépendante dans l'animal, qui est dominé par la crainte et par le désir, qui connaît la menace et la récompense, corollaires de la crainte et du désir, et qui, par l'effet même des lois qui gouvernent sa nature, est destiné à tout rapporter à la satisfaction de ses appétits. L'animal s'aime et n'aime que lui; sa vie est sans cesse un mouvement de la circonférence au centre, une manifestation de la force centripète, par laquelle il cherche avec des ardeurs inquiètes tout ce qui le flatte et lui plaît, tout ce qui devient pour lui un principe de jouissances, et il écarte tout ce qui peut lui nuire et devenir un obstacle à la satisfaction sans cesse renouvelée de ses appétits. La prévoyante nature qui lui a donné l'instinct, lui donne aussi les moyens nécessaires pour accomplir sa loi, fuir la douleur, poursuivre et atteindre le plaisir. Aussi l'on peut dire que l'existence de l'animal est une existence heu-

reuse dans l'égoïsme qui est sa loi fondamentale, elle est composée d'une succession de plaisirs, avivés par quelques moments de crainte salutaire, et brusquement terminée par une mort qui n'a pas été précédée de pressentiments douloureux et de craintes redoutables. La vie, pour l'animal, est un bienfait, et rien dans son état n'appelle ou ne fait désirer l'immortalité.

« Il n'en est pas ainsi de l'homme. La science est moins puissante et moins sûre que l'instinct pour le conduire aux plaisirs que l'animal découvre avec facilité. Son corps fragile est exposé à tous les dangers, soumis à toutes les influences malsaines, condamné à toutes les douleurs, et l'homme serait le plus malheureux des animaux s'il n'était pas appelé à une vie meilleure : car, s'il partage avec les animaux l'appétit des plaisirs sensibles, il n'a pas, comme eux, les moyens de les satisfaire, et d'ailleurs il trouve seul, dans les inquiétudes de son esprit et dans les peines morales, un principe de douleurs continuelles inconnues à l'animal, et suivies ou accompagnées des terreurs de la mort : « La mort n'est pas un mal pour la brute qui la reçoit violente et prompte : elle est un mal affreux pour celui qui peut la prévoir et la pressentir. Qu'il vive à l'état sauvage ou domestique, l'animal ignore que sa vie finira ; il rencontre le cadavre de son frère, il le

flaire, le croit endormi, et passe sans plus s'en soucier. L'espoir illimité du plaisir ne cesse pour lui qu'au moment qui met à sa vie un terme inattendu. L'homme seul prévoit sa mort (1). »

Il faut donc que l'homme, dont la condition ici-bas est si douloureuse, et qui trouble par ses souffrances l'harmonie générale, ait une destinée plus élevée que celle des animaux, et que sa condition se rattache à un plan supérieur. « Il y a, en effet, dans l'homme, ajoute notre auteur, une force morale dont la loi diffère essentiellement de la loi qui gouverne la force animale : elle est antipathique à l'égoïsme, à la concentration, et elle tend sans cesse à sortir d'elle-même, à se répandre et à s'épanouir au dehors; elle est l'essence même de l'âme qui veut échapper aux étreintes et aux excitations malsaines de la force animale, et l'homme, en vertu de sa liberté, et par des combats qui l'honorent, peut triompher des résistances animales, s'élever encore et développer ce germe d'immortalité dont l'épanouissement complet s'achèvera dans un autre monde. C'est le devoir et le travail de la vie.

« Mais, si l'homme refuse de cultiver dans son sein cette aptitude à l'immortalité qu'il a reçue de la nature, à l'exclusion des animaux;

(1) Tome I, p. 149.

s'il étouffe ce germe divin d'une vie meilleure; si sa vie se confond, par une ressemblance volontaire et criminelle, avec la vie des animaux, bornée au temps et aux besoins physiques et sensibles, il est juste aussi qu'il soit anéanti à l'heure de la mort, comme les animaux, dont il partage ainsi la loi et la destinée. »

Mais quelles sont les conditions nouvelles de l'âme immortelle du juste, au lendemain de la mort? L'auteur ne donne pas une réponse précise à cette question; il essaye néanmoins d'en dissiper les obscurités redoutables (1). « Les destinées de l'âme se composent, sans doute, de périodes successives dans chacune desquelles le bonheur toujours croissant, si grand qu'il soit, laisse place au désir d'un bonheur supérieur et permet à l'âme de plus en plus épurée d'acquérir la sensibilité spéciale et le genre d'activité que comporte ce bonheur, car l'inégalité des mérites et des forces acquises aura pour effet nécessaire l'inégalité dans les degrés de béatitude et les conditions de la vie. »

« Il est tout simplement absurde », ajoute l'auteur, « de supposer que cette prodigieuse dissémination de la matière, que cette multitude effrayante de globes accomplissant,

(1) Tome I, p. 138.

autour de leur foyer respectif, une fonction semblable à celle de la terre et présentant en conséquence à leur surface des conditions de vie analogues, n'ait d'autre emploi et d'autre utilité que de peupler l'espace et d'y tracer de gigantesques cycloïdes. Ou ce n'est pas la même main qui a façonné la terre et les cieux, ou chaque sphère a pour but de diversifier ce phénomène de la vie qui seul peut donner un sens à l'existence de la matière. Il est vrai que, sur ce théâtre aux innombrables scènes, celle que l'homme, dans son illusion naïve, s'est plu si longtemps à croire le centre du monde, est étrangement dépossédée de son importance; mais, sans doute, il sait aujourd'hui se réduire à sa valeur relative; sans doute une philosophie nouvelle est née de la révélation des lois qui régissent l'univers (1). »

L'auteur ne voulant négliger aucun détail du vaste problème de la vie future et de la destinée humaine, cherche à nous faire entrevoir la fin de l'humanité et du globe qu'elle habite. En s'éclairant de certaines considérations philosophiques et morales, il enseigne que l'humanité, développant de plus en plus son intelligence, découvrant toutes les lois du monde physique, et prenant possession de

(1) Tome I, p. 279.

toutes les vérités qui répondent à l'activité de sa pensée, épuisera enfin la capacité de son intelligence et disparaîtra. Quant au globe que nous habitons, les révélations les plus sérieuses de la science astronomique nous apprennent que la résistance opposée par l'éther à la marche des corps célestes doit amener un rétrécissement sensible dans leurs orbites, et que la terre, après un laps de temps, désertée par l'espèce qui l'avait habitée, ira se perdre et finir dans le soleil.

Mais sur quels principes philosophiques et moraux peut-on établir la thèse de l'immortalité facultative, et quelles raisons sérieuses peut-on donner en faveur de l'anéantissement des méchants, dont la vie a été une lutte sans repentir, contre la force morale et contre la loi?

III

C'est au sentiment inné de la justice que M. Lambert demande la première preuve en faveur de l'anéantissement des hommes coupables. Entre toutes les opinions émises ou possibles sur la destinée de l'homme, une seule, dit l'auteur, est capable de satisfaire complètement à toutes les exigences de l'équité, et c'est celle que je propose. Écoutons encore

l'auteur : « De tous les axiomes admis généralement par la conscience humaine et traduits sous diverses formes dans les législations, il n'en est pas de plus évident, ni de moins contesté que celui-ci : « Tout don exige le consen-
« tement de celui qui reçoit: ou, en d'autres
« termes, nul ne peut s'obliger en recevant,
« s'il n'a pas consenti à recevoir. » Le sentiment du juste peut, en effet, déclarer digne de pitié et de blâme, mais non de châtiment, celui qui, n'ayant rien demandé, ne sait ou ne veut pas faire un utile emploi du don qu'il a reçu; et la seule solution conforme à la justice est, de la part du donateur, le retrait du don (1). »

Or, la vie est un don de la Toute-Puissance, et la créature qui vient de naître, et qui se manifeste ici-bas, dans un corps périssable, n'a jamais été consultée par la puissance qui l'appelle du néant; elle n'a pas signé de contrat. Après avoir reçu l'existence, sans donner un consentement préalable, l'homme a le droit de conserver ou de refuser le don de la vie. « La Toute-Puissance aurait-elle pu dire, en parlant des hommes : Je leur donne la vie; et ce don, selon l'usage qu'ils en feront, sera leur bonheur ou leur supplice: mais, une fois octroyé, il sera irrévocable, ils naîtront et, dès

(1) Tome I, p. 381.

cette heure, ils ne pourront plus ne plus être; s'ils ne savent pas comprendre le genre de bonheur que j'attache à ce don, ils seront punis de leur erreur par le regret, immortel comme eux, de l'avoir commise. — Non, tel n'a pas pu être le dessein de la Toute-Puissance, qui, au don de la vie, a joint celui du sentiment de la justice; car elle aurait par là même accordé à sa créature le droit de la blâmer. A ces conditions, le prétendu bienfait de la vie pourrait devenir par sa pérennité même, la plus effroyable iniquité (1). »

J'ignore si l'auteur a connu les conséquences nécessaires et redoutables de l'argument qu'il vient d'exposer, mais en réalité, il fait l'apologie du suicide. Et quand on se rappelle que ce nouveau système a été lu, médité, loué par l'écrivain distingué, cité aux premières pages de ce chapitre, par un homme qui a pratiqué ce système et choisi la mort violente des désespérés, on ne peut se défendre d'un sentiment de terreur, l'on s'étonne d'entendre ainsi défendre la morale, par l'auteur d'un système qui est la négation des principes de la morale et de la loi du devoir qui domine la vie.

Quoi! vous prétendez que la vie présente est un don gratuit que j'ai le droit d'accepter ou

(1) Tome I, p. 381-382.

de refuser! Par cette parole, vous reconnaissez à l'homme le droit redoutable de se débarrasser de la vie; vous justifiez la conduite lâche et coupable des hommes qui, sans énergie contre la douleur, contre l'épreuve et les difficultés inévitables de la lutte, cherchent dans le néant la fin d'un combat qu'ils estiment au-dessus de leurs forces; et vous autorisez l'homme à dire: il faut, ou que la vie présente soit heureuse, ou qu'elle finisse; et puisqu'il ne dépend pas de moi de la faire heureuse, il dépend de moi d'en rompre le cours. Vous défendez la cause des désespérés.

Je sais bien que vous invitez l'homme à dompter la force animale, à cultiver et à développer la force morale, à poursuivre par tous les efforts méritoires de la vie les joies et la béatitude de l'immortalité; mais ces sages invitations, ces préceptes délicats sont une contradiction et un appel inefficace dans votre système, et si j'ai le droit de me débarrasser de la vie comme je ferais d'un champ reçu par héritage, il est évident que l'espérance d'une immortalité lointaine et heureuse ne m'empêchera pas de préférer le repos immédiat du néant aux douleurs méritoires, mais cruelles, qui sont la part la plus large de l'existence humaine.

Assimiler le don de la vie au don gracieux d'une ferme, c'est une dangereuse illusion.

La vie n'est pas seulement un don gratuit, elle est une épreuve et un devoir : une épreuve imposée à la liberté humaine, avec la puissance d'en supporter le poids; un devoir qui ne permet jamais à l'homme de couvrir des prétextes de sa faiblesse et de son impuissance le crime du suicide, le plus grand de tous les crimes que puisse commettre l'homme sans énergie contre la douleur.

Et quand vous dites que la Toute-Puissance serait injuste, si elle refusait à l'homme la liberté de la mort, vous continuez la confusion de vos principes. La justice que vous invoquez demande que Dieu, qui a fait si dures à quelques-uns et difficiles à tous les conditions de la vie, ne refuse jamais à chaque homme une force de résistance et de résignation égale à l'étendue de l'épreuve; l'équité ne demande pas davantage. Or, nous savons qu'il en est ainsi, et que pour l'aider à se tenir debout dans la tempête de la vie, l'homme a l'espérance de la béatitude future, et ici-bas le secours de Dieu.

Pratiquement, la thèse de l'immortalité facultative se confond avec la thèse matérialiste que l'auteur a combattue avec une énergie qui trahit à la fois les illusions inconséquentes et l'honnêteté de son esprit. Que dit, en effet, le matérialiste aux hommes qui se font un jeu de violer la loi morale et qui

affectent de nier avec éclat l'existence de Dieu? Il leur dit : « Tout meurt avec nous, et la crainte d'un châtiment divin dans une vie future est une illusion des faibles, et un instrument de domination entre les mains des intéressés. » Or, pratiquement, le partisan de l'immortalité facultative tiendra le même langage ; il dira : « Je peux violer impunément, pendant la vie, les préceptes de la loi morale, et tout doit mourir avec moi, par mon renoncement libre à l'immortalité. La crainte du législateur qui vengera la loi morale impunément violée pendant la vie, est une erreur que l'esprit viril et émancipé doit repousser. » Je ne vois donc aucune différence dans les conclusions pratiques de ces deux systèmes qui s'appuient, en apparence, sur des principes opposés et même contradictoires. Et ces conséquences redoutables de l'immortalité facultative qui ébranlent les fondements mêmes de la morale, dérivent d'une erreur qui semble inconsciente chez l'auteur : de la confusion d'un don gratuit avec une épreuve imposée, de l'illusion par laquelle M. Lambert, oubliant que la conservation de la vie est un devoir impérieux, prétend faire de la vie présente et de l'immortalité un présent gracieux de la Providence, que nous sommes libres d'accepter ou de refuser.

Mais, si nous n'avons pas ce choix, ajoute

M. Lambert, la sainteté de Dieu est en défaut : car, après avoir fait le mal pendant la vie présente, Dieu prolongerait l'existence indéfinie de ce mal, après la mort, au lieu de l'anéantir, en rejetant le méchant dans le néant, et en laissant à l'ordre des créatures vivantes la beauté et la sainteté. « L'admission *à priori* de l'immortalité de toutes les âmes humaines amène toutes les philosophies qui établissent une différence entre le mérite et le démérite à ce principe commun : la Toute-Puissance ayant créé en toutes choses le bien, et l'usage fait par l'homme de sa liberté y ayant introduit le mal, il est juste que ce mal soit expié dans une autre vie. Qu'on y prenne garde, cette opinion ne fait que substituer le mal *absolu* au mal *relatif*. A mon point de vue, le mal est réduit à son expression terrestre, et n'est d'ailleurs que relatif, puisqu'il cesse avec le châtiment que ceux qui l'ont commis s'infligent à eux-mêmes en cessant de vivre. Mais, sous forme d'expiation, c'est-à-dire « de souffrance infligée et sans remède, il s'étend au delà de la terre, et comme il ne lui est pas assigné de fin, il devient absolu. Ce serait donc la liberté de l'homme qui aurait produit ce mal absolu. Mais alors, — de deux choses l'une : cette liberté est ou n'est pas l'œuvre de la Toute-Puissance ; — si elle n'est pas son œuvre, ou si elle s'est étendue au delà de ses

prévisions, elle détruit radicalement la notion de la Toute-Puissance, ou si elle est son œuvre, c'est évidemment au créateur de la liberté qu'incombe la responsabilité du mal absolu qui en résulte (1). »

Cette longue argumentation qui se présente sous la forme rigoureuse de la vérité et d'un dilemme irréfutable, n'a pas de base, et ne tient pas debout. Si nous disions que l'homme n'est pas libre, et que Dieu est l'auteur de nos actions mauvaises ; si nous ajoutions que l'immortalité est le prolongement indéfini de cet état monstrueux, il serait permis d'attaquer notre thèse, et de déclarer qu'un Dieu qui fait et perpétue ainsi le mal, manque de sainteté s'il se plaît dans la contemplation de l'existence du mal, ou qu'il est sans puissance, s'il ne peut pas empêcher un désordre dont il est l'auteur. Et même, dans cette hypothèse, il serait difficile à M. Lambert d'expliquer l'existence de ce qu'il appelle le mal relatif, c'est-à-dire le mal pendant la vie de l'homme. Or, il n'est pas un seul philosophe spiritualiste qui nie la liberté humaine, et qui attribue à une action directe ou indirecte de Dieu, le mal pendant la vie, et pendant l'éternité. C'est aux fatalistes et aux déterministes qu'il convient d'examiner et de discuter cet argument.

(1) Tome I, p. 383, 384.

La liberté qui nous appartient, pendant la vie, nous permet de choisir entre le bien et le mal ; et, si nous préférons le mal au bien, ce n'est pas la sagesse et la sainteté de Dieu qu'il faut en accuser, c'est notre faiblesse et notre volonté ; c'est nous, enfin, car nous pouvions choisir mieux et résister à l'attrait mauvais. Le mal relatif est donc notre œuvre, et ne découle pas nécessairement de la liberté, qui est un don de Dieu.

Quant au mal absolu dont parle M. Lambert et qui serait la suite nécessaire de l'immortalité des hommes coupables, je ne le vois pas ; et la pensée de l'auteur échappe à la critique, par son obscurité. Essayez d'exprimer cette pensée dans une formule claire et scientifique, dégagée de l'appareil trompeur des expressions métaphysiques, il devient inutile aussitôt de la réfuter. En effet, voici cette proposition : si Dieu châtiait, après la mort, comme le prétend la philosophie chrétienne, les hommes qui pendant la vie ont méprisé la loi morale, il serait l'auteur du mal absolu ; une telle conduite est en opposition formelle avec la sainteté, avec les attributs, avec la nature même de Dieu. Mais après avoir énoncé cette proposition, M. Lambert oublie de nous démontrer que le châtiment du coupable, après la mort, est un mal absolu, et je vois comme lui l'impossibilité d'une telle démonstration.

Non seulement, ce châtiment n'est pas en opposition avec la nature divine; mais il est en parfaite harmonie avec les attributs que nous reconnaissons à la Divinité. Ce châtiment, c'est la sanction de la loi morale ; c'est l'affirmation de la justice et de la sainteté de Dieu méconnues, violées, méprisées pendant la vie, par l'homme qui s'est fait esclave de la force animale et des instincts mauvais.

Tempérez ce coup d'une justice redoutable, par la considération de la bonté divine et de la faiblesse de l'homme, je le veux bien ; mais ne supprimez pas au nom de cette bonté et de cette faiblesse, la sanction de la loi morale, et le respect que l'on doit à Dieu.

Vous supprimez, en effet, la sanction, quand vous dites à l'homme coupable qu'il pourra violer impunément la loi, pendant toute sa vie, et qu'après ses révoltes, il s'endormira d'un sommeil identique à celui qui a précédé sa naissance. Dans ce système, la vie est pour l'homme coupable un accident, tantôt douloureux, tantôt joyeux, une courte veille entre deux sommeils mystérieux, sans menace et sans châtiment. La condition première et essentielle d'un châtiment, c'est que celui qui en est l'objet existe, et que sous le coup violent mais juste qui le frappe, il ait conscience de sa faute, de sa liberté, de sa responsabilité ; il faut, en un mot, que l'homme se reconnaisse

coupable et se sente puni. Mais l'homme anéanti par la mort, ne réalise aucune de ces conditions ; en cessant d'exister, il échappe au châtiment qui venge la loi, dont il a pu violer impunément toutes les prescriptions, à tous les moments de sa vie : il n'est pas puni, il disparaît.

Aussi, M. Lambert néglige ce droit de la justice divine à l'expiation de la révolte, et c'est avec complaisance qu'il dépeint l'effet salutaire, pendant la vie, de la thèse de l'immortalité facultative. « Pour méconnaître la salutaire influence d'un tel dogme, il faut tenir peu de compte de l'énorme puissance qu'a dans l'homme le simple instinct de la conservation de la vie. En toute possession, le désir de conserver ne peut se faire vivement sentir qu'à l'égard des biens que l'on est exposé à perdre. L'instinct de la conservation de la vie ne peut donc agir avec toute sa force qu'en face d'une menace de mort que la prudence et l'énergie ont le pouvoir d'écarter. Or, jamais jusqu'ici on n'a usé de cette force comme agent moral ; l'âme humaine n'ayant jamais été considérée comme facultativement immortelle. Mais cherchez à vous placer, comme moraliste, à ce point de vue tout nouveau. Élargissez, dans la plus ample mesure, l'instinct de la conservation ; enseignez à l'homme, dès l'enfance, qu'une autre vie que celle du corps

peut s'éteindre en lui, et que celle-là seule est importante à conserver, puisqu'elle peut n'avoir pas de fin... Quelle importance acquerra pour lui la santé morale de son être ! Et quand il possédera cette impérissable santé, quelle attention accordera-t-il à l'accident qui doit mettre fin à son séjour sur la terre (1)? »

Si M. Lambert s'adresse à l'homme vertueux, et s'il prétend l'encourager contre les révoltes des passions et contre les terreurs de la mort, par l'espérance de l'immortalité bienheureuse, il est dans le vrai, et il répète simplement les enseignements de la philosophie spiritualiste et de la doctrine chrétienne. L'immortalité de l'âme juste, et sa béatitude par l'union plus intime et éternelle avec la source même du vrai, du beau et du bien, c'est une thèse qui n'est pas nouvelle ; il y a longtemps qu'elle est présentée à l'homme juste et éprouvé, sous la forme de récompense, et d'encouragement à la lutte, par les moralistes et les théologiens. Mais, si M. Lambert s'adresse à l'homme coupable qui sait et fortifie par des habitudes criminelles, la force animale, son argumentation ne tient pas debout. La doctrine catholique, qui menace l'esclave de la force animale d'un châtiment redoutable, après la vie sans repentir, contient un motif de crainte, et peut ramener le coupa-

(1) P. 386.

ble, ou l'effrayer, après ses révoltes répétées. L'incertitude de l'heure de la mort épouvante; le pressentiment douloureux d'un châtiment terrible diminue l'attrait de la sollicitation perverse des sens, et refroidit les désirs tourmentés de l'imagination. Mais, si réels que soient notre amour de la vie et l'instinct naturel de la conservation, il est certain que nous préférons l'anéantissement ou l'absence et la négation de toute souffrance, à la vie conservée pour un châtiment sans fin. Considérée comme menace et dans son action salutaire sur la volonté égarée, il est évident que la thèse chrétienne est infiniment supérieure à l'hypothèse de l'anéantissement final des méchants.

J'avoue même que la thèse de l'immortalité facultative, appliquée à l'homme juste, est loin de répondre aussi complètement que la thèse chrétienne aux besoins de notre âme. En effet, tandis que la béatitude future, après la vie, est inaliénable ou éternelle, selon l'enseignement chrétien, elle n'est pas définitive, selon M. Lambert, et l'auteur marche à la suite des partisans égarés de la métempsycose quand il écrit ceci :

« La vie terrestre représente une de ces périodes de désir indispensables à l'appréciation du bonheur, et sans doute, les destinées de l'âme se composent de *périodes successives* dans chacune desquelles le bonheur toujours

croissant, — si grand qu'il soit, — laisse place au désir d'un bonheur supérieur et permet à l'âme de plus en plus épurée d'acquérir la sensibilité spéciale et le genre d'activité que comporte ce bonheur (1). »

Ce n'est donc pas le repos définitif et absolu, le rassasiement éternel de notre âme et de toutes ses espérances que M. Lambert promet à l'homme juste; il promet une série d'existences et de purifications, avec des désirs croissants. Que la thèse chrétienne est plus logique et plus conforme aux pressentiments de notre âme et à ses espérances, quand elle nous apprend que la vie future est mieux qu'une halte, et qu'elle est la demeure permanente de la paix!

Ne serait-ce pas l'esprit de parti ou l'éblouissement d'une illusion qui auraient inspiré à M. Lambert la pensée de renouveler la très ancienne erreur de l'école des désespérés? Darwin assoit son système sur deux principes fondamenteux : la sélection naturelle et la concurrence vitale qui assure l'existence aux plus forts. Dans le rude et difficile combat de l'existence, les créatures plus faibles sont écrasées, anéanties, les créatures plus vigoureuses les tuent et leur survivent pendant longtemps. Ainsi en serait-il dans l'ordre moral. Les âmes vaillantes qui développent courageusement

(1) P. 367.

en elles la force morale et qui marchent sous son impulsion, grandissent, survivent et continuent leur mouvement progressif dans des conditions nouvelles et dans des vies sans fin. Les méchants, c'est-à-dire les plus faibles, tombent, meurent et sont anéantis, et la thèse de l'immortalité conditionnelle ou facultative devient ainsi, dans le système de M. Lambert, le complément philosophique et spiritualiste de l'hypothèse darwiniste de la sélection.

C'est toujours au nom de la justice et des attributs de Dieu que M. Lambert demande l'immortalité du juste et l'anéantissement du méchant. Il oublie que c'est précisément au nom de cette justice, que la conscience proteste contre l'erreur de l'anéantissement final. La répression et le châtiment doivent être en rapport avec la gravité de la faute commise ; il serait injuste, en effet, qu'un égal châtiment fût infligé à celui dont la vie aura été une suite ininterrompue de révoltes et de crimes contre l'ordre moral et à celui dont les fautes auront été plus légères par le nombre et par la gravité. C'est un principe élémentaire de justice qui ne peut soulever i otudne ni protestation. Mais si l'anéantissement est le seul châtiment dont la justice divine soit armée contre l'homme coupable, ce châtiment est en opposition avec le principe essentiel que nous venons de formuler. L'anéantissement en effet n'implique

pas des degrés dans la punition et dans la souffrance, et tous les hommes coupables, si divers qu'ils puissent être par le nombre et par l'étendue ou la gravité de leurs fautes, seraient condamnés, dans cette hypothèse, à la même peine. Ne voyez-vous pas que cette erreur ne peut pas s'accorder avec le témoignage et l'enseignement de notre conscience, avec la justice, la sagesse et la sainteté de Dieu?

Écoutez l'argumentation savante de saint Thomas d'Aquin : « Encore qu'il fût possible à Dieu, suivant sa justice, de réduire au néant la créature qui a péché contre lui, il est plus convenable à la justice de la conserver pour la punir; pour deux raisons. D'abord, par la faute, la volonté de l'homme se révolte contre Dieu, tandis que la nature reste fidèle à l'ordre tracé. Aussi la punition doit atteindre la volonté, en nuisant à la nature dont la volonté a abusé. Or, si la créature était anéantie, le législateur nuirait seulement à la nature et ne punirait pas la volonté. — En second lieu, une telle justice répond mieux à la faute, car il y a deux éléments dans l'offense, l'action de se détourner du bien qui ne change pas, et un mouvement vers un bien ou un objet qui change. Ce dernier mouvement engendre le premier, s'il est vrai qu'aucun pécheur n'entend se détourner directement de Dieu, et qu'il veut seulement jouir d'un bien temporel in-

compatible avec la jouissance de Dieu, d'où il suit que, la peine du dam ou la privation de la vue de Dieu répondant à la faute, en tant qu'elle détourne de Dieu, la peine du sens ou le châtiment corporel répond à la faute, en tant qu'elle implique un attachement aux créatures, et il est donc convenable que tout péché soit puni par la peine du sens et par la peine du dam. Or, si la créature était anéantie, il y aurait une peine éternelle du dam sans peine du sens (1). »

Vous reconnaissez la profondeur métaphysique et rigoureuse de cette réfutation de la thèse de l'anéantissement. Elle confirme et elle fortifie la preuve plus sensible que je viens de donner et qui repose sur l'inégalité de l'offense et l'inégalité nécessaire des châtiments.

Il faut se défier de l'esprit de système et de ces conceptions arbitraires inspirées par une sensibilité fausse et par une idée erronée de l'inflexible justice de Dieu. Le cœur trompe souvent la raison.

Néanmoins, si nous voulions entrer dans l'ordre d'idées ouvert par M. Lambert et chercher des analogies avec la théorie de la concurrence vitale qui flatte son esprit, nous pourrions raisonner ainsi. L'homme a une tendance

(1) *Quœst. V, Potens.*, art. 4, ad 6.

naturelle à s'unir au vrai, au beau, au bien. C'est le terme vers lequel doit marcher l'humanité. Mais dans ce mouvement universel et grandiose, au début, nous voyons des défections et des défaillances se produire; les faibles s'arrêtent, tombent dans le mal; quelques-uns ne se relèvent plus, ceux-là tombent dans l'abîme sans fond. Les courageux, les plus forts survivent, se relèvent et continuent leur ascension vers Dieu. Dans cette grande lutte de la concurrence vitale, ainsi conçue, rien ne blesse ni les délicatesses de la conscience, ni la justice de Dieu.

CHAPITRE VI

TOUT EST DIEU

I

Le panthéisme est bien vieux dans le monde Il fait le fond des antiques religions de l'Orient; il a marqué de son empreinte la philosophie de l'école d'Alexandrie: Spinosa en a présenté les principes dans un livre célèbre, avec la rigueur, la suite et la précision du géomètre qui affirme les axiomes et déduit les corollaires: l'erreur est au point de départ. L'Allemagne a eu le triste privilège, dans les temps modernes, de défendre ce très ancien système, en des termes obscurs, barbares qui sont un défi à la lumière et à l'attention. La France n'a pas échappé à la contagion de cette erreur séduisante : sans parler des fourièristes, des phalanstériens, des saint-simoniens qui mêlaient le panthéisme à leurs utopies sociales, je retrouve la négation d'un Dieu personnel et distinct de la nature, dans les écrits de MM. Va-

cherot, Taine, Littré, Renan. Lamennais les avait précédés, et il n'a pas de rival, quand il expose et tente de justifier le panthéisme, dans un livre aujourd'hui oublié : *Esquisses d'une philosophie.*

Le panthéisme moderne se présente à nous, sous deux formes différentes : le fond ne varie pas.

Tout est matière, ont dit les matérialistes, et la matière est éternelle; elle est Dieu. D'où vient-elle, et comment a-t-elle commencé d'exister? Question indiscrète et insoluble. « Le genre humain est né, un jour, sur la terre, » écrit un panthéiste belge (1) : voilà le fait. Les minéraux, les végétaux, les animaux, l'homme ont fait subitement, à une époque inconnue, leur apparition en ce monde; tous ces êtres ont une même nature ou un même fond : la matière; tous ces êtres sont éternels; car ils n'ont pas eu de commencement, et ils ne finiront jamais. L'éternité de l'homme et l'éternité des animaux consistent dans les nécessaires et perpétuelles transformations que la biologie a constatées, et dont elle prédit le retour, après en avoir décrit les lois.

D'autres panthéistes, étrangers aux observations empiriques des naturalistes modernes, ont pris place à l'extrême frontière opposée, et

(1) Ahrens, *Cours de Psychologie,* tome II, p. 305.

dédaignant la matière, qui ne se révèle à nous que par des impressions obscures sur nos sens, ils ont identifié la pensée humaine avec Dieu, et affirmé ce panthéisme idéaliste, insaisissable et je dirai même inintelligible, dont Lherminier nous a donné la formule et le principe, en ces termes : « L'homme pense Dieu naturellement, parce qu'il est Dieu lui-même, parce qu'il est l'égal de l'essence divine. Il n'y a pas de milieu : la pensée n'est pas, ou elle est Dieu lui-même ; la pensée pure et complète n'est autre chose que Dieu (1). » M. Vacherot a exposé et défendu ce système avec étendue, dans *la Métaphysique et la Science*, où il fait de Dieu la catégorie de l'idéal.

Entre ces deux abîmes du panthéisme idéaliste et du panthéisme matérialiste, il y a, sans doute, encore, des systèmes intermédiaires, qu'il est inutile d'exposer, car la thèse fondamentale exprimée par ces systèmes et commune à toutes les formes du panthéisme, est dans ces deux propositions :

Il n'existe qu'une seule substance, éternelle, immense, infinie ; toutes les créatures sont le développement successif, harmonieux, de cette substance increéée. Le *devenir* de la philosophie hegelienne, l'*inconscient* de la philosophie de Hartmann expriment l'idée de ce Dieu, qui,

(1) Lherminier, *Au delà du Rhin.*

par une contradiction étrange, n'a pas encore atteint la plénitude de l'être, et qui, par les phénomènes et les successions de la nature, s'avance vers cet état complet et parfait qu'il n'atteindra jamais.

Notre vie présente et notre destinée s'identifient, selon les panthéistes, avec la vie et la destinée de la nature universelle, et l'immortalité réservée à l'homme se confond avec la perpétuité des transformations qui sont le caractère de la matière et de toute créature, animée ou inanimée. L'homme et la nature vivent éternellement, se renouvellent sans cesse, avec le Dieu qui est leur substance et leur vie. Quant à l'immortalité personnelle, dans une vie nouvelle où les responsabilités s'affirment et sont jugées, elle est aussi impossible, selon les panthéistes, que l'existence même d'un Dieu personnel, distinct, par son origine et par sa vie, des êtres qui vivent avec nous, et autour de nous.

II

Quelles sont donc les principales objections qui égarent ainsi l'esprit humain en présence de l'acte créateur? Pourquoi les religions et les philosophies antiques trahissent-elles cette impuissance de l'esprit humain, tantôt par l'affir-

mation dualiste de l'éternité de deux principes, tantôt par l'affirmation émanatiste de l'anéantissement final de toute créature dans le sein de l'Être infini? Est-il donc impossible à la raison, selon l'enseignement de certains philosophes et de certains théologiens, de connaître le fait de la création, et d'expliquer, par elle, l'origine de tout ce qui vit (1)?

L'acte créateur est bien, en réalité et dans son essence, un acte mystérieux, et rien ici-bas ne peut en donner l'idée ni en reproduire l'image. La puissance créatrice franchit l'abîme infini qui sépare le néant et l'être; ce qui n'était pas commence d'exister. L'homme, au contraire, travaille sur une matière première, il forme un objet; il le produit, il ne le crée pas; il est cause relative, il n'est jamais cause absolue; il dégage d'un objet un autre objet; il travaille la matière; il la façonne, mais cette matière indispensable, sur laquelle s'exercent l'habileté de son esprit et l'effort de ses mains, n'est pas de lui; elle est l'œuvre d'une puissance supérieure. Accoutumés à voir aussi, sans cesse autour de nous, les corps s'engendrer, les réalités extérieures sortir les unes des autres, il nous est difficile de concevoir une dérogation à cette loi

(1) Nous donnons, à la fin de ce volume, une réfutation mathématique du panthéisme que l'on prétend démontrer par l'éternité de la force et de la matière. L'impossibilité de cette éternité a été prouvée par des mathématiciens, dont les conclusions s'imposent à la raison.

universelle, et d'expliquer de quelle manière un être sort du néant, et, en suivant cette pente dangereuse, on prétend enfin, avec V. Cousin, que la création est impossible et contradictoire, un effet sans cause. Et, cependant, l'acte créateur n'est pas une contradiction, il n'est pas la négation du principe de causalité, car il repose sur trois idées parfaitement intelligibles : une puissance infinie qui est Dieu lui-même, un acte de cette puissance et un effet, l'apparition d'une substance créée.

L'imperfection du monde nous étonne aussi, et nous semble inconciliable avec la perfection qui convient aux œuvres de Dieu. Nous rencontrons partout, autour de nous, la limite, le désordre, le mal, les signes ordinaires de l'œuvre imparfaite des hommes. La nature physique n'est pas telle que la rêvent nos désirs de bien-être; la nature morale a ses contradictions, ses luttes douloureuses, ses difficultés redoutables en face du mal. La souffrance, la maladie, la mort nous frappent et nous étonnent, et quand nous saisissons autour de nous, dans nos semblables, dans ceux que nous aimons, leur réalité poignante, il nous semble impossible d'admettre, malgré les théories éloquentes des philosophes moralistes, que ce monde, avec les lois et les réalités austères, impitoyables, soit né d'un acte créateur de Dieu. Ici j'ai besoin de la lumière supérieure du dogme chré-

tien, car je ne consentirai jamais à considérer comme des détails insignifiants, dans la majesté de l'ensemble, le désordre naturel qui trouble le monde, et les dures épreuves qui s'imposent à l'homme, ces détails sont trop importants; pour expliquer ce désordre, pour comprendre la vie présente, il faut connaître la vie future et l'économie mystérieuse de l'ordre surnaturel.

Les métaphysiciens du panthéisme et les esprits faux versés dans l'abstraction attaquent la possibilité de la création au nom d'une objection plus spécieuse encore que celles que je viens de signaler. L'Être absolu de la philosophie spiritualiste est un être infini qui possède en lui-même, dans son essence, la plénitude de l'être et de la vie. Or, ajoutent ces métaphysiciens, s'il existe en dehors de Dieu, dans le temps et l'espace, des créatures distinctes de lui, n'est-il pas évident qu'il ne possède pas la plénitude de l'être, et qu'il lui manque en réalité, l'être et la vie que vous attribuez aux créatures sorties de ses mains. Le seul moyen de conserver avec raison la définition qui attribue à Dieu, sans limite, la plénitude et la totalité de la vie, c'est donc, selon les panthéistes, d'affirmer que toute créature est une partie de Dieu. — Cette objection est spécieuse, et sans nous arrêter à l'excellente distinction par laquelle les scolastiques reconnaissent qu'un être peut en contenir

un autre *virtuellement, matériellement* et *formellement,* nous reprochons aux panthéistes de parler des esprits comme on parle de la matière. Quand nous parlons des corps qui occupent une partie de l'espace, il est évident que les degrés d'être, ou les qualités qui appartiennent à un corps, sont distinctes de celles qui appartiennent à un autre corps, et ce qui appartient à l'un fait matériellement défaut à l'autre. Il n'en est pas de même des esprits, qui en vertu même de la spiritualité de leur essence, n'occupent pas une partie limitée de l'espace. Qu'il y ait, en dehors de Dieu, des créatures douées d'intelligence, de sagesse, de sainteté, ou qu'il n'existe aucune créature, il n'en est pas moins vrai que Dieu possède éternellement toute sagesse, toute intelligence et toute sainteté. Avant et après la création, l'essence divine est la même, et la naissance multipliée des êtres n'ajoute rien et n'enlève rien à l'immuable essence de Dieu qui possède à un degré éminent, et sans altération, les qualités qu'il lui plaît d'accorder aux créatures sorties de ses mains.

Ces objections ne peuvent donc pas nous arrêter, elles ne démontrent pas que l'homme soit Dieu, et, d'ailleurs, que de preuves vivantes, profondes, décisives, pour mettre à néant ces prétentions panthéistes et expliquer dans les clartés de l'évidence, la véritable origine de l'humanité.

III

Si le monde est éternel, c'est-à-dire s'il n'a pas commencé et s'il ne doit pas finir; s'il n'a pas reçu l'être ou la vie d'une autre puissance, il doit posséder la plénitude de l'être, de la vie, de la perfection, il est réellement Dieu, et le panthéisme est l'expression de la vérité. En effet, l'Être premier, qui possède l'étrange et souveraine puissance de se donner la vie, doit nécessairement, se donner la vie parfaite et sans limites, d'abord parce que sa nature tend au bien absolu, complet, puis parce qu'il n'existe au-dessus ou au dehors de lui aucun être pour lui disputer ou lui refuser le bien, la perfection, la vie.

Mais, si le monde n'est pas éternel; s'il est relatif, contingent, imparfait, s'il présente à nos yeux, dans toutes ses parties, la limite et la privation d'un bien, d'une perfection, c'est, évidemment, parce que ce monde ne s'est pas fait lui-même, c'est parce qu'il n'est pas l'être premier; c'est parce qu'il est l'œuvre d'un ouvrier, d'un être supérieur, qui n'a pas jugé à propos de lui donner davantage, d'augmenter le nombre, hélas! si limité de ses qualités et de ses biens, et par conséquent, le monde n'est pas Dieu, et il a été fait.

C'est de ce dilemme serré et irréfutable, que se dégagent la vérité de l'acte créateur et la réfutation du panthéisme.

Or, je n'ai pas besoin d'un long effort d'attention pour reconnaître que je ne suis pas éternel, immuable, infini, nécessaire, absolu. A tous les moments de la durée, je fais la triste et douloureuse expérience des défauts contraires à ces qualités. Je suis soumis au temps, à l'espace, aux changements, aux causes du dehors qui dominent ma vie. Ma pensée, ma volonté, toute ma nature, marquées du caractère de l'imperfection, appellent une perfection qu'elles n'atteignent jamais ici-bas. Sortons de nous-mêmes. Le monde extérieur m'apparaît aussi imparfait, relatif, contingent, fini, c'est-à-dire privé de ce qui appartient à l'être nécessaire, éternel, infini, à Dieu. Or, si le désordre et l'imperfection originelle sont, ainsi que je viens de le constater, le caractère de l'homme et du monde, il est évident que le monde n'est pas sa propre cause, et qu'il est l'œuvre d'une cause essentiellement distincte et supérieure que nous appelons Dieu.

En effet, lorsque nous affirmons l'existence de cette cause première et universelle, l'existence de Dieu, nous n'entendons pas parler d'un être dont la vie se confond avec la vie du monde ; car, si cette confusion ou cette identité étaient réelles, nous devrions retrouver, ou

dans l'homme les attributs qui conviennent à Dieu, ou dans Dieu toutes les faiblesses qui sont le triste partage de l'homme; mais nous affirmons l'existence d'un être essentiellement indépendant de toute créature, nous affirmons la distinction du fini et de l'infini, de l'homme et de Dieu.

Et si l'on nie la vérité, d'ailleurs incontestable, de l'argument général que je viens d'exposer, il faut accepter des conclusions qui sont la négation persistante du principe de contradiction. Voici la série de ces contradictions.

Si le monde est Dieu, il est à la fois fini et infini, contingent et nécessaire, imparfait et parfait, bon et mauvais, heureux et malheureux. Cet être immense et indéfinissable est en effet, ou doit être, infini, éternel, heureux, parfait, puisqu'il est Dieu, et il est en même temps fini, imparfait, malheureux, puisqu'il est monde, c'est-à-dire matière, plante, animal, homme, enfin, et qu'il réunit dans l'unité de personne des qualités contradictoires et monstrueuses.

Hegel avait bien compris que, pour étayer le panthéisme, il ne fallait pas reculer devant ces défis à la logique; il a nié le principe de contradiction, et affirmé l'identité du vrai et du faux, du bien et du mal, de l'être et du néant.

La raison m'apprend que le Dieu de la philosophie spiritualiste, que le vrai Dieu est éternellement, et qu'il possède dans la simplicité inaltérable de son essence, la plénitude de la perfection. Or, le Dieu de la philosophie panthéiste ne présente et ne possède aucun des caractères essentiels à l'idée que nous avons de Dieu, car, depuis l'origine lointaine et mystérieuse du monde, il se confond avec la nature dont il est le principe actif; il grandit avec elle, et il en partage les péripéties et la fortune inégale; il *devient* Dieu, selon l'expression célèbre de la philosophie de Hegel et de ses disciples les plus distingués; il ajoute sans cesse quelque chose à son être, et il s'avance, à travers des perfectionnements successifs, vers un but indéterminé. Ce n'est donc pas un Dieu réel, vivant, personnel qui domine la philosophie des panthéistes, c'est un être impossible à définir, et dont la conception ne répond à rien de réel, et chaque pas que nous faisons dans la critique de ce système soulève d'inexplicables contradictions.

Suivez encore, en effet, les indications lumineuses et familières de la raison. Chacun de vous peut dire avec le bon sens : je sens bien que je suis une personne vivante, complète, indépendante et parfaitement distincte des hommes qui m'environnent, des corps qui

tombent sous mes sens, de Dieu, dont les perfections effrayent ma faiblesse, et défient les plus orgueilleuses prétentions de la créature qui prétend l'égaler. Ainsi je suis absolument certain que mon intelligence, ma conscience, mon cœur, ma volonté et mes actions sont à moi, sont de moi et ne sont pas l'intelligence, la conscience, le cœur, la volonté, les actions des hommes qui m'emvironnent, ou des hommes que je ne connais pas. Je vois très clairement aussi que mon âme subit les influences des corps qui sont là, sous mes yeux, et qui ne sont ni ma personne, ni une partie de ma personne. J'entends des sons; je vois des couleurs; je sens des parfums; je palpe des corps tantôt froids, tantôt chauds; mais je ne dirai jamais que les causes qui éveillent en moi des sensations, après avoir produit sur mes nerfs une impression organique, sont des parties intégrantes de moi-même, comme mes bras, ma tête, ma poitrine, et je souris de la possibilité d'une telle confusion qui permet de douter de l'intégrité des facultés de celui qui l'affirme. N'est-il pas vrai, enfin, que je vois clairement, absolument, la différence substantielle qui me sépare de Dieu; n'est-il pas vrai que je vois un abîme incommensurable entre ma raison et ma puissance d'un côté, et d'un autre côté la raison et la puissance de la cause première et souveraine qui a fait le monde

que j'habite et les mondes que je ne connais pas?

Ou il faut nier toute certitude, toute évidence, toute autorité de la raison, et ne rien croire, ni athéisme, ni panthéisme, ou il faut reconnaître que nous avons l'idée précise et le sentiment très net de cette distinction; vous feriez douter de votre raison si vous disiez au cultivateur que son champ qu'il laboure, ses bœufs qui travaillent, ses fruits qu'il recueille ne font avec lui qu'une même personne, dans l'unité de vie, d'origine et de destinée. Et s'il en est ainsi, l'unité substantielle affirmée par les panthéistes est en opposition formelle avec le sens commun, car l'idée fondamentale du panthéisme, c'est précisément de méconnaître cette distinction et d'enseigner l'unité, ou plutôt la confusion de Dieu et du monde, et l'unité incompréhensible et personnelle de toutes les créatures avec Dieu.

Et quel Dieu que cet Être qui, en vertu même de son caractère divin, doit être éternel, immense, infini, heureux, parfait, et qui, puisqu'il se confond avec l'homme, possède tous les caractères qui conviennent à l'homme, et qui sont la négation même de ces nobles attributs, car l'homme est imparfait, mobile, mortel, malheureux!

Toute morale disparaît aussi bien que toute logique dans ce système dépouillé des ténèbres et des formules abstraites sous lesquelles on

essaye de le dérober à la critique et à l'examen. La morale implique, en effet, nécessairement, l'existence d'un Être supérieur à tous les hommes, par sa nature et par sa puissance, d'un Être qui fait connaître à tous les hommes sa volonté, sa loi, et qui, en vertu même de son autorité souveraine, leur commande de respecter la loi naturelle, qui est l'expression de sa volonté. Or, cette distinction du supérieur et de l'inférieur, du législateur et du sujet, possible, réelle et légitime dans la philosophie spiritualiste qui affirme un Dieu vivant et personnel, est impossible dans l'hypothèse panthéiste. En effet toutes les créatures ont une même origine, une même nature, une égale puissance morale, quand on affirme que le monde est Dieu, que tous les êtres sont égaux ; et je ne vois pas sortir de cette égalité universelle, un Être qui, investi du droit de commander, soit autorisé à se déclarer le supérieur et le législateur des hommes qu'il prétend gouverner.

Mais ce commandement émané d'un supérieur implique aussi nécessairement dans l'inférieur la liberté, c'est-à-dire la puissance physique de se soumettre à la loi ou de la violer. La soumission libre à la loi fait la moralité de nos actions et le mérite de notre vie. Si l'homme n'est pas libre ; s'il est nécessairement et fatalement ou bon ou mauvais, il est inutile, et contraire à la raison, de lui commander des actions

et de lui faire connaître une loi ; il répondra à vos injonctions, à vos promesses et à vos menaces : il ne dépend pas de moi d'obéir ou de désobéir, car je ne suis pas libre, et les mouvements de ma vie sont identiques, sous le rapport de la causalité, aux mouvements de la plante et du minéral. L'homme libre est celui qui peut dire : ma volonté est à moi, et mes actions sont de moi. Mais si tout est Dieu, dans la nature ; si la distinction personnelle des hommes est une erreur ; si je suis un organe de Dieu, je n'ai pas le droit de dire : mes actions sont de moi, ma volonté m'appartient. C'est Dieu qui se sert de moi, de ma volonté, de mes membres, et par cette négation de la liberté humaine, on fait remonter jusqu'à Dieu la responsabilité même des actions mauvaises et de tous les crimes que la société civile poursuit et châtie.

Mais ce châtiment de l'homme coupable, révolté contre la loi, n'existe pas dans la philosophie panthéiste, et c'est justice : car, si l'homme n'est pas libre, il n'est pas responsable, et il ne peut pas encourir un châtiment. Le nirvana, ou le sommeil éternel de l'anéantissement final, tel est le dernier mot du panthéisme, et l'on comprend la sévérité de ces paroles par lesquelles Bayle châtiait l'utopie des disciples de Spinosa : « Voilà une hypothèse qui surpasse l'entassement de toutes les extravagances qui puissent se dire : ce que les poètes païens ont osé chanter de

plus infâme contre Jupiter et contre Vénus n'approche point de l'idée horrible que Spinosa nous donne de Dieu ; car, au moins les poètes n'attribuaient point aux dieux tous les crimes qui se commettent, et toutes les infirmités du monde, mais, selon Spinosa, il n'y a point d'autre agent et d'autre patient que Dieu par rapport au mal (1). »

C'est ainsi qu'en soumettant le panthéisme à l'examen de la raison, et en le dépouillant de l'appareil abstrait, métaphysique, transcendant sous lequel il se cache, on se trouve en face d'une erreur grossière, et l'on s'étonne qu'une telle erreur ait pu séduire, un jour, l'esprit humain.

(1) Bayle, *Dictionnaire philosophique*.

CHAPITRE VII

L'IMMORTALITÉ ET L'HOMME

I

Le corps humain est composé de molécules empruntées à la matière, assimilées par la force vitale et rendues, ensuite, au tourbillon vital, c'est-à-dire à la matière et à la nature, par désassimilation. A chaque instant, ce travail des êtres vivants se continue, et tant qu'il continue, la créature vit. Le jour où mon âme cessera d'être unie à mon corps, de s'emparer des matériaux de la nutrition, pour les transformer en muscles, en nerfs, en sang, en matière vivante ; ce jour-là, les molécules qui composent mon corps, privées de la force maîtresse qui leur donnait la vie, et qui les rapprochait dans l'unité de forme, séparées les unes des autres, inanimées, disparaîtront dans l'espace. Mais le savant, éclairé par des expériences et par la balance de précision, suivra sans erreur, chaque atome, chaque molécule de ce corps dé-

truit ; il va soumettre à l'analyse, les sels et les acides qui en dérivent, et il pourra démontrer, avec une évidence qui défie le doute, que la matière est indestructible, que pas une molécule de mon corps n'est anéantie, et que sous des formes variées et connues, elle va continuer le cercle de ses transformations ou de ses métamorphoses sans cesse renouvelées.

Or, si la matière est indestructible, si la science démontre, avec cette rigueur, que rien ne se perd dans le monde des corps et que tout vit et se renouvelle, il doit en être ainsi de l'âme inséparable du corps pendant la vie, et les sciences philosophiques doivent prouver cette pérennité de l'âme, comme les sciences physiques démontrent la pérennité des corps ; et, quand j'aurai vu clairement que mon âme ne meurt pas, mais qu'elle se renouvelle, *vita mutatur non tollitur,* je connaîtrai déjà une partie importante du problème de ma destinée.

Mon âme n'est pas soumise comme les corps à la loi de la désorganisation, car elle est simple, immatérielle, indivisible ; or, la condition indispensable de la dissolution, c'est la présence de plusieurs molécules, d'éléments différents, qui se séparent, ou par l'effet du temps ou par la violence, et qui détruisent l'unité d'un corps. Mon âme ne peut pas périr ainsi. Dieu ne veut pas l'anéantir, car je sais que la morale repose sur l'idée redoutable

d'un Être suprême qui impose à l'homme l'impérieuse obligation d'accomplir certains devoirs, et qui doit, en vertu même de ses attributs, punir ceux qui violent sa loi, et récompenser la soumission de notre volonté. Je ne peux pas anéantir mon âme. Étranger à sa naissance, je reste étranger à son immortalité. Par un effet criminel de ma volonté, je peux détruire mon corps; par un acte méritoire, héroïque, digne de Dieu, je peux exposer ma vie, pour affirmer un jour mes croyances, ou pour servir de témoin à la justice méconnue par la tyrannie, ou pour défendre ma patrie, menacée par l'étranger; je livre mon corps, je ne peux pas livrer mon âme, et d'ailleurs, la nature humaine a horreur de la destruction totale, définitive, qui est le caractère du néant. Toutes mes facultés appellent l'immortalité, ou la survivance de l'âme; et l'homme coupable qui, dans une heure de vertige, demande au suicide la fin de l'épreuve terrestre, confirme encore mon affirmation : car cet homme ne cherche pas le néant, il cherche un état meilleur que son état présent, et il croit le trouver dans l'inconnu qui suit la mort.

L'homme désire la vie et un continuel accroissement de vie. Il a horreur du néant, et il considère la mort comme un difficile et douloureux passage à une vie nouvelle. La pensée est donc fatalement enfermée dans ce dilemme :

ou je suis immortel, et la nature humaine s'explique ; ou je ne suis pas immortel, et la nature humaine ne s'explique pas. Elle reste la plus douloureuse et la plus mystérieuse des contradictions qui révoltent ma raison et mon cœur.

J'interroge ma raison, je vois qu'elle cherche le repos de la certitude et l'apaisement définitif de ses espérances dans la pleine et éternelle possession de la vérité. Sous l'effort patient de l'attention, de la parole, de l'enseignement, d'un long et pénible travail, des coups de lumière frappent et éclairent certaines parties du champ si vaste des sciences humaines et divines. Mais chaque découverte de ma raison, chaque vérité qui fait son apparition dans mon âme émue et charmée, avive mon besoin douloureux de connaître, au lieu de l'apaiser ; et le privilège de l'homme de génie, du savant qui provoque un grand mouvement dans les esprits et qui domine un siècle dont il est la gloire, le connaissez-vous? — C'est de sentir plus vivement que le vulgaire l'étendue des vérités qu'il ne connaît pas, et la profondeur du besoin poignant qui le tourmente d'aller plus haut, toujours plus haut. Newton n'était pas seulement modeste, il rendait encore hommage à la vérité quand il écrivait ces paroles : « Il me semble que je n'ai été qu'un enfant jouant sur le bord de la

mer, et trouvant tantôt un caillou, tantôt un coquillage plus joli que les autres, tandis que le vaste océan de la vérité s'étendait inexploré devant moi. »

Ainsi l'homme est organisé pour la possession pleine, absolue de la vérité, et cependant il n'atteindra jamais, pendant la vie, si âpre et si prolongé que soit son travail, si élevé que soit son génie, la vérité qu'il ne cesse jamais de poursuivre, et qui semble reculer devant lui. Or, d'où vient cette impossibilité insurmontable et continuelle? Vient-elle de l'organisation défectueuse des sociétés humaines?

Non. Si sages que vous supposiez les hommes; si parfaits que soient leurs institutions et leurs systèmes d'enseignement, je vois clairement que c'est une utopie de rêver une société qui donnera à l'intelligence humaine tout ce qu'elle peut et tout ce qu'elle veut connaître. Est-ce de la faute de l'homme, de l'instabilité de ses désirs et de la violence aveugle de ses passions, que dérive notre impuissance à voir, à posséder la vérité? Pas davantage. Je sais que l'effort de l'homme le plus richement doué par la nature, se heurtera sans cesse à une impossibilité, car les lois de la raison sont ainsi faites que l'homme ne franchira jamais ici-bas l'abîme ouvert entre lui et la Vérité. D'où il découle cette contradiction,

pour le philosophe qui ne croit pas à l'immortalité : tandis que toute créature végétale et animale atteint nécessairement la fin en vue de laquelle elle a été organisée par l'auteur de la nature ; tandis que l'harmonie des causes finales, ou de l'appropriation des moyens à la fin, se révèle partout, autour de moi, dans l'univers que j'habite, l'homme, et l'homme seul sera en opposition à cette loi universelle ; il sera créé avec une faculté spéciale, avec la raison, pour s'arrêter et se reposer dans la possession du vrai, et cependant, malgré cette inclination invincible, malgré la direction naturelle de ses facultés, et par une volonté supérieure et opposée à la sienne, il ne pourra jamais, ni en ce monde, ni ailleurs, voir clairement l'infinie vérité.

Il y a dans cette proposition, une contradiction qui répugne essentiellement aux idées les plus certaines de la raison.

Ce désir de connaître est un attribut fondamental de notre âme ; il se confond avec elle, et il a pour cause ou pour auteur, celui-là même qui a fait notre âme, c'est-à-dire Dieu, et Dieu ne peut pas me tromper. Concevez-vous Dieu créant l'homme avec un désir invincible, douloureux, immortel, avec une tendance naturelle, invincible vers un but, et condamnant ensuite l'homme à ne jamais apaiser ce désir, à ne jamais toucher ce but?

Non, Dieu n'a pas condamné l'homme à ce

supplice auprès duquel celui de Tantale n'est qu'un jeu d'enfant. Il faut que les tendances naturelles puissent aboutir, et que les désirs universels comme la nature humaine, puissent être satisfaits ; et s'il est impossible de les satisfaire pendant la vie présente, c'est que la vie présente n'est pas la fin suprême, et que nous sommes immortels. Cette souffrance poignante de la raison inassouvie ici-bas ; ces grandes lueurs, qui sont des aurores, et qui éclairent subitement l'intelligence des vieillards ; ce contraste singulier et plein d'enseignements, entre la raison verte, sereine, puissante et le corps ébranlé par l'âge ou par la souffrance, qui refuse même les sons articulés de la parole, tout nous répète que nous sommes immortels, et que le cri de Gœthe mourant, qui est le cri même de la nature : « Plus de lumière ! plus de lumière ! » sera enfin pleinement satisfait.

Ce raisonnement rigoureux, nous pouvons le renouveler en interrogeant successivement et avec la même attention, toutes les facultés de l'âme : le cœur, la conscience, la volonté.

Le cœur humain cherche un bonheur infini, et ici-bas, il ne le trouve pas. Tout homme qui se recueille pour découvrir le mobile de sa volonté, la cause qui détermine les mouvements dont sa vie est faite, rencontre nécessairement le désir du bonheur et de

l'apaisement de ses inquiétudes, sans cesse renaissantes. Il y a, en nous, des directions contraires, des tendances qui se heurtent. Nous avons des instincts élevés éclairés par la raison, conformes à l'ordre harmonieux voulu par Dieu; mais nous avons aussi des instincts aveugles, dépravés, qui détournent l'homme de sa fin, en troublant, par leurs excitations malsaines, l'ordre établi par Dieu. L'homme juste résiste aux instincts mauvais; il poursuit le bonheur en marchant à la lumière des principes élevés de la justice, sous l'impulsion paisible et sainte de l'amour du bien. L'homme mauvais résiste, au contraire, aux impulsions désintéressées et pures des parties hautes de l'âme, et à la lumière des principes de la morale; mais, tout en suivant des chemins opposés, le juste et le mauvais cherchent la paix, le bonheur et ne le trouvent pas. Le juste combat, souffre et achète sa fidélité au bien par les sacrifices continuels, douloureux de la vertu, qui s'imposent à nous, jusqu'au dernier jour de la vie. Le mauvais, plus malheureux des inquiétudes et des remords de sa conscience, du désenchantement profond et humiliant qui suit les satisfactions coupables du vice, cherche en vain l'apaisement des douleurs de son âme altérée d'infini, il se heurte, sans cesse en ce monde, à la limite et au néant.

Les philosophes et les théologiens ont reconnu, et décrit avec art, cet état particulier du cœur humain, ces chemins si opposés, par lesquels tous les hommes, diversement inspirés, cherchent le bonheur, et ils ont répété, avec les moralistes, que ce besoin d'une béatitude permanente et complète identique avec la nature humaine, était l'œuvre même de celui qui a fait cette nature, c'est-à-dire de Dieu, et que ce besoin, aussi impérieux, aussi universel que celui qui tourmente la raison, devait cesser par la possession du bien dans un monde meilleur, dans une vie nouvelle dont nous cherchons, avec une anxiété pleine de souffrances, à connaître l'économie et les lois.

N'oubliez pas, en effet, que ce profond besoin d'immortalité n'est pas le résultat de l'éducation, des préjugés, de l'influence des milieux; car il est universel dans le temps et dans l'espace : à tous les moments de la durée, sur tous les points de l'espace, la nature humaine présente invariablement le même caractère; elle appelle la vie plus abondante, elle appelle l'immortalité. Or, une croyance qui serait le résultat de l'éducation et des préjugés, n'aurait pas ce caractère d'universalité, elle aurait un caractère particulier, local, comme l'éducation et le préjugé, elle ne serait pas gravée dans la nature humaine avec cette

profondeur qui nous permet d'affirmer que, partout où nous rencontrons l'homme, nous rencontrons avec lui et dans lui un mouvement de toutes ses facultés vers l'infini et vers une vie nouvelle qui commence à la mort.

Jouffroy a reconnu le fait psychologique dont je vous entretiens, et il l'a décrit avec cet esprit patient, minutieux, mais sûr, qui dirige ses observations.

« La fin de l'homme, écrit Jouffroy, telle qu'elle résulte de sa nature, telle que l'implique sa nature, ne s'accomplit pas parfaitement dans cette vie. Prenez une tendance quelconque de votre nature, et voyez si cette tendance est dans aucun individu humain; je dis plus, est dans l'espèce humaine tout entière, complètement satisfaite. Il est évident qu'elle n'est complètement satisfaite ni dans l'individu, ni dans l'espèce. Savez-vous ce que c'est que la satisfaction d'une tendance de notre nature? C'est pour l'intelligence, la connaissance absolue; pour la sympathie, l'union absolue et l'harmonie complète des êtres entre eux. Or, il est très évident, pour m'arrêter à ces deux exemples, que la science absolue et cette harmonie, et cette union parfaite des êtres entre eux, sont absolument irréalisables dans l'organisation du monde tel qu'il est. Et qu'on ne dise pas que cela tient à l'organisa-

tion de la société, et qu'en organisant autrement la société, on arriverait à la complète satisfaction des tendances de notre nature, comme le prétend une secte très moderne. Il n'y a pas d'organisation de la société qui puisse aboutir à la science absolue; il n'y a pas d'organisation de la société qui puisse aboutir à l'union complète des êtres entre eux, en ce monde... Tout le travail de l'humanité tend vers cette fin, par ses différents éléments, mais il y tend avec une éternelle résistance de la part des choses. Il avance, mais le but est impossible à atteindre, le but est au delà de toute la portée de ses efforts... Ainsi l'obstacle est le caractère de la condition humaine; l'obstacle rencontré par toutes nos facultés, travaillant toutes à la satisfaction de nos tendances; l'obstacle est là, il est dans la condition de ce monde. Cet univers, organisé comme il l'est, est, pour me servir de ma formule, la mise en opposition des différentes destinées. Tout être en borne un autre, et est borné par tous les autres; nous ne faisons que nous borner mutuellement, et tout l'art de la civilisation ne consiste, pour l'espèce humaine, qu'à mettre en harmonie, à rendre parallèles des forces qui naturellement ne l'étaient pas du tout... Il suit de là que la fin absolue de l'homme, telle qu'elle résulte de sa nature, n'est pas réalisable dans ce monde, par con-

séquent, que l'homme et l'espèce n'ont pas été mis en ce monde pour arriver à la réalisation de cette fin; car s'ils y avaient été mis pour cela, le monde aurait été organisé pour que cela fût possible. Or, cela ne l'est pas, donc ce n'est pas pour cela qu'ils y ont été mis. Il est donc évident que la fin de la vie présente n'est pas cette fin absolue, qu'elle en est distincte (1). »

Ce n'est pas seulement dans cet antagonisme de forces signalé par Jouffroy, ce n'est pas même dans cette opposition essentielle, irrémédiable, ici-bas, entre les désirs de la raison et du cœur et l'objet que nous pouvons toucher, que je vois le signe certain d'une vie future. Continuez l'analyse attentive de l'âme, interrogez la conscience, comme vous avez interrogé le cœur et la raison, là, aussi, vous entendrez l'affirmation de l'immortalité.

Quel châtiment redoute l'homme coupable, après sa faute et sous l'aiguillon du remords? Je ne parle pas des fautes sociales, qui nous laissent en opposition avec les lois civiles, et dont l'État se réserve le châtiment : la crainte de la prison et de l'échafaud explique aisément la terreur du voleur et de l'assassin. Mais je parle de ces fautes secrètes contre la morale et la religion, qui échappent aux regards, qui

(1) Jouffroy, *Cours de droit naturel*, p. 168.

n'ont que nous-mêmes pour témoins et qui nous laissent tristes, inquiets, malheureux. Après avoir fidèlement rempli tous mes devoirs de citoyen envers l'État, je sais que j'ai des devoirs nouveaux, également impérieux, à remplir envers une puissance souveraine, envers Dieu dont la loi morale exprime la volonté, dans le silence de ma conscience et dans les parties hautes de ma raison. Si je suis en opposition avec cette loi, je suis troublé, et j'appréhende un châtiment dont l'image se mêle à la confusion et au remords de la faute commise. Tous les honneurs de la terre, toutes ses richesses, tous ses plaisirs, l'assurance même de l'impunité et du silence en ce monde, rien ne pourra consoler mon âme, après avoir distrait, pendant quelques instants, mon inquiétude, et, si j'échappe à la vindicte des hommes, je sais que je n'échapperai pas à la colère de Dieu.

Ainsi la conscience est étroitement et indissolublement unie à la vie future : elle est une affirmation constante de notre immortalité, c'est elle qui, en m'apprenant le bien et le mal, me fait connaître un législateur souverain, qui parle à ma raison. C'est elle qui, malgré l'impunité de mes révoltes, me tourmente par la crainte d'une justice plus sévère et plus haute. C'est elle, enfin, qui me répète après toutes mes actions, que ce législateur

est aussi un juge, et que j'entendrai un jour ses arrêts.

Sans doute, il peut y avoir désaccord entre les hommes, sur les conditions et la nature du châtiment réservé au violateur de la morale; sans doute aussi, tous les hommes n'ont pas la même mesure pour évaluer les fautes ou le degré de culpabilité de chacun de nous; mais la conscience et la morale vivent de ces trois idées qui sont l'affirmation de l'immortalité : Dieu, la loi, la sanction. La conscience considérée comme la faculté qui nous fait connaître le bien et le mal, c'est-à-dire la loi morale, est invariable; elle est la même chez tous les hommes; elle est une forme, enfin, de la nature humaine, et quand elle s'inquiète de la vie future, elle obéit à une loi essentielle de sa nature, elle répond au dessein même de celui qui l'a créée avec cette noble inquiétude du lendemain de ses actions bonnes et mauvaises. Son témoignage est aussi certain que celui de la raison quand elle répète les affirmations de Dieu, dont la parole ne cesse jamais de se faire entendre, et dont la lumière ne cesse jamais de nous éclairer.

Et après avoir ainsi interrogé successivement les principales facultés de l'âme : la raison, le cœur, la conscience; après avoir vu clairement que ces facultés sont des moyens coordonnés à une fin qui est au delà de la vie présente, vous

n'aurez pas de peine à reconnaître encore qu'il y a dans la nature humaine une inclination invincible à ne pas douter de son immortalité, et cette inclination qui domine l'âme, qui est universelle comme la nature humaine, confirme les dépositions des facultés que nous avons interrogées.

Si vous cherchez, en effet, à vous rendre compte de l'état de l'homme, en présence du lendemain de la mort, si vous avez cet esprit pénétrant et accoutumé à l'observation de l'âme qui permet de démêler les vraies tendances de notre nature, vous reconnaîtrez bientôt que ce qui nous préoccupe ici-bas, ce n'est pas le fait d'une vie nouvelle, après la mort, ce n'est pas, en un mot, notre immortalité, non; et si je crois à la sincérité des philosophes du néant, je ne crois pas à la liberté de leur esprit. Ce qui nous préoccupe, c'est de connaître les conditions, les lois, l'état de la seconde vie, de la vie qui suit la mort, nous voudrions interroger les absents; et, si cette consolation nous est refusée, nous voudrions trouver dans des affirmations positives, géométriques de la raison, plutôt que dans les hypothèses poétiques brillantes, des écrivains d'imagination, la révélation de ce que nous serons après la mort; de l'état de notre âme et de notre corps, de nos relations avec nos semblables, des liens qui nous unissent encore à ceux que nous laissons sur la terre où nous avons

vécu ces années éphémères et douloureuses qu'on appelle la vie, et qui n'ont été qu'une préparation très rapide et poignante à la mort. Interrogez-vous sincèrement, examinez vos idées, vos inquiétudes, vos espérances, et je vous déclare que vous reconnaîtrez clairement cet état vrai de votre nature; vous rconnaîtrez que ceux mêmes qui, des lèvres, nient l'immortalité ne peuvent s'empêcher de croire à une immortalité conforme au rêve de leur imagination.

Telle est la preuve vivante, la démonstration par la nature humaine, de la réalité d'une vie future. Etant donnés les organes d'un animal, le naturaliste conclut sûrement à la nature de ses fonctions et de son rôle ici-bas. Le problème est aussi rigoureux, aussi certain dans ses conclusions pour le philosophe qui étudie l'âme et ses détails infinis et qui nous dit : Étant données les facultés de l'âme, je conclus à la certitude d'une vie future, pendant laquelle ces facultés s'uniront à leur objet, car la nature humaine qui est l'œuvre de Dieu, ne peut pas se trouver en défaut sur le problème fondamental de la destinée. Et cette preuve expérimentale appelle une autre preuve qui la soutient, la fortifie, la complète, et qui s'appuie sur les attributs de Dieu.

Relisons, en finissant, une éloquente démonstration de notre immortalité, faite par un homme qui fut notre frère vénéré, et dont le

nom est cher à la science et aux lettres françaises :

« Quand vous saurez les distances des planètes au soleil, leur grandeur relative, leur densité, le temps des rotations et des révolutions ; quand vous verrez toute cette flotte de mondes voguer de concert et avancer dans le même sens ; et notre terre aussi, flottant comme un navire, autour de cette île de lumière qui est notre soleil ; quand vous verrez les décroissances étranges de lumière, de chaleur et de mouvement pour les mondes éloignés du centre ; puis l'incroyable excentricité et l'espèce de folie des comètes qui semblent se débattre sous la loi dont elles sont d'ailleurs dominées tout autant que les mondes habitables ; et puis leur étonnante mobilité de formes ; leurs combustions furieuses, tantôt dans la chaleur et tantôt dans le froid ; quand vous verrez toute cette géométrie en action, toute cette physique vivante, tout ce merveilleux mécanisme de la nature toujours entretenu par la présence de Dieu, et manifestement réglé par sa sagesse, sous des lois qui sont son image ; quand vous verrez la vie et la mort dans le ciel, un monde brisé dont les débris roulent près de nous, le ciel emportant avec lui ses cadavres dans son voyage du temps, comme la terre emporte les siens ; quand vous verrez des étoiles disparaître pendant que d'autres naissent, croissent et gran-

dissent; quand vous apercevrez ces nébuleuses, — que ce soient des groupes de soleils. ou bien des groupes d'atomes, qu'importe? — quand vous verrez les groupes de même race, mais de différents âges, parvenus sous vos yeux à différents degrés de formation, et laissant voir la marche du développement, comme nous voyons, dans une forêt de chênes, le développement de l'arbre dans tous ses âges; puis quand vous verrez sur tous les mondes ces alternances de nuit et de jour, ces vicissitudes de saisons, en harmonie avec la vie de la nature, je dirai même avec la vie de nos pensées et de nos âmes : vicissitudes, alternatives partout inévitables, excepté dans ce monde central où règne un plein été, un plein midi; alors, s'il n'entre dans votre astronomie ni poésie, ni philosophie, ni religion, ni morale, ni espérance, ni conjonctures de la vie éternelle et de l'état stable du monde futur; si vous ne comprenez rien à ce monde sublime de Ritter : « La terre, dans ses « révolutions perpétuelles, cherche peut-être le « lieu de son éternel repos; » si vous ne comprenez ces mots de saint Thomas d'Aquin : « Rien ne « se meut pour se mouvoir, mais pour en arri- « ver : tous ces mouvements cesseront; » si vous ne comprenez ces mots de Herder : « La « dispersion des mondes ne subsistera pas; Dieu « les ramènera à l'unité, et réunira dans un « même jardin les plus belles fleurs de tous les

« mondes ; » si vous ne croyez pas à cette prophétie de saint Pierre : « Il y aura de nouveaux cieux « et une nouvelle terre ; » et à cet oracle du Christ : « Il n'y aura plus qu'une bergerie ; » si, en face de ces caractères grandioses et de ces traits fondamentaux de l'œuvre visible de Dieu, vous regardez sans voir et sans comprendre, sans soupçonner la possibilité du sens; alors, oh! alors je vous plains (1). »

(1) A. Gratry, *Logique*, t. II, p. 382.

CHAPITRE VIII

L'IMMORTALITÉ ET DIEU

I

Si l'étude des facultés et des invincibles tendances de l'âme humaine démontre clairement notre immortalité, c'est parce qu'il est impossible que Dieu, dont la sagesse n'est jamais en défaut, ait créé l'homme avec ces tendances et cette direction naturelle, pour le condamner ensuite à l'impossibilité douloureuse et fatale de ne jamais aboutir, de ne jamais posséder l'objet vers lequel il est sans cesse entraîné. Fénelon a décrit avec la précision et le charme ordinaire de sa parole, cette transition naturelle de la preuve expérimentale à la preuve métaphysique de notre immortalité.

« La vraie preuve de l'immortalité de l'âme, écrit Fénelon, n'est pas tirée des recherches incertaines de sa nature, mais de l'idée de Dieu et de son dessein en la créant. Tous les

ouvrages du Créateur sont éternels, rien ne s'anéantira; les formes changeront, mais les essences ne se détruiront pas. Nous sommes capables de voir Dieu comme il est, et de l'aimer comme il le mérite. En créant des êtres d'une capacité aussi vaste, Dieu n'a pu avoir d'autre fin que de les rendre éternellement heureux dans la connaissance et l'amour de ses grandeurs infinies. Pendant la vie, l'homme ne remplit pas cette fin. Toutes ses occupations ici-bas ne répondent point à une capacité si noble. Or, il est impossible que Dieu fasse et défasse son ouvrage, sans remplir jamais son dessein en le créant. Cette inconstance serait indigne de la sagesse et de la bonté infinie. Supposé donc que l'âme fût *matérielle*, cela n'empêcherait pas son immortalité. »

Si l'âme est immortelle, ce n'est pas seulement parce qu'elle est immatérielle et indestructible, c'est parce que de graves raisons, empruntées à la morale et à l'étude même des attributs divins, commandent impérieusement cette immortalité. Et, dans l'hypothèse même inadmissible où les matérialistes seraient assez habiles ou assez avancés pour établir d'une manière incontestable que notre âme est matérielle, comme les muscles, les nerfs, le sang du corps humain, il resterait encore vrai que le métaphysicien pourrait démontrer invinciblement notre immortalité, au nom de la

morale et au nom des attributs de Dieu.

En effet, sans chercher à pénétrer, aux clartés de la foi, dans l'essence même de Dieu, j'interroge ma raison, et elle m'apprend que Dieu doit posséder et possède, sans mesure, toutes les perfections morales qui me charment dans les créatures : la sagesse, la justice, la bonté, la sainteté. Être infiniment bon, il aime les créatures intelligentes nées de sa parole, et il leur distribue d'une main libérale et miséricordieuse, ses continuels bienfaits. S'il était mauvais, cruel, il me ferait horreur et ne serait pas Dieu.

Être infinimeut saint, il doit aimer le bien et haïr le mal : car, s'il avait ou une égale affection, ou un égal mépris pour le bien et le mal, il manquerait à sa nature la plus haute et la plus nécessaire prérogative que ma raison cherche en lui : la sainteté.

Être infiniment juste, il ne peut pas exposer sa loi au mépris et aux violations impunies de ses créatures, et sa sagesse autant que sa justice exigent que le contempteur de sa loi soit puni, après la mort, et que l'observateur fidèle, résigné, courageux de la loi, reçoive la récompense de sa fidélité.

Toutes ces idées s'enchaînent, se suivent et se présentent à mon esprit, dans une clarté complète. Si Dieu existe, il doit être tel que je viens de le concevoir, aux enseignements de

ma raison, de ma conscience, de mon cœur, c'est-à-dire aux enseignements de tous les moyens de connaître, qui appartiennent à ma nature. Or, Dieu existe, et je ne m'arrête pas à le démontrer; il est donc certain qu'il possède au plus haut degré, sans la limite qui est le caractère des choses créées, la bonté, la justice, la sagesse et la sainteté.

Mais, si l'homme n'est pas immortel, Dieu ne possède aucun des attributs, aucune des perfections que je viens d'énumérer, et je suis ainsi amené à cette formule qui est la conclusion des observations que nous venons de faire : si Dieu existe, l'homme est immortel, et si l'homme n'est pas immortel, Dieu n'existe pas. Suivez le développement facile de cet argument.

L'homme est malheureux dans le fond de son être et dans ses facultés, parce qu'il est créé pour l'infini, et qu'il ne l'atteint pas en ce monde; c'est un fait et une vérité que nous avons déjà établis. Mais avançons dans l'observation de notre nature, et nous reconnaîtrons que l'homme est encore condamné à une souffrance qui ne suspend jamais son action, quand il veut s'emparer même des objets finis, nécessaires à la conservation de son existence : de telle sorte que nous ne souffrons pas seulement de la privation de l'infini, dont la possession est la loi et la fin suprême de

notre nature, mais nous souffrons même des difficultés qu'il faut vaincre pour ne pas mourir. Et si la sagesse de Dieu nous fait croire à une vie ultérieure, où l'homme doit s'unir à l'infini, la bonté divine appelle aussi l'immortalité, pendant laquelle la souffrance de l'épreuve terrestre sera récompensée, et permettra de voir le plan divin dans sa justice et sa miséricorde souveraine.

Écoutez J. Reynaud lorsqu'il décrit avec une patience et une profondeur d'esprit et d'analyse que j'admire, ce fait simple et souvent oublié de la misère physique. « C'est la faim qui fait couler sur le visage humain cette perpétuelle sueur dont il est question dans l'hébreu. Bon gré, mal gré, sous peine de mort, il faut vous résoudre à la verser, car c'est de quoi nous vivons: et si nous regardons bien à ce que nous mangeons, nous verrons que c'est tout imprégné de sueur d'homme. Combien il s'en répand, dans combien de lieux, sur combien de fronts, en combien d'opérations différentes, pour la création d'un seul morceau de pain, cela étonne quand on y pense, en détail, et l'on y découvre bien vivement le triste état de l'homme sur la terre, qui ne peut se soustraire au tourment de la faim qu'en se tourmentant lui-même de tant de manières. Commençons par celui qui laboure le sol après l'avoir péniblement défriché; voyons celui qui a

arraché du fond de la terre, pour le livrer à la forge, le fer de la charrue; celui qui marche dans les sillons pour les ensemencer, celui qui fait la moisson, celui qui fait le battage ou la mouture, celui qui pétrit avec tant d'efforts et de doléances, celui qui veille pour entretenir le feu et diriger la cuisson. Que de multitudes en haleine pour cette bouchée! En poursuivant l'analyse de toutes les sueurs qu'elle a causées, et dont elle représente en quelque sorte l'essence, nous y trouverions tous les métiers. Que serait-ce donc si, au lieu de me borner à un pauvre morceau de pain, le strict remède contre l'inanition, j'avais considéré ce qui nous est nécessaire pour un repas convenable! Je ne voudrais pas même à la table la plus frugale, éveiller l'idée des fatigues, des épuisements, des dangers de tout genre, endurés sur terre et sur mer, même dans les profondeurs souterraines, pour produire ce peu d'aisance et de bonne chère qui s'y rencontre, de peur d'y étouffer la joie, et d'y faire paraître abominable, la délicatesse la moins recherchée, et par le souvenir des souffrances physiques et morales dont on y savoure étourdiment les fruits, d'y faire tomber des larmes de compassion et de découragement, parmi les coupes. Ainsi la misère de notre condition est partout. Nous réunissons-nous pour nous égayer un instant, en respirant de compagnie, cette misère est là, au milieu de

nous, qui se cache, d'autant plus grande qu'il y a plus de richesse dans le service, et si nous ne la voyons pas, c'est grâce à la légèreté de notre esprit, et parce que nos yeux ne veulent toucher que la superficie des objets. Mais partout où le luxe nous sourit, ôtons le masque, et nous verrons dessous les visages qui pleurent (1). »

Complétez cette description vive et savante de la misère de l'homme, en observant les efforts pénibles que nous sommes condamnés à faire pour défendre notre existence contre l'intempérie des saisons, contre les attaques des maladies, contre le temps qui diminue sans cesse les forces que nous essayons de réparer; voyez le travail de l'homme pour confectionner ses vêtements, pour élever ses demeures; puis comparez l'homme aux animaux qui ont la nourriture et le vêtement faciles, et qui demeurent étrangers aux appréhensions pénibles, aux luttes morales que nous soutenons, et dites-nous si l'homme n'est pas le plus misérable des animaux.

Après avoir traversé cet âpre défilé de la vie ; après avoir souffert les douleurs du cœur et de l'esprit, plus profondes encore et plus fréquentes que les souffrances du corps, l'homme est frappé par la mort, il disparaît

(1) *Terre et Ciel*, p. 97.

sans retour. Et cette mort serait le dénouement de ce long drame! Et en présence de ce malheureux cloué à son lit d'agonie, dévoré par la maladie qui laboure son corps, par l'angoisse qui déchire son âme, par les images douloureuses de souvenirs et de craintes qui passent devant ses yeux presque éteints; en présence de ces douleurs et de ces larmes, sommes-nous condamnés à nous taire? est-il vrai que nous n'avons ni une parole d'espérance à faire entendre, ni une lumière à faire briller dans ces ténèbres, ni une terre nouvelle à promettre à ce malheureux naufragé qui sort, enfin, de la tempête de la vie?

Quoi! vous me parlez sans cesse d'un Dieu créateur et conservateur de toutes choses, et vous m'invitez à reconnaître dans sa Providence qui enveloppe toutes les créatures, la manifestation de sa bonté suprême; vous m'invitez à l'adorer, à l'aimer en le saluant du nom de père, et en revendiquant la bonté comme l'attribut le plus cher de son essence; et son regard s'arrêterait cependant à contempler, serein et froid, ces sueurs, ces larmes, ces douleurs poignantes de l'homme! et toute sa bonté s'épuiserait à finir par les mystères d'une mort qui serait l'anéantissement complet de notre nature, ces longs tourments de la vie! Le néant, après la douleur sans espérance, telle serait la manifestation de cette bonté de Dieu

à l'égard des hommes : non, non, il ne peut pas et il ne doit pas en être ainsi !

La matière inanimée ne souffre pas. Qu'elle revête la forme des grands corps célestes, ou qu'elle se dérobe à nos yeux dans les mystères des combinaisons chimiques et des corps simples, la matière obéit à des lois invariables, expression de la sagesse et de l'intelligence divines, mais elle ne pense pas, et elle ne peut pas souffrir. La plante naît et grandit sous les influences secrètes de l'air et du sol, mais elle ne souffre pas. L'homme, seul, au sein de cette immense nature qu'il semble dominer par son intelligence, et qui se révolte sans cesse contre ses prétentions à la gouverner, l'homme souffre, pleure, et se reconnaît doué de la triste puissance de renouveler, d'exagérer, de prolonger ses douleurs par la mémoire et la pensée.

Si vous croyez à l'immortalité de l'homme, aux lois de l'épreuve, aux récompenses futures, après les périls de la vie, tout s'explique, et les ténèbres qui enveloppent notre existence sur la terre, diparaissent, en présence des clartés descendues de la vie future. Si la nature qui est une marâtre envers l'homme, est libérale aux animaux, c'est qu'ils vivent et meurent tout entiers ici-bas; si la douleur, la faim, les maladies, les épouvantes de la mort affligent l'homme, c'est qu'il doit faire la conquête pénible, méritoire, glorieuse de la béatitude éter-

nelle. Ainsi la vie présente a un sens précis, et je ne doute plus de la bonté d'un Dieu qui fait précéder d'une courte épreuve un bonheur sans fin.

Je ne vois rien, en dehors de cette explication philosophique et chrétienne de la souffrance, qui puisse justifier les sévérités rigoureuses de la vie. On a dit : « La souffrance physique et les résistances de la nature sont nécessaires, parce qu'elles obligent l'homme à sortir de l'oisiveté stérile, vers laquelle l'entraîne la pente de sa nature ; elles l'obligent au travail, à l'effort, et cette lutte contre le sol qui doit le nourrir développe ses énergies, elle est un bien. Si la souffrance physique est utile au développement des forces physiques de l'homme, la douleur est également utile à la formation de son âme, au développement de ses forces morales, de son caractère ; elle nous élève et contribue ainsi à l'amélioration de notre nature ; et, en suivant ces indications, par une application rigoureuse au détail de la vie, on reconnaîtrait aisément l'action bienfaisante et le rôle élevé de la douleur. D'ailleurs, l'Être suprême ne pouvait pas créer un monde parfait, et la douleur, les troubles que notre esprit étonné relève dans l'ensemble de la nature, sont les conséquences inévitables de toute œuvre créée, et nécessairement finie. »

Ces vains raisonnements d'une philosophie

superficielle ne peuvent pas me convaincre. Que ce monde soit fini et imparfait, je ne le conteste pas : tout ce qui commence est imparfait. Que l'homme, sous le coup d'aiguillon du besoin et de la douleur, s'éveille et se purifie en s'élevant, qui peut le nier? Mais ces faits reconnus laissent tout entière la difficulté d'expliquer la souffrance et la douleur; il reste à savoir ce que vaut cet avantage comparé à la condition terrible de l'humanité, qui en est le prix; nous savons d'ailleurs, que l'infinie sagesse aurait pu créer l'homme, avec l'amour pratique du travail et du bien, sans le courber sous le joug qui l'accable. Non, ce n'est pas pour donner à l'homme le mince avantage d'un travail nécessaire, et d'une douleur résignée, sans lendemain et sans espérance, après la mort, que la loi de la douleur domine la vie humaine. Je ne vois aucune proportion entre l'effort demandé et le résultat promis, et j'ai besoin de croire à l'immortalité personnelle pour ne pas douter, au spectacle de nos souffrances, de la miséricorde et de la justice de Dieu.

La justice divine implique, en effet, aussi bien que la bonté, l'existence d'une seconde vie, où la sanction de la loi morale nous apparaîtra dans sa rigueur et dans son étendue. Je n'ai pas besoin de m'élever dans les hautes régions de la métaphysique pour apprécier la valeur de cette démonstration sévère de la

survivance humaine; il me suffit d'écouter la raison et d'interroger la justice des hommes, qui doit être elle-même une image de la justice de Dieu. Le législateur fait des lois qui protègent la liberté, la propriété, la vie, les droits des citoyens, et qui sont l'expression complète de ce qui est nécessaire à une société pour ne pas cesser d'être, et pour échapper à la violence, au désordre, à l'anarchie. Si l'homme était semblable aux animaux, la loi serait inutile, et la force brutale suffirait. Si l'homme était impeccable, la loi sans la menace de la sanction suffirait; mais l'homme n'est ni ange, ni bête, selon l'expression de Pascal, il est un être libre, exposé et sollicité à la révolte : cet état particulier rend nécessaire la loi qui lui apprend ce qu'il faut faire, et la sanction qui l'invite impérieusement à la soumission. Supprimez la menace du châtiment, les lois sont méprisées et l'assurance de l'impunité livre la sécurité des citoyens et la paix sociale aux violences impunies des révoltés.

Or, Dieu est un législateur souverain qui manifeste sans cesse et sans obscurité, à ma conscience, la loi morale que je dois respecter, le devoir, le bien. Il est aussi infiniment juste et infiniment sage, et connaissant l'infirmité de la volonté humaine, les révoltes possibles de notre liberté, il est évident qu'il doit punir le violateur de sa loi. Son commandement est placé sous

la sauvegarde légitime d'une sanction, qui ne permet pas à l'homme de mépriser impunément la voix dont sa conscience est remplie.

Mais ce n'est pas ici-bas que le contempteur de la loi divine est puni. On arrive souvent aux honneurs, à la fortune, à la célébrité par la ruse coupable, par l'intrigue, par le mépris audacieux de sa conscience et de la loi. Par une étrange et coupable aberration de l'esprit et des mœurs, des hommes qui ont foulé aux pieds tout respect de Dieu, toute crainte de leurs semblables, tout amour du devoir et de la justice, arrivent à la gloire, sont comblés de fortune, entourés de courtisans, et quelquefois même, l'État, complice de cet universel aveuglement, fait l'honneur de solennelles funérailles et d'une pompe insolente à l'homme heureux dont la vie entière a été un long défi à la justice et aux sévérités de Dieu.

Voici un homme honnête, vertueux, qui a horreur de l'intrigue, de l'injustice, de la flatterie. Il sacrifie à l'amour du devoir, au respect de la loi de Dieu, sa fortune, son repos, sa vie. Il est méprisé, insulté, malheureux. Nous connaissons tous cette histoire qui se renouvelle sans cesse auprès de nous, du juste méconnu, persécuté, sacrifié! Et si nous pouvions pénétrer plus avant dans les détails ignorés et douloureux de la vie de certaines familles, de certains hommes, de certaines victimes qui échap-

pent à notre attention, nous serions étonnés et ravis de la grandeur des sacrifices que l'amour du bien peut inspirer.

L'homme juste est-il toujours récompensé en ce monde de sa fidélité ? Non. Il ne reçoit souvent de ceux qui l'entourent que raillerie. Le témoignage de la conscience n'est pas une récompense, il n'est que la déposition intègre d'un témoin, et il laisse, dans sa profondeur et son étendue, la douleur poignante de l'homme qui lutte contre les difficultés renaissantes qu'il rencontre autour de lui. Au milieu des combats et des assauts qu'il subit, le juste se résigne ; mais il n'est pas heureux. Quelle récompense humaine, d'ailleurs, pourrez-vous accorder au juste qui a le courage du plus grand sacrifice, du sacrifice de sa vie ? au martyr qui meurt pour son pays ou pour sa foi ? La récompense doit suivre cet acte d'héroïsme ; mais si le néant suit la mort, le juste n'est pas récompensé.

L'homme mauvais qui méprise la loi divine est-il puni en ce monde ? Non. Il ne craint rien des hommes, courtisans de sa fortune, de ses honneurs ; il ne craint rien de sa conscience, qui a émoussé son aiguillon ; il a perdu la ressource suprême du remords qui punit quelquefois le coupable et le criminel. L'habitude invétérée du vice endurcit la conscience et étouffe le remords. D'ailleurs, si le martyre qui est l'acte de vertu le plus élevé, reste sans récom-

pense, dans l'hypothèse de l'anéantissement de l'homme; le suicide qui est le plus grave de tous les crimes, échappe au châtiment, si le néant est le dénoûment de la vie.

Ainsi : ou la loi divine n'a pas de sanction, et le Législateur suprême, en livrant sa loi à nos révoltes et au mépris des méchants, manque de justice, de bonté, de sagesse; ou bien la loi divine a une sanction pour le juste et pour le coupable.

Or, c'est un blasphème de prétendre que Dieu peut manquer de justice, de bonté, de sagesse; il faut donc une sanction à sa loi. Et puisqu'il est évident que cette sanction n'a pas son effet en ce monde, il faut bien reconnaître qu'elle aura son effet dans un autre monde, et que la vie présente est une préparation à une vie future, dont l'existence est affirmée par notre âme et par Dieu.

Ces propositions s'enchaînent avec une rigueur géométrique pour l'esprit qui cherche, en dehors des préjugés et de l'aveuglement systématique des négations, une réponse au problème de l'immortalité. C'est ainsi que le genre humain l'a compris, car la croyance à la vie future, qui tient aux racines de notre âme, est aussi inséparable de l'histoire du genre humain.

CHAPITRE IX

L'IMMORTALITÉ ET L'HISTOIRE

I

L'histoire des religions des anciens peuples qui ont précédé l'avènement du Messie, est pleine de l'affirmation de la vie future. Après le Messie, l'affirmation ne cesse plus, et la croyance à l'immortalité personnelle, universelle dans le temps et l'espace, est un fait important dont il faut chercher la cause et accepter les conclusions.

Si vous étudiez la religion des Hindous, qui représentent une partie considérable du vieux monde, vous y reconnaîtrez la foi profonde à la vie future, confondue avec les rêves du panthéisme et de la métempsycose. L'homme, émané de Dieu et traversant une série d'existences terrestres, qui correspondent à des purifications nécessaires, à des expiations pleines de justice, pour se perdre un jour dans le sein de la béatitude infinie, dans le Grand

Tout, dont le nom varie avec les formes religieuses, tel est le fond de la croyance des anciens peuples. L'idée de Dieu n'est point nette et correcte, elle est oblitérée; le sentiment de la distinction essentielle entre le fini et l'infini s'est effacé; les dogmes et les hypothèses chimériques sur les conditions de la vie nouvelle faite à l'homme, après la mort, se multiplient, et portent l'empreinte du génie des différents peuples, des mœurs antiques; mais la vérité fondamentale que nous cherchons est affirmée : l'homme dépend de Dieu et la vie présente appelle une vie future de récompense et de châtiment.

Dans le *Bhagavad Gita,* un bienheureux parle ainsi au guerrier, avant le combat : « Tu pleures sur des hommes qu'il ne faut pas pleurer, quoique tes paroles soient celles de la sagesse. Les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts. Car jamais l'existence ne m'a manqué, ni à toi non plus, ni à ces princes; et jamais nous ne cesserons d'être, nous tous, dans l'avenir. Comme dans ce corps mortel sont tour à tour l'enfance, la jeunesse et la vieillesse, de même, après, l'âme acquiert un autre corps, et le sage ne se trouble pas. Les rencontres des éléments qui causent le froid et le chaud, le plaisir et la douleur, ont des retours et ne sont point éternelles. Supporte-les, fils de Reinti. L'homme qu'elles ne troublent pas;

l'homme ferme dans les plaisirs et les douleurs, devient, ô Baratha, participant de l'immortalité. Et ces corps qui finissent procèdent d'une âme éternelle, indestructible, immuable. Combats donc, ô Baratha! Celui qui croit qu'elle tue ou qu'on la tue, se trompe; elle ne tue pas, elle n'est pas tuée. Elle ne naît, elle ne meurt jamais; sans naissance, sans fin, éternelle, elle n'est pas tuée quand on tue le corps. Comment celui qui la sait impérissable, éternelle, pourrait-il tuer quelqu'un, ou le faire tuer? Comme l'on quitte des vêtements usés pour en prendre de nouveaux, ainsi l'âme quitte les corps usés pour revêtir de nouveaux corps.

« Ni les flèches ne la percent, ni les flammes ne la brûlent, ni les eaux ne l'humectent, ni les vents ne la dessèchent. Inaccessible aux coups et aux brûlures, à l'humidité et à la sécheresse, répandue en tous lieux, immobile, voilà ses attributs; puisque tu la sais telle, ne pleure donc pas !... Sachant donc que d'antiques sages, désireux de la délivrance, ont accompli leur œuvre, toi aussi, accomplis l'œuvre que ces sages ont accomplie autrefois. »

Vous avez entrevu à travers ce mélange incohérent de panthéisme et de métempsycose, l'idée de la vie future : elle fortifie le guerrier sur le champ de bataille, elle relève et soutient le courage du juste dans la lutte contre le

mal. C'est encore cette idée pleine d'espérance que nous retrouvons dans les débris du *Zend-Avesta*, et elle marque la parenté sensible de la religion de Zoroastre et de la religion des Brahmes, de la théologie des Perses et de la théologie des Hindous.

Dès cette vie, l'homme, dans la théologie persane, appartient à la société des êtres inférieurs. La mort le rend à cette invisible société avec laquelle il a déjà vécu sur la terre. Accompagné des esprits célestes, l'homme passe le pont redoutable de la mort. Brahma l'attend sur son trône d'or, lui souhaite la bienvenue, et l'introduit dans l'assemblée des saints. Quant au mauvais qui n'a pas su se purifier de ses souillures par les douleurs salutaires du repentir, il cesse d'être une créature d'Ormuzd, le bon Dieu; il appartient à Ahriman, le Dieu mauvais. Il entre, par la mort, dans l'abominable société des démons, dans l'assemblée des mauvais. — Mais le mal ne doit pas prévaloir éternellement dans l'œuvre divine. La terre ne doit pas être l'éternel théâtre des douleurs de l'homme,et de la lutte entre le bien et le mal. La toute-puissance de Dieu au service de sa bonté infinie doit prévaloir, à une heure déterminée. L'enfer finira avec la douleur et le mal; et par la soumission d'Arhiman à Ormuzd, du Dieu mauvais au Dieu bon, la paix et la béatitude sans fin devien-

dront le partage de l'humanité unie à Dieu.

« Lorsque la fin du monde sera venue, le plus méchant des Darvans sera pur, excellent, céleste; oui, il deviendra céleste, le méchant, il deviendra saint, le cruel, et il fera un long sacrifice de louanges à Ormuzd. Au dernier jour, le roi des darvans, dit l'*Avesta*, accomplira la loi, et s'établira dans la demeure des parvans. »

Vous avez reconnu, à cette citation, la ressemblance, je dirais presque l'identité des croyances religieuses des anciens habitants de l'Inde et de la Perse. Au témoignage d'Hérodote, telle était aussi la croyance des habitants de l'Egypte, « qui ont enseigné les premiers que l'âme de l'homme est immortelle ». La science contemporaine, éclairée par les découvertes et par l'intelligence complète des hiéroglyphes, des stèles funéraires, des vignettes du *livre des morts* qui contenait des instructions au défunt sur la manière de se conduire outre-tombe, la science nous révèle avec précision la foi des anciens peuples de l'Égypte à la survivance de l'âme (1). C'est bien encore la foi mêlée aux fables de l'émanatisme et de la métempsycose, qui fait le fond de la théologie égyptienne, mais elle est plus explicite et plus complète que la théologie

(1) A. Scholz, *Die Ægyptologie und die Bücher Mosis.* Wurtzbourg, 1878.

persane, parce que les peuples de l'Égypte attachaient une grande importance aux questions soulevées par l'étude de la vie future et tandis qu'ils appelaient la vie présente, l'hôtellerie où passe le voyageur, ils réservaient aux tombeaux le nom de demeures éternelles, affirmant ainsi leur mépris de la vie présente et leur estime de la vie future.

Suivez le savant docteur Scholz, qui a rétabli dans un ordre clair et rigoureux les idées des Égyptiens sur la vie future.

Dès que le cadavre embaumé est déposé dans le cercueil, l'âme descend dans l'hémisphère inférieur et comparaît devant son juge, Osiris. Les Dieux ont d'abord pitié du mort, immobile et raide, et lui rendent les forces dont il a besoin pour marcher, parler, combattre, et, portant sur son cœur le scarabée, après avoir franchi le seuil de la porte, il est attaqué par les monstres typhoniens qui veulent le dévorer; mais le mort, qui s'appelle Osiris comme le Dieu dont toute âme humaine est l'incarnation, continue sa course, en vainqueur, après avoir triomphé de ses premiers ennemis. Il répare ses forces, en prenant le breuvage que lui offre la déesse Nut, et arrivé à la première porte du ciel, il commence un dialogue avec la lumière céleste qui l'instruit et l'initie à la connaissance de sa vie nouvelle. Il passe successivement par diverses métamorphoses, dans des corps d'ani-

maux : épervier, hirondelle, serpent, jusqu'au jour où il reprend son corps embaumé, laissé dans le cercueil ; et ensemble ils pénètrent dans la demeure de Thoth : de là il arrive au fleuve du monde inférieur qui les sépare de la béatitude, déjoue les ruses d'un mauvais batelier qui veut le détourner de sa route, et s'adresse au nocher qui lui fait subir un interrogatoire, et l'emporte ensuite, au courant de l'eau, dans les champs Élysées, dans la vallée de Balot ou de l'abondance, au côté oriental du ciel. Là le mort jette la semence, moissonne une riche moisson de science, et se prépare ainsi à la redoutable épreuve du jugement final.

On retrouve dans cette salle du jugement, Aunubis qui guide le mort à travers les détours du labyrinthe, Osiris et ses quarante-deux assesseurs, la déesse de la justice, Cerbère et ces personnages dont le nom remplit la mythologie des peuples païens. Le mort qui a évité le mal et fait le bien pendant la vie, écoute la sentence des juges qui l'acquittent, et entre dans la félicité de l'Égypte céleste ; et par des purifications et des incarnations successives, après des voyages célestes avec le soleil auquel il est uni, après l'identification avec une figure symbolique qui possède tous les attributs de la divinité, le défunt s'évanouit dans le sein de Dieu.

Mais, si le défunt n'a pas fait le bien pendant sa vie ; s'il n'a pas évité le mal, il est condamné par le juge Osiris, flétri, enfermé dans le corps d'un animal immonde, et, tandis que l'âme du juste se perd dans l'essence divine, l'âme coupable disparaît dans le néant.

Les vérités essentielles qui se dégagent de cette théologie ancienne et qui sont le patrimoine de tous les anciens peuples, sont : l'immortalité de l'âme, la responsabilité, le châtiment du coupable, la résurrection des corps, la récompense du juste et, enfin, la purification de l'homme qui n'est encore ni assez coupable pour subir le châtiment des mauvais, ni assez pur pour mériter la récompense des bienheureux, dans les champs Elysées et dans l'immensité de l'essence de Dieu.

II

Avec Platon et Cicéron, dont les écrits sont l'expression la plus élevée du génie grec et du génie romain, la pensée humaine fait un effort vigoureux pour justifier le dogme de l'immortalité. Nous sortons des fables orientales sur les châtiments et les récompenses, dans la vie future, et si les nobles esprits que nous allons entendre, embarrassés en présence de l'étendue du problème et de l'insuffisance de la raison pour

le résoudre, ont mêlé l'erreur à la vérité, il faut bien reconnaître néanmoins le caractère scientifique de leur démonstration de l'immortalité de l'âme.

Platon fait reposer sur quatre preuves principales sa croyance à la vie future, et je me contenterai de les indiquer, en les dépouillant de ce brillant vêtement que le génie de Platon jette sur ses idées. L'expérience nous apprend, dit Platon, que toute chose naît de son contraire. Ainsi le sommeil naît de la veille, la mort de la vie, et réciproquement. Cette loi universelle est aussi une loi pour l'homme qui doit passer par des alternatives de vie et de mort : « Nous sommes amenés, dit Platon à Cébès, à convenir que les vivants naissent des morts, et les morts des vivants, preuve incontestable qu'il est impossible que les âmes ne séjournent pas dans un lieu d'où elles reviennent à l'existence. » — D'ailleurs, s'il en était autrement, il arriverait une heure où la mort et le néant deviendraient l'unique empire des Dieux; conception qui répugne à l'idée que nous avons de l'Etre suprême : « Partant, mon cher Cébès, si tout ce qui a reçu l'existence venait à mourir, et demeurait dans le même état, sans jamais renaître, n'arriverait-il pas nécessairement que tout aurait une fin, et qu'il n'existerait plus rien? Car, si des choses mortes il ne naît pas des

choses vivantes, et que les choses vivantes viennent à mourir, n'est-il pas impossible que tout ne soit pas, enfin, absorbé par la mort et entièrement anéanti? »

La seconde preuve de l'immortalité se rattache à la théologie platonicienne de la nature et de l'origine des connaissances humaines. Toutes nos connaissances ne sont, selon Platon, que des réminiscences des idées antérieures qui nous étaient connues dans un autre monde où nous avons déjà vécu, avant de venir animer le corps que nous habitons, dans ce monde. Qu'on interroge un enfant et un homme illettré, avec intelligence, sur des propositions géométriques, des axiomes, des vérités premières, sur la bonté, la beauté de certaines paroles et de certaines actions, ils comprennent et ils répondent avec certitude et vérité. Or, puisque cette connaissance est ainsi dans tous les hommes, et qu'elle est, d'ailleurs, indépendante de l'éducation, elle ne peut être qu'un souvenir ravivé, d'une connaissance que nous avions déjà; et elle est aussi une preuve que la vie succède à la mort, et la mort à la vie.

D'ailleurs, ce qui est composé, dit Platon, peut seul se décomposer et disparaître. Ainsi en est-il des vêtements, des meubles, et de tant d'autres choses de même nature, exposées à vieillir et à périr. Mais ce qui n'est pas com-

posé ne peut ni changer, ni mourir. Et c'est ainsi que notre âme ne peut pas mourir, parce qu'elle est la beauté, la bonté, l'égalité, c'est-à-dire une réalité qui n'est pas faite de parties.

Enfin, ajoute Platon, ce qui est divin est digne de commander, et ce qui est digne de commander ne meurt pas. Ce qui est immortel commande, et ce qui est mortel obéit. Or, notre âme commande et notre corps obéit, et aussi l'âme est immortelle, et le corps est mortel.

Ecoutez encore le divin philosophe : « En conséquence, écrit Platon, l'âme, cet être invisible, va dans un autre lieu, semblable à elle-même, elle retourne véritablement dans le sein d'un Dieu plein de bonté et de sagesse, et c'est où j'espère que la mienne se rendra bientôt, s'il plaît à Dieu. Eh quoi! une âme de cette nature, et créée avec tous ces avantages, n'aurait pas plus tôt quitté le corps qu'elle serait dissipée et anéantie, comme le croiraient la plupart des hommes. Il s'en faut de beaucoup, mon cher Simmias, et mon chez Cébès! Voici plutôt ce qui arrive, et ce que nous devons croire très fermement : si l'âme se retire pure, sans conserver aucune souillure du corps n'ayant eu volontairement avec lui aucun commerce, l'ayant toujours fui, au contraire; si elle s'est toujours recueillie

en elle-même, absorbée qu'elle était par la méditation des principes de cette philosophie sage qui apprend à mourir, car la philosophie est-elle autre chose qu'une préparation à la mort? — Non, certes! — Si l'âme se retire, dis-je, en cet état, elle rejoint un être semblable à elle, un être divin, immortel, et plein de sagesse, et jouit alors d'une merveilleuse félicité, délivrée de ses erreurs, de son ignorance, de ses craintes, de ses amours qui la tyrannisaient, et de tous les autres maux attachés à la nature humaine; et comme on le dit des gens initiés aux saints mystères, elle vit avec les Dieux, d'une vie éternelle. N'est-ce pas là ce que nous devons croire? — Sans doute, Socrate (1)! »

C'est encore au Xe et au XIIe livre des *Lois* que Platon, dédaigneux de la vie présente et

(1) *Phédon ou de l'âme.*

On pourrait rapprocher encore les textes suivants des textes cités : « Apud Xenophontem autem moricus Cyrus major hæo dixit : Nolite arbitrari o mihi charissimi filii, me cum a vobis discessero, nusquam aut nullum fore; nec enim dum eram vobiscum, animum meum videbatis, sed eum esse in hoc corpore, ex iis rebus, quas gerebam, intelligebatis; eumdem igitur esse credite, etiamsi nullum videbitis. » *De Senectute.*

« Quid multa? Sic mihi persuasi, sic sentio; cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorum prudentia, tot artes, tot scientiæ, tot inventa non posse eam naturam quæ res continet, mortalem esse. » *De senectute.*

« In animi autem cognitione dubitare non possumus, nisi plane in physicis plumbei sumus, quin nihil sit animis admixtum, nihil concretum... nihil duplex, quod cum ita sit, certe nec secerni nec dividi, nec distrahi potest, nec interire igitur. » *Tusc.* quæst. I, p. 119, Cicéron.

de ce *simulacre* qu'on appelle le corps humain, rappelle à ses disciples « que la masse de chair que l'on jette au tombeau n'est pas la personne aimée que nous pleurons », et, dévoilant l'ordre général de la nature, la justice impitoyable des Dieux, l'immensité embrassée par le regard et par l'action de la Providence, il annonce à l'Athénien et à Clinias la récompense du juste et le châtiment du coupable : « Lorsqu'une âme a fait des progrès signalés ou dans le bien ou dans le mal par une volonté courageuse et persévérante, elle reçoit, si elle a fait le bien et pratiqué la vertu, jusqu'à devenir divine, de hauts privilèges, et elle s'élève de la demeure présente dans une demeure de sainteté et de bonheur; et si elle a été perverse, elle descend dans une demeure conforme à son état (1). »

Ainsi, Platon invoque successivement la nature de l'âme, les idées innées, la justice de Dieu et sa Providence, pour démontrer la certitude inébranlable de la vie future. Il est, d'ailleurs, un écho des traditions sacrées et des instincts invincibles de notre raison, de notre cœur, de notre âme, enfin, quand il développe, avec la sérénité d'un sage et l'élévation d'un philosophe, ces graves et lumineuses considérations sur le détachement des sens et la

(1) *Les Lois*, livre X.

préparation à la mort qui précède une meilleure vie.

Jamais, en effet, l'affirmation de la survivance de l'âme n'a cessé de se faire entendre, depuis l'origine de l'homme, et Cicéron déclare en termes formels « que plus les nations touchaient de près à l'origine des choses et aux premières productions des Dieux, plus la vérité, sans doute, leur était connue; et la croyance générale des anciens était que la mort ne détruisait pas tout sentiment, et que l'homme, en sortant de ce monde, n'est pas anéanti (1). »

Cicéron justifie la tradition dont il constate l'existence, et encore que sa méthode diffère, par des points importants, de la méthode platonicienne, il présente une argumentation solide en faveur de cette immortalité de l'homme qui dominait la religion officielle de la Grèce et de Rome. L'exemple des anciens, le culte des morts, le désir de se survivre, ou par la famille, ou par la gloire, la pompe des inscriptions funéraires et des tombeaux : telles sont les raisons que le grand orateur de Rome met en ordre et développe à l'appui de sa thèse. Il est plus

(1) *Tusculum.*, I, cap. XII. — Sénèque a démontré également l'immortalité de l'âme par le consentement unanime des peuples : « Cum de animarum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione. » *Epist.* c. XVII, p. 494.

abstrait et plus profond, quand il attaque directement ses adversaires, et qu'il en détruit les objections. Les hommes qui ne comprennent pas qu'une âme séparée du corps puisse exister, comprennent-ils mieux, dit Cicéron, comment l'âme peut habiter un corps et l'animer? N'est-il pas plus facile de concevoir l'âme dégagée du corps, et s'élevant aux demeures supérieures que d'expliquer sa présence dans un corps qui ne lui ressemble pas? Est-ce que la raison, la mémoire et les autres facultés de l'âme, si riches et si étendues dans leur puissance, sont composées et ressemblent aux corps? Est-ce que nos facultés ne sont pas divines et, par suite, immortelles? Serait-il corruptible et mortel l'homme qui a étudié les astres, les lois, les arts, la poésie, la philosophie? L'homme qui pratique et enseigne le culte des Dieux? Et ne faut-il pas reconnaître que la mort est notre but, et qu'elle doit faire de nous des Dieux, en nous unissant aux Dieux (1)?

Le *Songe de Scipion* complète la pensée exprimée dans les *Tusculanes*, et je m'arrête à cette parole, dont l'élévation philosophique ne vous laissera pas indifférents : « Apprends, dit Cicéron, que tu es semblable aux Dieux, par le sentiment, la mémoire, la prévoyance, etc... Exerce bien ton âme, et si, pendant qu'elle est

(1) *Tusc.*, I.

prisonnière dans ce corps, elle cherche à secouer ses chaînes, à contempler les merveilles des cieux, quand viendra l'heure de mourir, elle s'envolera avec plus de rapidité vers sa demeure natale (1). »

C'est l'espérance et l'impérissable besoin de vie dont notre âme est pleine, qui sont traduits dans les paroles que vous venez d'entendre, et Virgile les rend aussi, avec la grâce de son génie, quand il vous parle de l'Élysée, du Tartare, des champs des pleurs, *campos lugentes;* quand il vous promet encore un renouvellement de vie, après la mort, qui n'est pas l'anéantissement de notre nature :

... Nec morti esse locum sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo (2).

III

Le peuple juif ne pouvait pas ignorer la doctrine commune à tous les peuples de l'Orient, avec lesquels il eut de si fréquents rapports et l'affirmation de l'immortalité se retrouve sous une forme implicite ou explicite dans toute la suite des livres de l'Ancien Testament. Je ne m'arrêterai pas à une exposition détaillée, à une

(1) *Songe de Scipion.*
(2) *Georgiq.*, lib. IV.

discussion superflue des textes nombreux qui, malgré des assertions contraires, témoignent bien que la Providence a conservé au sein d'Israël, la notion de l'unité de Dieu, du Messie rédempteur et de la survivance de l'âme. Mais écoutez l'Ecriture elle-même, et remarquez la lumière croissante qui va du berceau du monde à Jésus-Christ, et qui augmente ainsi par degrés l'éclat de cette vérité d'une vie future. Dans la Genèse, Dieu nous apprend qu'il a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. Or, n'est-il pas le Dieu vivant, qui ne meurt pas? Voici Dieu qui dit à Caïn : « Si tu fais le bien, n'en recevras-tu pas la récompense? Mais si tu fais le mal, ton péché s'élèvera contre toi (1). » Abel est égorgé par son frère, et ce n'est pas dans ce monde qu'il peut recevoir la récompense promise. Si Moïse n'est pas encore plus explicite, c'est qu'il redoute, selon la juste observation de Bossuet, l'idolâtrie, le polythéisme, et les erreurs grossières de ces peuples de l'Egypte, d'où les Juifs étaient venus; et tout en insinuant la doctrine de la vie future, il veut éviter, par ses réserves, que le Juif ne se laisse entraîner, par les pompes des funérailles, à considérer comme des dieux les grands personnages qui ont marché à sa tête, et vécu sous ses tentes. C'est lui cependant, c'est Moïse, qui nous apprend que

(1) *Genèse*, ch. IV, 7; XV, 1; XLVIII, 21; XLVII, 5.

mourir, c'est retourner à ses pères, se réunir à son peuple (1). C'est lui, au *Deutéronome*, qui défend expressément le culte des morts (2), nous apprenant ainsi, par cette défense, que le peuple juif croyait à la vie future ; mais, s'il condamne ces évocations comme une pratique coupable, il ne dit pas que cette pratique s'adresse à des êtres qui n'existent pas. Job est plus explicite, quand il relève la tête au milieu des épreuves qui l'accablent, et qu'il exprime cette espérance plus forte que ses douleurs : « Qui donc écrira mes paroles, pour les déposer en un livre impérissable? Qui les gravera avec un burin sur le plomb ou sur la pierre? Car je sais que mon rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de terre, au dernier jour; que je serai encore revêtu de ma peau, et que je verrai mon Dieu dans ma chair; que je le verrai, dis-je, moi-même, et non un autre, et que je le contemplerai de mes propres yeux. C'est l'espérance qui reposera toujours au fond de mon cœur (3). » Le livre de la Sagesse répète le même cri de justice et d'espérance : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, le tourment de la mort ne les touchera pas. Ils ont paru morts aux yeux des insensés, leur sortie de ce monde a passé pour le comble de l'affliction ; mais ils sont en paix ; et si devant

(1) *Nomb.*, xx, 24-26.
(2) *Deutér.*, xxi, 16; xxii, 50.
(3) Job, xix, 23, 27.

les hommes il ont souffert des tourments, leur espérance est pleine d'immortalité. Quant aux impies, ils tomberont dans une éternelle ignominie, et ils seront réduits à la dernière désolation (1). » Si les Machabées sont si courageux dans l'affirmation de leur foi, c'est qu'ils voient déjà la vie nouvelle et la justice de Dieu qui les attend : « Dieu nous donnera, après la ruine de notre corps, une vie immortelle, il nous rendra les membres qu'on nous a déchirés; nous conservons, plus haut que nos tyrans, l'espérance d'une vie meilleure et l'attente du Ciel que nous voyons ouvert devant nous (2). »

Les païens ont reconnu eux-mêmes la puissance de ce sentiment profond de la vie future sur la nation juive, et, après Pline et les historiens anciens, Tacite a pu dire d'eux : « Ils regardent les âmes comme immortelles; de là leur désir de transmettre la vie, et le mépris avec lequel ils affrontent la mort (3). » Et l'apôtre saint Paul, qui a décrit dans un magnifique langage la résurrection des corps, rappelle aux Hébreux l'antique croyance, de cette nation juive, à laquelle il appartenait lui-même par son origine : « Abraham, Isaac et Jacob sont tous morts dans la foi, écrit saint Paul, confessant qu'ils

(1) *Ecclesiaste*, III, 1, 2, 3, 4; IV, 19.
(2) *Machabées*, VII, 9, 14, 22, 23; XII, 4, 3, 44.
(3) Tacite, *Hist.*, V, 5.

étaient étrangers et voyageurs sur la terre : et en parlant ainsi, ils faisaient bien voir qu'ils cherchaient une autre patrie meilleure que celle qu'ils devaient quitter, c'est-à-dire la patrie céleste (1). » Malgré les dénégations, souvent réfutées, de quelques protestants, la croyance juive à l'immortalité de l'âme est un fait certain (2).

C'est donc un fait historique, éclatant, que tous les peuples ont affirmé publiquement leur croyance à la vie future, tantôt dans les hymnes et les chants sacrés, tantôt dans les pompes des funérailles et dans le culte des morts. Les philosophes et les législateurs en ont fait la base de leur doctrine et de leurs lois, et les auteurs sacrés, avant le Messie, en ont affirmé la réalité pleine d'espérance, avec assez d'éclat pour conserver la tradition primitive, avec assez de prudence, pour ne pas entraîner les Juifs vers l'évocation des morts, le polythéisme, et les fables idolâtriques des anciens peuples de l'Orient. Que cette croyance

(1) *Héb.*, I,X 9, 10, 13, 15, 16.

(2) Castus Innocens Ansaldi, dans son livre : *De futuro sæculo ab Hebræis ante captivitatem cognito,* et Jean Vincent Pattuzzi, dans son ouvrage : *De futuro impiorum statu*, ont établi que longtemps avant Platon, et dès l'origine du monde le peuple juif a cru à l'immortalité de l'âme. Le docteur Charle a traité à fond cette importante question dans son ouvrage : *Du dogme catholique sur l'enfer*, et, page 58, il conclut ainsi sa discussion savante et profonde des textes anciens : « Il ne doit plus rester aucun doute pour tout esprit sérieux que les Juifs n'aient connu l'état futur des morts. »

universelle et continue soit l'écho répété d'une révélation primitive, ou qu'elle soit seulement l'expression impérieuse des invincibles espérances de notre âme, elle ne peut pas nous tromper : car, dans la première hypothèse, elle est la parole même de Dieu, dont la véracité est au-dessus de nos doutes, et dans la seconde hypothèse, elle est un effet dont la cause est l'auteur même de notre nature, c'est-à-dire Dieu. Et, en présence des contradictions stériles, des négations impuissantes des systèmes contemporains que nous venons de réfuter; en présence de ces trois preuves, fermes et lumineuses, historique, psychologique et divine de l'immortalité de l'âme, le doute tombe, et l'esprit humain qui a fait un pas sûr, ne s'arrête pas encore; il veut surprendre les secrets du lendemain de la mort.

LIVRE SECOND

LE LENDEMAIN DE LA MORT

ET LES

LIMITES DE LA RAISON

CHAPITRE PREMIER

LE SIGNE DE LA MORT ET LA MORT APPARENTE

I

Les sciences naturelles et la philosophie nous apprennent à reconnaître en nous trois grandes classes de phénomènes, dont l'existence est facile à constater; elles se rattachent aux trois vies, végétative, animale et raisonnable qui font la vie humaine. En effet, l'homme respire, sécrète, grandit, se reproduit et accomplit les actes que la science attribue aux végétaux. L'homme encore sent et change de place comme font les animaux. L'homme, enfin, pense, délibère et agit, et cette puissance dernière n'appartient qu'à lui, dans la catégorie des êtres créés.

Quelle est celle des trois vies qui cesse et dont la fin sépare l'homme des vivants? Qu'est-ce que la mort? L'enseignement philosophique et chrétien, la raison et la foi nous apprennent, sans doute, et nous sommes loin

de le contester, que la mort est la séparation des deux substances, étroitement unies, pendant la vie : de l'âme introduite par la justice de Dieu dans le monde invisible qui devient sa demeure définitive, et du corps dont l'analyse chimique recueille la poussière et révèle encore les transformations incessantes, dans le tourbillon vital, dans l'immense réservoir de la nature ; et telle est, en effet, la seule explication raisonnable du passage de la vie à la mort.

Mais il est permis de creuser ce problème et de chercher à reconnaître avec les physiologistes qui ont exploré le corps humain, par quelle opération particulière et par quel lien mystérieux ces deux substances sont unies, et à quel signe certain, antérieur à la décomposition, il est possible de constater la mort, ou la séparation de l'âme et du corps.

La vie intellectuelle, qui est le caractère essentiel de la nature humaine, peut cesser sans causer la mort. L'enfant, dans le sein de sa mère ; l'idiot, le fou, l'homme dans certains états pathologiques connus, classés, déterminés, cessent d'excercer les facultés élevées de l'âme, le raisonnement, l'association des idées, la mémoire, avec conscience de leur identité, et cependant la vie peut manifester encore, en eux, sa puissance, par la force matérielle et par les caractères de la santé. Souvent même, et dans une certaine mesure, on

peut constater un développement inverse de la vie intellectuelle et de la vie matérielle, et tandis que l'homme qui vit par la pensée, n'a qu'une santé médiocre et des forces à peine suffisantes pour vivre, l'ouvrier, le paysan, l'homme qui vit peu par la pensée, possède, au contraire, tous les avantages d'une santé débordante, de la plénitude de la vie.

L'homme peut cesser encore, pendant quelque temps, d'exercer les actes de la vie animale ou de relation, sans mourir. La paralysie, les agents anesthésiques, des causes morbides particulières, peuvent frapper ou les nerfs de la sensibilité ou les nerfs du mouvement, et couper ainsi, par une action énergique, les rapports de l'homme avec ses semblables, en changeant d'une certaine manière les conditions de son existence, et cependant ce n'est pas la mort, l'âme ne cesse pas encore d'être le principe qui habite et anime le corps.

C'est par les fonctions végétatives que l'âme anime le corps, et quand ces dernières cessent, l'homme meurt. Selon Bichat et les physiologistes de son école, la mort est la cessation des fonctions de l'un des trois organes qui forment le trépied vital : le cerveau, le poumon et le cœur (1). Le cœur envoie le sang

(1) Bichat, *Recherches sur la vie et la mort*. Edit. annotée par le Dr Cérise.

à toutes les parties du corps qu'il doit nourrir; le sang entretient la vie : *pabulum vitæ*. C'est dans le poumon, et sous l'action de l'air, que le sang, débarrassé de l'acide carbonique, devient propre à la vie. La moelle allongée est le foyer d'innervation qui entretient la contractilité du cœur et des poumons. Coupez le bulbe rachidien, la contractilité du poumon n'est plus possible, l'hématose s'arrête, et le cœur cesse d'envoyer le sang et la vie aux extrémités du corps.

Flourens a voulu donner plus de précision à cette définition de la mort, et après avoir fait sur le cerveau des expériences souvent renouvelées, il a essayé de décrire en ces termes le nœud vital, ou le point précis qui répond à la vie :

« Je disais, dans un mémoire présenté à l'Académie en 1827, que le nœud vital de la moelle allongée avait trois lignes à peine d'étendue, et je croyais alors beaucoup dire. Je puis dire aujourd'hui beaucoup plus : il a à peine une ligne, j'ai fait représenter sur deux figures de cerveau, l'une de cerveau de chien. l'autre de cerveau de lapin, les deux limites supérieure et inférieure du point vital, telles que les donnent mes dernières expériences. La limite supérieure passe sur le trou borgne; la limite inférieure passe sur le point de jonction des *pyramides postérieures;* entre ces

deux limites est le point vital, et, de l'une de ces deux limites à l'autre, il y a à peine une ligne.

« Je fais souvent l'expérience en procédant par sections transversales. Si la section passe en avant du trou borgne, les mouvements respiratoires du thorax subsistent; si la section passe en arrière du point de jonction des pyramides, les mouvements respiratoires de la face subsistent. Si la section passe sur les points du V de substance grise, inscrit dans le V des pyramides ou du bec de plume, les mouvements respiratoires du thorax et de la face sont abolis sur-le-champ et tout ensemble.

« Je fais souvent aussi l'expérience d'une autre manière. Je me sers d'un petit emporte-pièce dont l'ouverture a à peine 1 millimètre de diamètre. Je plonge cet emporte-pièce dans la moelle allongée, ayant bien soin que l'ouverture de l'instrument réponde au V de substance grise et l'embrasse. J'isole ainsi tout à coup le point vital du reste de la moelle allongée, . . . et tout d'un coup les mouvements respiratoires du tronc et les mouvements respiratoires de la face sont abolis.

« J'ai fait représenter sur les deux figures de cerveaux que je rappelais tout à l'heure, un petit cercle qui embrasse la pointe du V de substance grise; ce petit cercle marque à la fois et la véritable place et la véritable étendue du point vital. On voit que ce point, premier

moteur du mécanisme respiratoire, et nœud vital du système nerveux (car tout ce qui, du système nerveux, reste attaché à ce point, vit, et tout ce qu'on en sépare meurt), n'est ainsi que je l'ai répeté bien des fois, pas plus gros que la tête d'une épingle. C'est donc d'un point qui n'est pas plus gros qu'une tête d'épingle que dépend la vie du système nerveux, la vie de l'animal, par conséquent, en un seul mot, la vie (1). »

Les expériences et l'affirmation de M. Flourens ne sont pas en opposition avec la définition de la mort donnée par Bichat, et l'on peut reconnaître dans les témoignages de ces deux hommes célèbres la justification de la thèse qui explique la cessation de la vie par l'anéantissement de l'acte qui anime, nourrit, vivifie le corps. C'est, en effet, la moelle allongée ou le cerveau qui donne, ainsi que nous l'avons fait observer, la contractilité aux vaisseaux et aux poumons; la fonction du poumon est de purifier le sang par l'hématose, et le rôle du cœur est de nourrir toutes les parties du corps, en les baignant dans le sang, et si la section du point déterminé par Flourens entraîne immédiatement la mort, c'est parce qu'il paralyse le poumon et ne lui permet plus de rendre le sang veineux, propre à la vie.

(1) Flourens, *De la Vie et de l'Intelligence*, p. 81 et suiv. Paris, 1858.

Un physiologiste éminent, philosophe érudit, M. Frédault, qui cherche la justification par la science contemporaine, de la doctrine scolastique sur la vie et la mort, a résumé et présenté dans une vive clarté, la thèse que nous venons d'exposer : « L'existence est le résultat de l'association de l'âme avec le corps. Si cette association devient impossible, la mort arrive, et elle ne peut devenir impossible que par le fait du corps. L'âme a, par sa nature même, soif d'être unie à la matière ; elle s'unit au corps, et l'étreint de l'amour de son union, et accomplit les actes avec lui. Mais si le corps ne peut suffire à cette union, ou lui résiste, ce n'est pas l'âme qui le quitte, c'est lui qui quitte l'âme. Ainsi, dans cette union, l'acte principal, c'est l'union, et par cela même la constitution, la formation du corps. Par la pensée, supprimez l'acte formateur essentiel, l'acte nutritif, dans toutes les parties du corps, et immédiatement la mort arrive. De sorte que l'acte essentiel de la vie, la fonction vraiment vitale, c'est la nutrition de toutes les parties du corps. C'est avec le corps et par lui que l'âme vit de l'existence de ce monde, et son acte vraiment vital, c'est de constituer son corps (1). »

La fermentation succède à la vie dans le

(1) Dr Frédault, *Traité d'anthropologie*, p. 820.

corps que l'âme cesse d'animer. Les éléments matériels se séparent et, cessant d'obéir aux lois vitales qui gouvernent le corps humain, passent sous la domination des lois purement physiques. Des gaz et des acides; de l'eau qui s'évapore et des sels qui se volatilisent en partie, après la décomposition, et enfin, une matière terreuse ou une traînée de poussière, c'est tout ce qui reste du corps humain. Mais la force et la matière sont perpétuellement inséparables, et, dans cette matière en décomposition, nous voyons encore une vie nouvelle, expression de cette force unie à la matière, révéler sa présence par des phénomènes nouveaux, et justifier la pensée profonde de Platon : partout ici-bas, la vie naît de la mort. L'acide carbonique, l'eau, l'acide humique, l'ammoniaque et les sels font pousser sur les tombes les fleurs et les fruits, et ce cadavre qui se décompose en air et en cendre engendre de nouvelles forces, sous les formes nouvelles et si variées des végétaux, jusqu'aux premiers confins de l'ordre animal.

II

Le physiologiste s'arrête au fait matériel de la décomposition pour constater la mort, mais le philosophe s'élève par la pensée au-

dessus des phénomènes, et il cherche au delà des effets constatés par les sens, la cause invisible qui les produit. Quelle est donc la cause invisible qui cesse instantanément de produire dans le corps humain les actes végétatifs et nourriciers qui lui conservent la vie? Question vaste et délicate, qui a divisé pendant longtemps, et qui divise encore aujourd'hui les penseurs éminents, préoccupés du grave problème de la vie.

Ce n'est pas l'âme qui conserve et développe la vie, disent les cartésiens, et encore que la présence de l'âme soit nécessaire, elle a d'autres soucis; le regard plongé dans les profondeurs du monde intelligible, elle ne s'occupe de son corps ni pour le mouvoir, ni pour le nourrir, car la nutrition et les mouvements qui se produisent dans le corps sont le résultat des lois générales de la nature et d'un acte particulier de Dieu, à l'occasion d'un acte de volonté, ou d'un commandement de notre âme. Dans un long éclaircissement sur le VI[e] livre de *la Recherche de la vérité,* Malebranche enseigne et défend cette hypothèse, où l'on retrouve le caractère mystique et brillant de son esprit. « Je nie, écrit ce grand métaphysicien, que l'âme ait la moindre connaissance des esprits animaux dont elle se sert pour remuer le corps qu'elle anime. Enfin, quand même l'âme connaîtrait exactement les esprits animaux, et quand même elle serait ca-

pable de les mouvoir, ou de déterminer leurs mouvements, je nie qu'avec tout cela elle pût choisir les tuyaux des nerfs dont elle n'a aucune connaissance, afin de pousser en eux les esprits, et remuer ainsi le corps avec la promptitude, la justesse et la force que l'on remarque dans ceux mêmes qui connaissent le moins la structure de leur corps.

« Car, supposé même, ajoute Malebranche, que nos volontés soient vraiment la force mouvante des corps, quoique cela paraisse incompréhensible, comment peut-on concevoir que l'âme remue son corps? Le bras, par exemple, ne se remue que parce que les esprits enflent quelques-uns des muscles qui le composent. Or, afin que le mouvement que l'âme imprime aux esprits qui sont dans le cerveau, se pût communiquer à ceux qui sont dans les nerfs, et ceux-ci aux autres qui sont dans les muscles du bras, il faudrait que les volontés de l'âme se multipliassent et changeassent à proportion des rencontres ou des choses presque infinies qui se feraient dans les petits corps qui composent les esprits. Mais cela ne se peut concevoir si l'on n'admet dans l'âme un nombre infini de volontés, au moindre mouvement du corps, puisqu'il est nécessaire pour le remuer qu'il se fasse un nombre infini de communications de mouvements. Car, enfin, l'âme étant une cause particulière et

qui ne peut savoir exactement la grosseur ni l'agitation d'un nombre infini de petits corps qui se choquent, lorsque les esprits se répandent dans les muscles, elle ne pourrait, dit encore Malebranche, ni établir une loi générale de la communication des mouvements de ces esprits, ni la suivre exactement si elle l'avait établie. Ainsi, il est évident que l'âme pourrait remuer son bras, quand même elle aurait le pouvoir de déterminer le mouvement des esprits animaux qui sont dans le cerveau. »

Leibniz accuse encore davantage cette séparation de l'âme et du corps, et loin d'admettre que l'âme soit réellement le principe des actes végétatifs qui entretiennent la vie dans le corps, il n'admet aucune influence immédiate et mutuelle entre l'âme et le corps. Figurez-vous, dit Leibniz, deux horloges ou deux montres qui s'accordent parfaitement. Or, cela se peut faire de trois façons. La première consiste dans une influence mutuelle d'une horloge sur l'autre; la seconde; dans le soin d'un homme qui y prend garde; la troisième, dans leur propre exactitude. Mettez, maintenant, l'âme et le corps à la place de ces deux horloges, leur accord ou sympathie arrivera aussi par une de ces trois manières. La voie de l'influence est celle de la philosophie vulgaire; mais, comme on ne pourrait concevoir ni par-

ticules matérielles, ni espèces ou qualités immatérielles qui pourraient passer de l'une de ces substances dans l'autre, on est obligé d'abandonner ce sentiment. La voie de l'assistance est celle des causes occasionnelles, mais je tiens, dit Leibniz, que c'est faire venir *Deum ex machina* dans une chose naturelle et ordinaire, où, selon la raison, il ne doit intervenir que de la manière dont il concourt à toutes les autres choses de la nature. Ainsi, il ne reste qu'une hypothèse, c'est-à-dire que la voie de l'harmonie préétablie, par un artifice divin prévenant, qui, dès le commencement, a formé chacune de ces substances d'une manière si parfaite, et réglée avec tant d'exactitude, qu'en ne suivant que ses propres lois qu'elle a reçues avec son être, elle s'accorde pourtant avec l'autre, tout comme s'il y avait une influence mutuelle, ou, comme si Dieu y mettait toujours la main, au delà de son concours général.

Les vitalistes ont écarté avec Leibniz l'hypothèse de l'intervention de Dieu, mais jaloux de jeter un pont entre ces deux substances, dont la séparation leur paraissait excessive dans le système de Leibniz, ils ont conçu l'idée d'une âme de seconde majesté, d'un principe vital, chargé d'entretenir la vie dans le corps, et dont la disparition ou l'anéantissement serait la cause immédiate de

la fin de la vie. Les organiciens ont écarté le principe vital des vitalistes et le médiateur plastique de Cudoworth, et ils ont enseigné avec les matérialistes que la vie et la mort de l'homme n'étaient pas essentiellement différentes de la vie et de la mort des animaux; et que le savant ne voit dans toute la nature que l'application d'une loi éternelle qui préside aux conversions des forces et aux métamorphoses de la matière. Les vitalistes mitigés ont réservé à l'âme les facultés morales et intellectuelles, et ont reconnu que sa présence était indispensable à la conservation de la vie dans le corps, mais, après avoir fait cet aveu commandé par la foi et par la raison, ils ont dit, avec les cartésiens, que tous les actes de la vie végétative se succédaient en nous, sans l'intervention directe de l'âme, et sous l'empire des lois qui engendrent ces mêmes phénomèmes ou les actes similaires dans les plantes et dans les animaux. Les animistes ont repris l'antique tradition de l'école: l'âme est la forme du corps, et après avoir enseigné que l'âme est réellement le principe de la pensée, de la volonté, de l'amour, ils ont démontré qu'elle est encore douée d'une faculté particulière, en vertu de laquelle elle produit l'acte vital, l'acte végétatif, par lequel, sans cesser d'être une puissance intelligente et morale, elle alimente le corps, et lui conserve la vie; et

après avoir ainsi justifié la doctrine scolastique, ils ont développé la définition de la mort que nous avons exposée, ils ont dit que la vie cesse, quand l'âme cesse l'acte végétatif, qui fait le corps humain (1).

Mais, si nous écartons l'erreur grossière et gratuite des matérialistes, nous reconnaîtrons que ces écoles diverses s'accordent sur la donnée fondamentale du problème, et professent avec une égale autorité, que le corps meurt, quand l'âme se sépare de lui : mais à quel signe est-il possible de constater la brusque séparation des deux substances, ou la fin de la vie? La mort n'est pas, en effet, comme le croit le vulgaire, l'épuisement d'une force analogue à l'huile qui alimente la lampe, elle est un acte violent qui réalise la parole évangélique : Je viendrai à vous comme un voleur. « La mort, écrit le Dr Tessier, surprend tout homme dont elle arrête la vie comme un cavalier arrête son cheval en tirant la bride. Les anciens, pour exprimer cette vérité, avaient imaginé la fable des Parques, occupées à dérouler sur leurs fuseaux, le fil de notre vie, coupant ce fil avec leurs ciseaux, à des longueurs différentes, suivant l'arrêt du destin... Les tables mortuaires publiées chaque matin nous montrent des vies tranchées, les unes

(1) Voir notre livre : *La Vie dans l'esprit et dans la matière*, 3e édition.

au moment de la naissance, les autres au commencement ou au milieu de ces périodes qu'on appelle les âges. Les gouvernements demandent des statistiques sur les causes de décès; à quoi cela s'appliquerait-t-il si la mort n'était que l'épuisement de la vie, le repos d'une machine dont le ressort n'a que tant ou tant de longueur, la disparition d'un astre, par suite d'un mouvement de rotation qui doit durer un certain nombre d'heures, sans une minute de plus, ni une seconde de moins. Du reste, à propos de quiconque descend dans la tombe, on entend répéter : il est mort avant le temps, à peine fait-on une exception pour les vieillards caducs (1). »

Nous voyons ainsi tous les jours l'accomplissement de la prophétie et la sagesse de l'avertissement souvent répété dans l'Évangile : « Tenez-vous prêt, car vous ne savez pas à quelle heure le fils de l'homme arrivera. » Mais notre attention, distraite et mobile, ne s'arrête pas à ces divines paroles pour en méditer le sens et en recueillir les fruits, et l'homme, fasciné par les préoccupations terrestres et par le souci aveugle des intérêts matériels, marche jusqu'au jour où l'apparition violente et le coup suprême de la mort le jette éperdu et tremblant aux pieds de la justice

(1) Tessier, *l'Art médical*, 1858, t. VII, p. 11.

qui n'entend plus la voix de la clémence!

Mais, en frappant l'homme, la mort lui inflige un stigmate, qui est le signe le plus certain du coup qu'elle a frappé, c'est la décomposition : Tu es poussière et tu retourneras en poussière. Et la science dont les progrès merveilleux et rapides étonnent la génération présente, la science n'a pas découvert encore de signe plus certain de la mort que la dissolution visible des parties qui composent le corps humain.

III

Si nous pouvions saisir immédiatement par le regard, ou par une expérience certaine, l'âme qui anime le corps, il nous serait également facile de constater ou son absence ou sa présence, et de reconnaître ainsi, sans erreur, la fin de la vie, et nous n'aurions pas à craindre l'épouvantable supplice des enterrés vivants.

Mais ni le regard, ni les expériences ne peuvent saisir cette réalité, cette puissance mystérieuse qu'on appelle l'âme et la vie, et nous n'arrivons à constater sa disparition qu'à travers certains phénomênes physiques, dont les témoignages n'ont pas encore pour nous l'irrésistible clarté que l'esprit humain a le droit de chercher. Comme l'observe, avec raison et

profondeur, l'illustre Bichat, l'individu vit encore plusieurs jours au dedans, tandis qu'il cesse tout à coup d'exister au dehors. L'interruption des phénomènes externes de la vie étant un signe presque constamment infidèle de la réalité de la mort, on ne peut se prononcer sur l'existence de celle-ci, qu'après la cessation des phénomènes de la vie intérieure, et qu'il est difficile à la science de pénétrer dans ces régions intérieures et profondes de la vie! Aussi, écrit Thomassin, avec un rare esprit d'observation : « Si rien n'est plus certain que la nécessité de la mort, rien ne l'est moins que l'extinction totale du principe de la vie. L'art de ne point confondre les vivants avec les morts a encore ses incertitudes. Enfin, je laisse échapper une vérité cruelle, le diagnostic de la mort est équivoque en plusieurs cas, et nous courons les risques, malgré les leçons de quelques savants recommandables, d'être ensevelis et même enterrés avant que nous ayons entièrement cessé d'être (1). »

Malheureusement, des faits trop certains appuient ces affirmations théoriques des savants qui ont étudié avec un esprit libre de préjugés, la question si grave des inhumations précipitées. Bruhier rapporte dans un ouvrage écrit en 1740, et trop riche de détails précis,

(1) Thomassin, *Réflexions sur quelques propriétés du principe de la vie.*

181 faits, parmi lesquels il cite 52 personnes enterrées vivantes, 53 revenues à la vie, après avoir été enfermées dans le cercueil, 75 réputées mortes sans l'être et qui sont sorties de leur sommeil léthargique avant qu'on les ensevelît, 4 enfin ouvertes par le chirurgien avant leur mort.

M. Rambosson, qui a traité cette question en essayant de confirmer ses affirmations par des faits et des témoignages abondants et sérieux, formule ainsi ses conclusions :

« L'histoire des résurrections dans la mort apparente se compose de faits authentiques tellement nombreux, qu'il faudrait plusieurs volumes pour les renfermer. Il est incontestable que des sujets livrés trop brusquement au couteau anatomique ont donné, par leurs cris désespérés, des marques certaines de vie. Des faits très nombreux, entourés de toutes les preuves de l'authenticité, démontrent que de prétendus morts se sont retournés dans leurs cercueils, qu'ils se sont levés de leurs sépultures, que d'autres ont été trouvés loin de leurs bières, ayant expiré sur les degrés de leurs caveaux funéraires.

« Il est certainement impossible que, dans le nombre de ces relations funèbres, il n'y en ait pas de fausses, de controuvées ; mais il s'en trouve aussi une multitude dont le sceptique le plus obstiné et l'homme le plus compétent et le plus

sévère sur les preuves sont obligés d'admettre l'affreuse réalité ; et d'ailleurs, triste compensation ! que de cas épouvantables resteront à jamais ensevelis dans le secret impénétrable du tombeau (1) ! »

Les savants ont cherché à déterminer les caractères qui seraient, antérieurement à la décomposition, un signe certain de la mort ; mais leurs efforts n'ont pas donné le résultat promis, et le problème attend encore une solution.

L'arrêt de la respiration, constaté directement par les sens, ou indirectement par un miroir, n'est pas une indication sûre de la fin de la vie ou de la disparition de l'âme, car on a constaté que la respiration peut s'arrêter pendant quelque temps et la vie continuer encore.

Le docteur Bouchut a repris, pour la justifier, l'opinion de Récamier, et il a donné comme indices certains de la mort l'absence prolongée des battements du cœur à l'auscultation ; le relâchement simultané de tous les sphincters, dû à la paralysie des muscles ; l'affaissement du globe de l'œil et la perte de la transparence de la cornée. Cependant, des observations faites par Stevenson et des faits constatés

(1) Rambosson, *les Lois de la vie*, VIIIe partie, ch, I. *Mort apparente.* — Voir aussi : Dr Jossat, *De la mort et ses caractères.* — Durande, *Mémoire sur l'abus de l'ensevelissement des morts.* — Parrot, *La Mort apparente.* — Dr Icard, *La Mort réelle et la mort apparente.*

à la suite de plaies du cœur très graves sont contraires à la théorie du docteur Bouchut, et permettent d'affirmer que l'absence prolongée des battements du cœur à l'auscultation, peut exister dans la mort apparente. Des faits de ce genre ont été rapportés par les docteurs Brachet, Girbal, Josat et Depaul. « Depuis que M. Bouchut, dit le docteur Collongue, grâce à l'auscultation, avait établi dans un remarquable ouvrage couronné par l'Académie des sciences, que l'absence des battements du cœur dans la mort apparente était un signe certain de la mort, *il ne s'est pas trouvé une seule observation qui fût d'accord avec lui et ses résultats*. Nous en trouvons la preuve dans tous les exemples de mort apparente parus depuis lors (1). »

Le docteur Collongue prétend qu'il existe après la mort, de quelque manière qu'elle se soit produite, un *bourdonnement* qui va s'affaiblissant jusqu'à son extinction complète, depuis la première heure, après la mort jusqu'à la dixième ou sixième heure. C'est à l'aide du dynamoscope, que l'on constaterait la réalité de ce bruit :

(1) Dr Collongue, *Dynamoscopie*, p. 303.

Cet effrayant danger des inhumations précipitées serait bien diminué si la France suivait, sur ce point, l'exemple d'un pays voisin. Dans le plus grand nombre des provinces de l'empire allemand, on ne permet l'inhumation d'un cadavre qu'après avoir fait constater légalement par un médecin, non seulement la mort, mais encore un commencement de décomposition.

« Il est rare que le bourdonnement soit entendu après la mort, à l'extrémité des doigts des mains. Il n'est jamais entendu à l'extrémité des doigts des pieds. On l'entend toujours, immédiatement, après la mort, aux paumes de la main, aux avant-bras, aux bras, aux jambes, aux cuisses, au ventre; il peut ne pas être perçu à la tête ni à la figure. Il y a un point où il est plus distinct que partout ailleurs, et ce point est indéterminé ; il est tantôt à droite, tantôt à gauche, mais toujours aux régions précordiales et épigastriques. »

Malheureusement le docteur Frédault déclare que ce nouveau genre d'auscultation demande des réserves et ne donne pas les résultats promis.

L'épreuve par les courants galvaniques et magnétiques, a séduit quelques savants qui, frappés des analogies mystérieuses du principe de vie avec l'électricité, et de certains effets obtenus dans des cas de mort apparente, par suite de l'anesthésie, ont recommandé l'électroponcture. Implanter des aiguilles sur l'axe cérébro-spinal et provoquer ensuite des effets intenses d'électricité, tel est tout le secret de cette épreuve de la mort. Mais ces savants semblent oublier que la contractilité subsiste après la mort, et que des muscles paralysés depuis longtemps, sont insensibles au galvanisme même pendant la vie.

Nous signalerons, à nos lecteurs, une série d'articles extraits du journal *l'Industriel de Saint-Germain-en-Laye* (novembre et décembre 1868). L'auteur, M. Le Guern, compte 1,202 individus qui eussent été enterrés vivants sans un concours varié de circonstances.

De 1800 à 1865, l'on ne compterait pas moins de 341 personnes qui se sont réveillées d'elles-mêmes, alors qu'on faisait les préparatifs des funérailles ou au moment d'être transportées en terre, et dans la période de 1845 à 1865, le nombre serait de 41.

Dans d'autres cas, le reveil se fit sous des conditions plus terribles; par suite d'incisions chirurgicales ou de sacrilèges commis dans la fosse. Le chiffre des ressuscités était encore de 251, de 1833 à 1855.

Bien plus triste est l'énumération des faits accomplis notoirement, puisqu'ils s'élèvent à 325 dont 51 de 1833 à 1836, et 27 de 1845 à 1865. Enfin, le nombre d'inhumations précipitées, constaté par la posture des squelettes au moment de l'exhumation, s'élève à 582 parmi lesquels 173 de 1833 à 1865. Ces faits ont été relevés dans la correspondance de M. Le Guern. Plus récemment encore on a essayé de constater la mort par l'emploi des rayons X. Mais ce moyen est trop compliqué, il n'est pas à la disposition des médecins et des familles, est-il, d'ailleurs, toujours sûr?

Voici, enfin, un moyen plus simple qui a obtenu, il y a vingt-cinq ans, les suffrages et une récompense de l'Académie des sciences, de Paris. Il a été découvert par un Français.

Si, dans une pièce obscure, vous tenez la main ouverte avec deux doigts se touchant, devant la lumière d'une bougie, vous verrez, à travers la peau, la couleur rouge vif du sang qui circule à l'endroit où le doigt appuie sur le doigt.

Or, ce signe infaillible cesse immédiatement quand la mort est réelle, et il existe au contraire, dans la catalepsie et dans les autres genres de mort apparente. L'absence de cette couleur et de circulation, au doigt, indiquerait donc sûrement la congélation des tissus et la cessation du courant moteur de la vie.

Ce signe est facilement reconnaissable, même par les plus ignorants; il est à la portée de tout le monde; il n'exige qu'une certaine habitude et quelque attention.

Quels que soient les arguments tirés de la rareté de ces faits à l'époque actuelle, des résultats de la pratique hospitalière, de l'établissement des maisons mortuaires, l'on comprend la persistance des réclamations du public, et l'on peut hautement applaudir à l'idée humanitaire qui a guidé le marquis d'Ourches dans la fondation d'un prix pour établir les signes certains de la mort.

Arrêtons-nous dans cette nomenclature déjà trop longue des efforts impuissants de la science humaine pour constater en dehors de la décomposition du corps, le départ de l'âme et la fin de la vie. Dieu semble se réserver le secret profond de l'apparition et de la disparition de l'âme, de l'origine et de la fin de la vie. Entre ces deux points mystérieux qui marquent les deux moments suprêmes de notre existence ici-bas, nous subissons l'épreuve douloureuse imposée par la sagesse divine, et quand notre corps tombé en poussière, continue ses métamorphoses brillantes, notre âme avec sa conscience, sa mémoire, sa raison s'éloigne; où va-t-elle?

Poser cette question, c'est demander quel est le lendemain de la mort.

CHAPITRE II

LA PRÉEXISTENCE DES AMES

I

C'est donc l'âme, cette réalité insaisissable aux sens grossiers de notre corps, et pleine à la fois de mystères et de puissance, qui vit encore, quand le cadavre est enseveli, et c'est d'elle que nous voulons parler, quand nous disons qu'après la mort, nous continuons de vivre dans la béatitude ou dans la souffrance. D'où vient cette âme, et où va-t-elle? Serait-il vrai que son passage dans le corps que nous avons, pendant la durée de notre existence, n'est qu'une étape dans un long voyage, dont l'origine lointaine échappe à nos calculs et dont le terme défie nos prévisions les plus habiles? Notre âme comme notre corps viennent-ils d'un même auteur, par le canal du sang et par la masse de matière; muscles, nerfs, vaisseaux, que la génération charnelle nous a donnés? Cette âme n'est-elle en réalité, pendant la vie, qu'une puissance libre, entre ces deux

abîmes, qui effrayent, à des titres divers, notre imagination impuissante à les mesurer, entre le néant et l'éternité? Graves problèmes que nous allons examiner aux clartés de la raison, avant de recourir aux enseignements de la foi.

L'erreur de l'éternité des âmes et de la métempsycose a compté des adhérents nombreux parmi les philosophes de l'antiquité, et au sein des religions les plus répandues dans l'ancien monde. Pythagore, Platon, Jamblique, Plotin (1) enseignent la transmigration des âmes en différents corps. Au temps de César, les Gaulois partageaient cette croyance qui leur était commune avec les Égyptiens, les Chinois, les Indiens et les peuples de l'Orient (2).

Ovide a servi d'écho à l'antique croyance dans ces vers si connus :

O genus attonitum! gelidæ formidine mortis,
Quid Styga, quid tenebras, quid nomina vana timetis.
Materiem, vatum falsique piacula mundi?
Corpora sive rogus flamina seu tabe vetustas,
Abstulerit mala, possei ptanon ulla putetis
Morte carent animæ : semperque priore relicta

(1) Porphyre, *Vie de Pythagore;* — Platon, *le Timée;* — Jamblique, *De Mysteristiis*, sec. IV, c. v; Plotin, dans saint Augustin, *De Civit. Dei*, l. X, c. xxx.

(2) « Non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios, atque hoc maxime ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto. » J. Cæsar, tit. lib. VI, p. 155. — P. sur la religion des Indiens et des peuples de l'Asie. (Voir le P. Bauchet, 13e recueil des *Lettres édif.*, p. 98.)

Sede, novis domibus vivunt habitantque receptæ.
Ipse ego (nam memini) Trajani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam
Sedit in adverso gravis hasta minoris Atridæ;
Cognovi clypeum levæ gestamina nostræ,
Nuper Abanteis Templo Junonis in Argis (1).

Tibulle a chanté dans des vers brillants et faciles ces voyages de l'âme, que Lucrèce croyait éternelle, et qui perd la mémoire, en changeant de vie, au fleuve Léthé, décrit par Virgile (2). Ainsi les poètes, les philosophes, les prêtres anciens assignent à notre âme une origine dont la date nous échappe, et des transmigrations continuelles dans le corps des hommes et dans les corps des animaux.

Après Jésus-Christ, le problème agite encore les esprits, ils veulent connaître l'heure et la nature de l'apparition ou de la naissance de l'âme dans le corps qu'elle vient animer. Mais, libre de l'erreur de la métempsycose et des rêveries de la transmigration et de l'éternité des âmes, la pensée chrétienne essaye seulement de savoir si notre âme est tirée du néant, ou si elle dérive par voie d'émanation ou de production, de l'âme du premier homme qui serait ainsi à un titre plus élevé encore, le père et la source du genre humain.

(1) Ovid. *Metamorph.*, XV, vers. 153.
(2) Virgil. *Æneid.*, lib. VI, vers. 713. — Lucret., lib. III, vers. 670. — Tibulle, lib. IV, vers. 204, *ad Messalam.*

L'inquiétude et l'indécision des esprits sur cette question délicate s'accusent avec évidence dans les écrits de Tertullien, d'Origène, et de saint Grégoire de Nysse. Ces théologiens déclarent erronée la doctrine qui veut que la création de l'âme suive immédiatement la formation du corps dans le sein de la mère. Saint Jérôme est partisan de la production des âmes, et saint Augustin, après avoir exprimé la difficulté du problème, en plusieurs de ses écrits, refuse de le trancher (1).

Nous sommes ainsi en présence de trois solutions différentes : la première est une forme particulière du panthéisme, et fait l'âme éternelle comme Dieu lui-même, dont elle serait une émanation dans ce monde; la se-

(1) Tertull. *De animâ*, cap. XIX. Anima velut sureulus quidam ex matrice Adam in propaginem deducta et genitalibus semina foveis commendata pullulabit tam intellectu quam et sensu. — Et cap. XXXVII. Igitur ex uno homine tota hæc animarum redundantia agitur. — Origen. *Præmium Periarchon*, p. 420; — S. Greg. de Nyssi. *De animâ*, l'authenticité de ce texte n'est pas établie. — Le texte de saint Jérôme est important, parce qu'il expose clairement l'état de la question : « Super animæ statu memini vestræ quæstiunculæ, imo maxime Ecclesiasticæ quæstionis, utrum lapsa de cœlo sit, ut Pythagoras philosophus omnesque Platonici et Origenes putant; an a propria Dei substantia, ut stoici, Manichæus et Hispana Priscilliani hæresis suspicantur; an in thesauro habeantur Dei olim conditæ, ut quidam Ecclesiastici stulta persuasione confidunt; an quotidie a Deo fiat et mittantur in corpora, secundum illud quod in Evangelio scriptum est; *Pater meus usque modo operatur et ego operor;* an certe ex traduce, ut Tertullianus Apollinaris et maxima pars Occidentalium, aut vivant, ut quomodo corpus ex corpore, sic anima nascatur ex anima et simili cum brutis animantibus conditione subsistat. » S. Hieron. *Epis. ad Marcellenium*, t. IV, p. 642, S. Aug. *De lib, arbitr.*, lib. III, cap. XXI.

conde, qui est l'expression de la métempsycose, en reconnaissant à l'âme une existence séparée de Dieu, nous ferait croire que nous avons déjà vécu dans des corps dont nous avons perdu le souvenir; la troisième, que l'on retrouve dans les écrits de certains théologiens des premiers siècles de l'Église, jaloux d'expliquer l'hérédité de la tache originelle, est connue sous le nom de transfusion des âmes; elle fait découler les âmes comme les corps, par voie de génération.

Nous écartons du débat l'erreur de l'éternité de l'âme, ou du panthéisme, et nous examinerons le système de la métempsycose, renouvelé avec éclat, dans un langage élevé, ému, par un brillant écrivain de notre temps, avant de nous occuper du traducianisme ou de la transmission de l'âme par génération.

II

« Toute âme humaine, écrit J. Reynaud, fait son apparition dans la vie, au degré le plus bas de la hiérarchie. L'histoire d'Adam est en substance l'histoire commune de tous les hommes. Par une opération spéciale du Créateur, au point du temps et de l'espace assigné par l'harmonie de l'ensemble de l'univers, l'âme retenue jusqu'alors, dans un demi-sommeil, reçoit le principe divin de sa perfec-

tibilité, et du même coup s'éveillent en elle les puissances nécessaires à l'accomplissement de ce principe : la raison brille, le cœur s'allume, la conscience souffre, l'homme commence. C'est assez dire qu'il n'est pas encore développé. A peine dégagée, son intelligence tente ses premiers efforts pour s'élever à ses premières connaissances, son caractère est encore flottant; sa volonté n'a contracté ni avec le bien, ni avec le mal; l'innocence règne en lui, mais il n'y a jusque-là en lui, ni béatitude, ni sainteté. Il faut, pour se fortifier, que l'âme s'éprouve, qu'elle déracine les forces de l'instinct, qu'elle suscite à leur place celles de l'ordre moral, en un mot, qu'elle se travaille elle-même; et les conditions d'existence qui lui sont attribuées dans le cours de cet exercice, perpétuellement conformes à l'état de son développement, sont partout le juste effet de sa liberté. De vie en vie, de monde en monde, disparaissant de l'un, pour reparaître dans un autre, toujours portée par les tendances qu'elle a déterminées en elle, au centre de la société qui lui convient, toujours douée des forces plastiques nécessaires pour se former les organes dont elle a besoin, elle accomplit, avec plus ou moins de rectitude et de félicité, les phases successives de son perfectionnement infini, et née dans les bas-fonds de l'univers, ballottée dans ses régions moyennes, après une

suite d'épreuves plus ou moins longue, elle en gagne les paisibles sublimités, ineffable récompense des mérites qu'avec la grâce de Dieu elle a su acquérir. Continuellement, par l'opération incessante du Créateur, des âmes nouvelles sortent du néant, se préparent à l'humanité, et prennent leur essor, chacune à sa manière, à travers l'immensité des mondes. Nous ne sommes ici que sur un lieu de passage, et vous êtes dupes d'une illusion, quand vous vous imaginez, sur la foi des apparences, que la terre est à notre égard, un théâtre de création quotidienne (1). »

L'auteur laisse dans une ombre discrète la question de l'origine de l'âme : D'où vient-elle? Est-elle éternelle? A quel moment fut-elle créée et combien de corps a-t-elle animés, avant de descendre dans le corps qu'elle anime aujourd'hui? Vaines interrogations, auxquelles J. Reynaud ne répond pas, et blâmant sévèrement les partisans de l'origine simienne de l'homme, il affirme hautement ces deux principes gratuits qui dominent son système et qui indiquent les dernières limites accessibles à l'esprit humain : 1° notre âme a vécu avant d'animer notre corps? dans ces vies diverses, l'âme en vertu de sa force plastique, a fait elle-même son corps ou ses organes en harmonie

(1) J. Reynaud, *Terre et Ciel,* p. 202.

avec le milieu terrestre ou céleste qui était le lieu de son habitation. M. Figuier ne connaît pas ces réserves prudentes, et, d'accord avec Fontenelle et Jean Renaud, quand il affirme la préexistence de nos âmes, il se sépare d'eux, il invoque les révélations des sciences naturelles quand il prétend écrire notre acte de naissance et nous révéler le secret de l'origine de nos âmes.

Selon M. Figuier, le soleil est le premier agent de la vie ; il contient dans son sein lumineux des êtres spiritualisés, doués du pouvoir d'émettre des germes animés qui descendent avec les rayons solaires dans le sein des eaux où ils provoquent la naissance des plantes et des zoophytes doués alors de la vie et de la sensibilité. Le germe animé suivra, désormais, une marche ascendante. Il passe du zoophyte et de la plante qui viennent de mourir, dans le mollusque, de là dans l'animal articulé, poisson ou reptile, du reptile dans l'oiseau, et enfin dans le mammifère. En s'élevant ainsi, le germe animé, d'abord rudimentaire, a reçu des développements en rapport avec les organes nouveaux qui lui servaient d'instruments : le perfectionnement du germe est parallèle au perfectionnement du corps : « Le soleil, écrit M. Figuier, en envoyant sur la terre et dans les eaux ses rayons vivificateurs, y provoque la formation des plantes et des

zoophytes, qui sont les points de départ de l'organisation. Le germe animé déposé par le soleil dans les plantes et les zoophytes, s'accroît, en passant du zoophyte au mollusque ou à l'articulé; puis il se développe davantage en passant du mollusque ou de l'articulé au poisson. Ce germe d'âme devient ainsi une âme rudimentaire, pourvue de quelques facultés. Elle n'avait que la sensibilité dans le zoophyte et le mollusque; elle a, chez le poisson, puis chez le reptile ou l'oiseau, l'attention, le jugement. Les facultés augmentent à mesure que l'animal s'élève davantage dans l'échelle organique. Arrivé au sommet de cette échelle, c'est-à-dire à l'être humain, l'âme est en possession de toutes ses facultés et surtout de la mémoire, qui était obscure et incertaine dans l'échelle animale (1). »

Je n'arrêterai pas votre attention aux différences essentielles, anatomiques, intellectuelles et morales qui élèvent une barrière infranchissable entre l'homme et les animaux (2), et négligeant cette partie inutile de la question traitée avec trop d'imagination par M. Figuier, je veux connaître les raisons qui soutiennent la théorie que je viens d'exposer. Les partisans nombreux de la préexistence des âmes se

(1) L. Figuier, *le Lendemain de la mort*, p. 259-260.
(2) Voir notre livre : *La Morale et l'Athéisme contemporain. — La Morale et l'Instinct.*

répètent, et MM. Figuier, Pezzani et J. Reynaud prétendent justifier par les mêmes arguments, la négation de la création actuelle des âmes et leur foi à la réalité des vies antérieures qui ont précédé pour chacun de nous, notre vie d'aujourd'hui. Quels sont donc ces arguments, et quelle est leur valeur?

III

L'inégalité des conditions, des qualités physiques, intellectuelles et morales, étonne le philosophe étranger aux enseignements de la théologie chrétienne, et c'est pour en donner une explication qui justifie la Providence et rassure notre raison que M. Figuier prend la défense de la préexistence des âmes. Nous n'avons pas exprimé le désir de naître sur cette terre, qui, par suite de son inclinaison sur son axe, distribue les climats d'une déplorable manière. Il faut, ou succomber au froid si l'on n'est pas défendu contre ses rigueurs, ou être calciné par la chaleur. Au point de vue moral, que voyons-nous? Le vice heureux, la vertu méprisée, des affections suivies de déchirements et de séparations pleines de larmes; si nous goûtons un moment les joies de la paternité, de l'amitié, de l'amour, ce n'est que pour voir les objets de notre tendresse ravis par la

mort, ou séparés de nous par les accidents d'une vie misérable. Ainsi la vie est faite, et elle ajoute à ces rigueurs les rigueurs plus cruelles d'une choquante inégalité. L'un naît sous un climat meurtrier, au milieu des barbares ; un autre, sous un climat tempéré, au sein d'une civilisation avancée, dans les joies relatives et dans les satisfactions de l'opulence. Les dons de l'esprit, la pénétration, la mémoire, le jugement, l'intelligence sont répartis entre les hommes, selon le caprice et le hasard ; il en est de même des qualités morales, et l'on voit, dans la même famille, ici un enfant intelligent et vertueux, là un enfant rebelle, idiot, mauvais. « Dieu serait donc injuste et méchant s'il imposait à des êtres qui n'ont rien fait pour l'encourir, et qui ne l'ont point sollicitée, une vie aussi misérable. Mais Dieu n'est ni injuste ni méchant ; les qualités contraires sont l'attribut de sa parfaite essence. Par conséquent, la présence de l'homme sur tel ou tel point de la terre, et l'inégale distribution des maux sur notre globe ne peuvent trouver d'explication... Si, au contraire, vous admettez la pluralité des existences humaines, tout s'explique merveilleusement... Notre existence actuelle n'est que la suite d'une autre, soit que nous portions en nous l'âme d'un animal supérieur, que nous devons épurer, perfectionner, ennoblir, pendant notre séjour sur la terre ;

soit qu'ayant déjà rempli une existence imparfaite et mauvaise, nous soyons condamnés à la recommencer sous de nouveaux frais (1).

La raison refuse d'accepter les explications que vous venez d'entendre, en faveur de la préexistence des âmes. C'est une pensée cruelle d'expliquer les maux et les douleurs de la vie présente, en les considérant comme un châtiment de nos imperfections passées, de nos fautes antérieures dans une autre planète; car, si cette hypothèse, absolument invraisemblable, était justifiée, nous serions condamnés à voir dans les déshérités, dans les malheureux de la vie présente, de justes victimes qui expient leurs crimes passés, leurs révoltes contre la société et contre Dieu, et la vue de ces victimes devrait éveiller dans notre âme, le sentiment que nous éprouvons quand nous voyons passer le coupable condamné par la justice des hommes à l'amende, à la prison, à l'exil, à la mort. La compassion, la pitié, la tendresse que nous éprouvons pour les malheureux devraient faire place à la crainte de la justice divine et à l'horreur du mal. Et, en suivant encore cet ordre logique de considération, nous serions amenés à voir dans la situation opulente, et relativement heureuse des riches de la terre, la juste consécration des actes de vertus qui ont rempli

(1) *Le Lendemain de la mort*, p. 264.

leurs vies antérieures, une récompense humaine dont ils doivent s'assurer la paisible et égoïste jouissance, en fermant leur cœur à la pitié pour les malheureux; et la société, au nom de cette loi de fer, se trouverait ainsi divisée en deux castes, les châtiés et les récompensés, séparés par la justice de Dieu.

D'ailleurs ne sommes-nous pas trop souvent témoins de ce scandale social : des hommes qui arrivent par des voies injustes, criminelles et malgré nos lois sociales, aux honneurs, à la fortune, et qui, jusqu'au dernier jour de leur vie, savourent la jouissance malsaine de ces biens mal acquis, tandis que l'honnête homme est dans la misère et l'oubli? Est-il humain, est-il permis de voir, dans cet éclatant et scandaleux succès des entreprises des mauvais, la récompense des épreuves antérieures, la consécration de leurs mérites passés? Où est donc la Providence, et que deviennent la justice et la sainteté divines si elles récompensent un homme, en lui permettant d'arriver par des moyens injustes, criminels, à la réalisation de ses désirs?

Si vous répondez que l'état de cet homme est un état d'épreuve, et qu'il rendra compte à la justice de Dieu, de l'abus qu'il a fait de ces dons, je vous arrête, et j'ajoute que l'hypothèse de la préexistence des âmes est inutile, et que l'idée d'épreuve explique également nos dou-

leurs, et toutes les souffrances physiques et morales dont nous sommes accablés. Oui, l'homme mauvais et coupable rendra compte de l'abus de la vie, et sera châtié, et l'homme juste rendra compte aussi de ses douleurs, dignement et chrétiennement supportées, et il sera récompensé, et cette idée d'épreuve et de récompense future me suffit, sans qu'il soit nécessaire de croire à des vies antérieures, dont je n'ai aucun souvenir. Vous nous dites : « Si vous connaissez une doctrine, une philosophie, une religion qui résolvent ces difficultés, je déchire ce livre, et je m'avoue vaincu (1). » Cette doctrine, la voici, c'est celle qui considère la vie comme une épreuve, et vous êtes, vous-même, enfermé dans cette alternative, ou de reconnaître avec nous que la vie présente est une épreuve, ou de méconnaître et l'humanité que nous devons aux malheureux, et le respect que nous devons à Dieu, en justifiant l'insolente fortune des hommes coupables, et en restant sans pitié en présence du juste malheureux et persécuté.

Il y a longtemps que ce problème redoutable du mal s'est imposé à l'attention de l'esprit humain, et, en dehors même des partisans égarés de la pluralité des existences, les philosophes les plus célèbres en ont cherché la solution. Les

(1) *Le Lendemain de la mort*, p. 264.

stoïciens ont nié le mal physique ou la douleur, en répétant comme un axiome indiscutable cette parole célèbre d'un ancien : Douleur, tu n'es qu'un nom! Cette affirmation superbe de l'orgueil nous fait sourire, et en présence de la misère, de la maladie, des tortures de certains de nos semblabes, nous sentons bien que la douleur est une cruelle et incontestable réalité. Les manichéens ont cru dénouer le problème en affirmant l'existence de deux principes éternels : l'un bon, auteur du bien, l'autre mauvais, auteur du mal, en lutte, sans fin, à travers le monde; mais la raison métaphysique a répondu que l'existence éternelle de deux principes infinis était une contradiction de l'erreur. L'Être éternel et infini est celui qui possède la plénitude de l'être et de la vie, et s'il y avait, auprès de lui, un être distinct et infini, il ne posséderait pas la plénitude de l'être, il serait limité par un principe rival, et il lui manquerait toute la réalité qui appartiendrait au principe mauvais. La volonté indifférente de Dieu, dont Descartes se fait une arme pour répondre aux sixièmes objections, ne lève pas davantage les difficultés; car cette indifférence est une chimère, et la volonté divine elle-même obéit à la raison. Ni l'optimisme philosophique de Leibniz, ni l'optimisme théologique de Malebranche ne répondent au trouble de la conscience, et il n'est pas nécessaire d'un long

effort d'attention sur l'état de l'humanité pour être convaincu que ce monde n'est pas le meilleur, le plus parfait des mondes, et que la puissance divine aurait pu nous créer dans un état meilleur.

La question se ramène à des termes précis, la raison veut savoir si Dieu, qui pouvait faire un monde plus parfait que celui que nous habitons, s'est rendu coupable d'injustice envers nous, en nous laissant si malheureux, et si les partisans nouveaux et désolés de l'école du désespoir ont raison d'appeler la mort et de blasphémer contre l'auteur de la nature. Les inégalités intellectuelles me laissent indifférent. Je sais que Dieu ne pouvant pas créer un être entièrement semblable à lui-même, c'est-à-dire infini, toute créature sera séparée de Dieu, de sa perfection, par une distance incommensurable. Que l'homme soit enrichi et orné de tous les dons du génie, qu'il domine ses contemporains et les siècles par la hauteur d'une science aussi étendue que je la veux concevoir, il reste encore loin de Dieu, et il peut répéter la parole du paysan, ignorant et grossier ; pourquoi mon esprit ne sait-il pas davantage? et pourquoi ma science n'égale-t-elle pas la science de Dieu? L'imperfection de l'esprit est donc naturelle à toute créature, et elle ne doit ni m'étonner, ni troubler notre raison.

La souffrance physique, qui devient dans

certains cas particuliers, violente, persistante, nous étonne davantage, et nous accusons Dieu de nous faire souffrir. Le problème est mal posé par nos murmures ignorants. Le mal a des causes naturelles, et avant de déterminer la part directe qui appartient à Dieu, dans nos souffrances, il conviendrait de faire aussi la part de nous-mêmes, de nos parents, de notre société. Que de souffrances, de maladies aiguës, mortelles dont nous sommes cause nous-mêmes, par la facilité coupable avec laquelle nous cédons soit aux passions de l'esprit : envie, ambition, jalousie, avarice ; soit aux passions des sens : gourmandise, débauche, vie déréglée. L'homme ne meurt pas, il se tue. La plupart de nos souffrances sont filles de nos excès, et c'est à nous qu'en appartient souvent la responsabilité honteuse. Que de maladies léguées par la loi fatale et redoutable de l'hérédité ! La nature suit son cours. Maladies syphilitiques, cancéreuses, phtisie, folie, tristes héritages que l'enfant reçoit de sa famille, et s'il échappe au coup de la mort, sa vie malheureuse et incomplète, dont on se fait une arme contre la Providence, accuse l'imprévoyance et l'inconduite de ses ascendants. Que de maladies, enfin, dont les causes morales relèvent de notre organisation sociale ! troubles profonds, causés par les discordes civiles, les guerres étrangères, les disgrâces imméritées, et qui engendrent ces

maladies aiguës et incurables, sous lesquelles l'homme succombe. Et c'est ainsi que souvent le mal physique et la douleur ont des causes naturelles, humaines; nous sommes injustes, quand nous élevons contre Dieu des murmures accusateurs, en lui imputant nos souffrances.

Le mal moral nous étonne aussi; je reconnais volontiers que l'on rencontre quelquefois, dans une même famille, des enfants aux tendances opposées. Les mauvaises natures nous épouvantent, mais vous ne pouvez pas nier le fait de la liberté humaine, et cela me suffit. Si mauvaises que soient, dans certains cas, les tendances naturelles, l'enfant reste libre; il aura de violents combats à soutenir, mais l'effort, la grâce, l'influence salutaire de l'éducation rétabliront l'équilibre, il n'est pas nécessaire de recourir à l'hypothèse gratuite et fausse des existences passées, pour justifier la Providence et expliquer ici-bas le règne du mal. Élevez, formez, corrigez cet enfant, avant que les habitudes mauvaises soient enracinées en lui, avant que la liberté ait pris un mouvement et une direction redoutable dans son âme, et le monstre pourra devenir un saint.

J'ouvre des horizons, j'énonce des principes de solution, mais je ne veux pas appuyer sur ces considérations qui font justice des prétextes et des accusations des partisans de la métempsy-

cose. Je ne m'arrêterai pas davantage à l'hypothèse insoutenable de l'âme animale qui se purifie dans l'homme malheureux. Ou cette hypothèse n'a pas de sens, ou elle signifie que, par l'épreuve courageusement supportée, l'âme se prépare à une destinée meilleure, et si telle est la pensée de M. Figuier, il n'est pas nécessaire de parler d'une âme animale qui se dégage d'un impur alliage; il suffit, si l'on veut expliquer la douleur et l'amertume de la vie présente, de dire avec la philosophie spiritualiste et la théologie chrétienne, qu'elle est une épreuve et une préparation à une vie meilleure qui commence à la mort.

Cet argument ne tient donc pas debout, si l'on veut bien l'examiner avec attention, en ne suivant même que les indications de la raison naturelle, et cette faiblesse que je viens de signaler est aussi le caractère du second argument, emprunté à l'état des enfants morts en bas âge. En effet, les tables de statistique nous apprennent ce fait douloureux: la moitié des enfants nés en Europe meurent avant l'âge d'un an. Que deviennent-ils? C'est fort simple; selon M. Figuier, l'âme de ces enfants, qui n'a pas subi l'épreuve nécessaire de la vie, recommence la partie, elle passe dans le corps d'un deuxième et d'un troisième enfant, jusqu'au moment où elle aura franchi le terme qui la place dans les conditions communes de l'hu-

manité. Et voilà, ajoute M. Figuier, le triomphe de la doctrine des réincarnations. Si l'auteur accepte cette solution, pure hypothèse que rien ne justifie, c'est que l'explication chrétienne de l'état des enfants morts sans baptême est injuste, barbare et contraire à la sainteté de Dieu.

Cette attaque est vive, et puisqu'elle soutient l'argumentation de l'auteur, il est utile de l'examiner. La religion chrétienne déclare, écrit M. Figuier, que les enfants morts en bas âge vont au Paradis s'ils ont reçu le sacrement du baptême, et Dieu serait injuste s'il accordait le bonheur éternel à une âme, pour un séjour de quelques heures sur la terre, où les hommes supportent une vie de labeur. Les enfants morts sans baptême vont aux limbes, séjour mitoyen entre le ciel et l'enfer : « Les cinq sixièmes des enfants des hommes meurent certainement sans avoir reçu le sacrement salutaire. Les cinq sixièmes des enfants iraient donc se perdre dans l'immobilité des limbes, ce froid tombeau, ce somnolent séjour des âmes, qui, par essence, sont toute activité et tout mouvement. Dieu créerait donc des âmes sensibles pour en jeter les cinq sixièmes dans une espèce d'anéantissement (1) ! »

Les théologiens les plus autorisés de l'Église

(1) *Le Lendemain de la mort*, p. 270, 271.

catholique enseignent que les enfants morts sans baptême et privés de la vision béatifique, à laquelle ils n'ont aucun droit, jouiront cependant d'une félicité naturelle, et n'éprouveront ni douleur ni regret de l'état ou des conditions particulières qui leur seront faites par la volonté divine. Ainsi parlent saint Thomas d'Aquin, Suarez, Scot, Durand, Molina, Vasquez, dont les témoignages précis, motivés, sont recueillis par Silvius, et défendus avec vigueur (1).

Or, puisque les docteurs de l'Église sont d'un même avis sur ce point; puisqu'ils reconnaissent que ces enfants ne sont pas tourmentés (2), et que la privation de la vision béatifique, qu'ils ne connaissent pas, dit saint Thomas d'Aquin, ne fera naître aucune souffrance dans leur âme, il est évident que ces enfants ne sont ni punis, ni malheureux, et que la pitié de M. Figuier est aussi peu fondée que les accusations qu'il élève contre l'idée que nous avons de la justice de Dieu. La question se réduit ainsi à demander pourquoi Dieu accorde une félicité incomparablement plus grande aux enfants baptisés qu'aux enfants qui ne le sont pas.

Dieu est parfaitement libre de distribuer ses

(1) Silvius, tome II, 9, XI.
(2) Durandus, lib. II, dist. XXX. — Concors est doctorum sententia, quod pueri non baptizati non dolent de carentia visionis divinæ. — Voir notre ouvrage : *La Chute originelle et la Responsabilité humaine*, 3e édit.

dons gratuits, et la béatitude, comme il lui plaît et selon des lois que nous ne connaissons pas. Le riche qui donne aux pauvres distribue ses aumônes d'une manière inégale, et sans blesser les droits de ceux qu'il veut bien secourir. Ma raison demande que Dieu ne punisse pas une créature innocente pour des crimes qu'elle n'a pas commis, et qu'il mesure ce qu'il attend de nous aux forces qu'il lui convient de nous donner. Ces deux principes ne sont pas violés, dans la doctrine chrétienne. Mais, demander davantage, exiger que Dieu accorde une égale félicité à tous les enfants ou revêtus ou dépouillés du caractère sacré du baptême, c'est demander ce qui n'est pas dû, c'est méconnaître le caractère souverainement libre des largesses de Dieu.

Et certes, la doctrine chrétienne est plus conforme que l'hypothèse de M. Figuier aux désirs profonds du cœur humain, plein d'aversion pour la douleur.

M. Figuier condamne l'enfant qui vient de mourir à s'incarner deux fois, trois fois ; à recommencer la vie jusqu'au moment où, de gré ou de force, il aura porté sur ses épaules le poids douloureux, et les dures épreuves de l'existence. Les grands Docteurs de l'Église enseignent, au contraire, que ces enfants échappent à ce poids et à ces épreuves, et que Dieu les appelle à une béatitude surnaturelle s'ils

sont baptisés, à une béatitude naturelle s'ils ne le sont pas. De quel côté est la rigueur, et qui reconnaît mieux que nous la bonté de Dieu ?

M. Figuier voudrait sans doute, au nom du principe d'égalité, que Dieu daignât traiter tous les hommes de la même manière, et leur accorder les mêmes qualités physiques, intellectuelles, morales, la même durée d'épreuves, même date de naissance et de décès.

« S'il n'y a pas de réincarnation, écrit M. Figuier, nous demanderons pourquoi les âmes ne sont pas formées toutes sur le même type, et pourquoi, lorsque tous les corps humains sont semblables, il y a une si grande diversité dans les âmes, c'est-à-dire dans les facultés intellectuelles et morales qui les constituent? Nous demandons pourquoi les aptitudes naturelles sont si diverses et tellement prononcées, qu'elles résistent souvent à tous les efforts de l'éducation qui tente de les réformer, de les redresser, de les diriger dans un autre sens?... Comment expliquera-t-on l'existence de ces enfants qu'on appelle petits prodiges : Pascal découvrant, à l'âge de douze ans, la plus grande partie de la géométrie plane ; le pâtre Mangiamelo calculant, à l'âge de cinq ans, aussi vite qu'une machine arithmétique ; Mozart exécutant une sonate de piano, avec ses doigts de quatre ans; Rembrandt dessinant d'une façon magistrale, avant de savoir lire, etc.?

Tout se comprend si l'on admet une vie antérieure à la vie présente. L'individu apporte, en naissant, l'instruction qui résulte pour lui des connaissances qu'il avait acquises pendant sa première existence (1). »

La pensée de M. Figuier manque ici de précision. Veut-il dire que tout homme naît avec des prédispositions spéciales qui expliquent les prodiges d'esprit de certains enfants? Veut-il dire que nous naissons avec la possession complète, un instant endormie, des connaissances que nous avons pu acquérir, avant d'habiter la terre? Dans la première hypothèse, il suffit de dire que Dieu crée les âmes avec des aptitudes diverses, inégales, et que l'on retrouve, dans les esprits et les caractères, l'inégalité dont la nature physique elle-même nous donne l'image; et tout philosophe impartial acceptera cette réponse plus satisfaisante que le rêve inutile de la préexistence de nos âmes, dans un monde inconnu. Dans la seconde hypothèse, il est vraiment inexplicable que, naissant avec un esprit muni des connaissances péniblement acquises dans une autre existence, nous en avons perdu la mémoire, et qu'il soit nécessaire encore aujourd'hui de travailler, d'étudier, de chercher comme ferait un homme absolument étranger aux sciences

(1) *Le Lendemain de la mort*, p. 277, 278, 279.

que nous voulons posséder. Que j'aie été un savant ou un ignorant dans un autre monde, peu importe, car, en fait, tout homme est obligé aujourd'hui d'apprendre, en commençant par les leçons rudimentaires, et sans avoir jamais conscience d'avoir déjà reçu des leçons de mathématiques, de physique, de chimie ou d'histoire, qui lui auraient été données dans une autre planète. Et si l'on prétend seulement que le travail est plus agréable et plus facile aux uns, que ceux-ci ont la vocation artistique et d'autres la vocation militaire, évidemment, ce fait incontestable est la simple démonstration de la variété, dans les créations de Dieu : étendre plus loin la conséquence, c'est manquer de philosophie.

Les inégalités physiques, intellectuelles et morales sont un des liens les plus étroits des sociétés humaines. C'est le besoin de s'instruire qui rapproche l'ignorant et le savant ; c'est le besoin de gagner sa vie et d'échapper à la misère qui rapproche le pauvre et le riche ; c'est le besoin d'échapper à l'état sauvage et de combattre ses inclinations mauvaises qui retient l'enfant auprès du maître, qui l'élève en formant son caractère et en soumettant sa raison à la discipline de la religion. Cet échange et cette mutualité naturelle de services qui s'établit entre les hommes, qui les retient en société, qui leur inspire l'aversion de

l'isolement, toutes ces choses découlent nécessairement des inégalités intellectuelles, morales, physiques et sociales. Supprimez l'inégalité, la société n'a plus de raison d'être, et vous ébranlez les fondements de l'ordre social.

Et c'est ainsi que la liberté de Dieu, l'ordre des sociétés humaines, l'influence de l'éducation et la liberté de l'homme répondent suffisamment à l'objection familière aux partisans des réincarnations.

C'est un partisan de la théorie spirite qui a écrit une des réfutations les plus claires et les plus décisives de l'argument des partisans de la pluralité des existences. Cette réfutation d'un *médium* mérite l'honneur d'une citation.

« Quoi! c'est pour résoudre le problème des inégalités intellectuelles que le spirite enseigne le système des réincarnations? Mais il ne sait donc pas qu'il n'y a pas deux êtres, deux choses semblables dans la nature, et que vous ne sauriez en trouver dans l'immensité de l'espace, pas plus que dans la durée du temps. Pense-t-il pour cela que le grain de blé, que le brin d'herbe se réincarnent? N'est-ce pas de cette diversité même que naît l'harmonie de l'univers? Un tout harmonique est-il jamais résulté de parties semblables? Qu'il sache donc que l'infini est en Dieu et l'indéfini dans la nature. Sa question ressemble à celle-ci : Pourquoi le

corps de l'homme est-il composé de parties si différentes? Ne serait-il pas plus beau, s'il était tout yeux, tout oreilles? Pourquoi Dieu a-t-il créé les pieds pour qu'ils se traînent dans la boue, chargés du pesant fardeau du corps tout entier, tandis que la tête est au sommet, dominant en reine les autres parties du corps? Ce pourquoi, après tout, n'est pas plus absurde que celui des différentes aptitudes d'êtres faits pour une société. Un peuple, une nation, une réunion d'hommes ne forment qu'un corps dont l'harmonie résulte de la différence même qui vous choque : Israël se leva comme un seul homme. Rappelez-vous cette parole du livre sacré, et dites : Les différentes aptitudes de chaque individu sont les diverses parties d'où ressort l'harmonie. Et, en effet, que serait un peuple uniquement composé d'académiciens ayant tous les mêmes connaissances, et ces connaissances au même degré ? Chacun pourrait vivre isolé, puisqu'il n'aurait rien à apprendre des autres, ni rien à leur communiquer; les choses en iraient-elles mieux ? Croyez-moi, ce que Dieu a fait est bien fait :

« L'homme créé par Dieu avec la liberté de faire le bien ou le mal, c'est-à-dire d'employer ses facultés pour le bonheur de ses semblables, a préféré les employer pour lui seul. En tombant dans l'égoïsme, il a introduit le mal dans la création. De là le désordre, résultat, non de

la différence de ses aptitudes, mais du faux emploi qu'il en a fait. Le mal est l'ouvrage de l'homme et non celui de Dieu (1). »

Tel est le langage clair, précis, rigoureux de la raison. Se placer en dehors de cette philosophie, c'est rester en dehors de la raison.

J. Reynaud veut prendre la question de plus haut. Il présente, sans doute, à la suite des partisans des réincarnations, l'objection des inégalités : elle frappe l'imagination. Mais, c'est au nom des attributs divins, au nom de la sainteté même de Dieu, qu'il attaque avec une extrême vivacité le fait incontestable de la création successive des âmes. « N'aurais-je point à vous objecter tant de difficultés, que soulève la plus légère observation de la condition naturelle des enfants, je vous barrerais la voie avec un argument qui saisit, pour ainsi dire, les sens, et duquel mon esprit ressent, je l'avoue, une impression plus profonde que d'aucun autre; c'est celui qui est tiré de l'occasion de créer. Hé quoi ! voici que s'apprête la plus grande manifestation du Créateur, la production d'une âme, c'est-à-dire d'une puissance destinée à son amour, à son service et à sa gloire, préméditée, dans sa sagesse pour les actions infinies de l'immortalité, image de lui-même, en un mot, et sa fille céleste, et qui enseignera à sa volonté

(1) *Le Livre des esprits*, page 21. — *Recueil de communications obtenues par divers médiums et publiées* par Anatole Barthe.

le moment de tirer enfin du néant ce magnifique ouvrage, auquel il n'a pas encore jugé à propos d'ouvrir carrière, hors des augustes retraites de son éternelle pensée ? Prendra-t-il même conseil d'un autre que de lui-même où rien ne dépend encore que de lui-même? Chose inouïe ! bassesse de l'âme et, si j'ose le dire, même en le répétant, bassesse du Créateur? c'est lorsqu'un libertin, dans un accès lubrique qui outrageant, par le viol et l'adultère, toutes les lois du ciel et de la terre, fera un infâme signal à celui dont l'œil connaît tout, que la toute-puissance, se décidant à créer, donnera l'être à l'âme infortunée qui doit accompagner le fruit de la débauche. Telles sont les instances à l'aide desquelles on oblige le Créateur à sortir de son sublime repos! la passion la plus déshonnête ou la plus scélérate trouve en lui, dès qu'elle le veut, un coopérateur fidèle qui se hâte de venir couronner, par un complément infini, ce qu'elle lui a si misérablement préparé! Non, je ne vous accorderai jamais que le miracle de l'apparition d'une âme nouvelle au sein de l'univers, puisse avoir lieu sur une sommation de cette espèce; et si telle était la vérité, j'aimerais encore mieux revenir à faire de l'âme, comme les matérialistes, un produit de la génération de l'homme, que d'en faire une créature de Dieu, car l'impiété me répugne encore plus que l'absurdité. »

Je ferai d'abord observer que l'objection de J. Reynaud contre la création successive des âmes, au nom de la sainteté de Dieu outragée, a toute sa force contre l'hypothèse de la préexistence des âmes que l'on prétend justifier. En effet, voilà un embyron humain; une âme vient aussitôt l'*informer*, l'animer; d'où vient-elle? Selon vous, elle vient du corps d'un homme qui n'est pas de ce monde, ou du corps d'un animal; mais il est certain pour vous et pour nous, que, les conditions matérielles étant réunies, l'âme fait son apparition. Mais qui commande à cette âme de passer ainsi du corps d'un autre homme dans le corps de cet embryon? C'est Dieu, l'auteur des lois qui gouvernent les âmes et les corps. Donc nous reconnaissons, vous et moi, que c'est Dieu qui, par sa parole ou par une loi éternelle, envoie une âme à ce germe humain. Seulement vous prétendez que Dieu prend cette âme dans un autre monde, ou dans un autre corps, tandis que nous disons que Dieu l'appelle du néant. Et, alors, ou votre objection n'a pas de valeur, ou elle détruit votre thèse, et vous faites Dieu lui-même, selon votre expression, complice du crime des libertins, en prétendant qu'il obéit à leur commandement et qu'il attend leur signal, pour faire passer une âme d'une autre planète, et d'un corps inanimé, dans cette planète et dans ce corps devenu vivant. Que deviennent alors ces affirmations, et ces

cris indignés par lesquels vous prétendez venger la sainteté de Dieu méconnue par le dogme chrétien !

D'ailleurs, cette objection va trop loin, elle contient la négation même des attributs divins, car, en restant dans l'ordre de sentiments exprimés par J. Reynaud, nous pourrions dire : Vous assurez qu'en vertu de son immensité, Dieu est présent partout : n'avez-vous pas horreur de faire ainsi d'un Dieu si saint et si pur, le témoin des crimes des hommes ? Vous prétendez que Dieu nous donne à chaque instant, par un concours plein de miséricorde, l'être, le mouvement, la vie : n'avez-vous pas horreur de faire ainsi de Dieu le complice de tous nos crimes, puisqu'il nous donne lui-même, à chaque instant, les forces physiques, sans lesquelles il nous serait impossible de les accomplir. Et, suivant successivement tous les attributs divins dans leurs rapports avec la liberté humaine, notre pensée en révolte ne s'arrêterait qu'à la négation même de Dieu, ou à l'erreur impie qui relègue l'infinie majesté de Dieu dans une solitude inaccessible à nos adorations, à nos prières, à l'expression de nos douleurs !

C'est un mauvais argument de condamner la création des âmes, au nom des crimes par lesquels des hommes, plongés dans la boue des passions, outragent la main qui distribue la vie sur la terre, et c'est nous prêter gratuitement

une thèse qui nous est étrangère, de prétendre que nous faisons de Dieu le serviteur empressé des hommes qui l'outragent par un crime odieux. Non, nous ne prétendons pas que Dieu obéit au signal de l'homme, et nous sommes loin d'attribuer à Dieu une succession et des changements d'état incompatibles avec l'immutabilité qui convient à l'essence divine, et notre doctrine se réduit à ceci : Dieu a fait une loi en vertu de laquelle, toutes les fois qu'un germe aura les conditions voulues, une âme tirée du néant viendra l'animer, et depuis le berceau de la famille humaine jusqu'à son dernier jour, cette loi recevra son application rigoureuse, sans appeler une intervention mobile et particulière de Celui qui l'a décrétée.

Et c'est ainsi que la raison, libre de préjugés, repousse les arguments présentés en faveur de la préexistence des âmes, au nom de la sainteté de Dieu, au nom des aptitudes et des facultés spéciales de certains esprits, au nom du triste état des enfants morts en bas âge, au nom de l'inégalité qui règne entre les esprits, les volontés, les distinées. Ces arguments sont une base de sable à la thèse que l'on veut élever, et ils laissent debout la thèse d'ailleurs inébranlable de la création successive des âmes affirmée par la raison et par la foi.

CHAPITRE III

LA TRANSMISSION DES AMES

I

Si notre âme n'a pas existé déjà dans des mondes inconnus, avant d'habiter et d'animer notre corps, vivait-elle, au moins, dans l'âme de notre premier père, qui renfermait ainsi, en elle-même, dans ses profondeurs mystérieuses, toutes les âmes qui se détachent ensuite, successivement, les unes des autres, comme les corps auxquels sa puissance communique un principe de vie? Cette hypothèse a souri à certains auteurs des premiers siècles de l'Église, et à certains écrivains de notre temps, préoccupés d'expliquer la transmission de la faute originelle, et les réalités sévères de la vie, sans recourir à l'erreur grossière de la métempsycose, ou des existences dont nous avons perdu le souvenir.

« Nous donc, qui accusions Dieu d'injustice au fond de notre cœur dans cette hérédité de la punition d'Adam, parce qu'il ne nous était

pas donné de comprendre les lois divines et le mystère de la création de l'homme, nous croyons que cette suite inexplicable de la vengeance de Dieu, vient de ce que nous ne connaissons pas la nature immatérielle de l'âme, que du moment que cette âme d'Adam vit encore en nous comme à l'origine des temps, et qu'elle s'est répandue de races en races sur toute la terre, se mulipliant à l'infini, par un mystère aussi impénétrable que la reproduction de tous les corps dans le même espace de temps, nous sommes, non pas solidaires de cet outrage dont il s'est rendu coupable envers la Divinité, mais nous sommes maudits comme lui, parce que nous sommes coupables comme lui, jusqu'à ce que le sacremant de baptême vienne effacer cette tache originelle. »

Et cette âme immortelle d'Adam est invariable en tous les hommes, à tous les moments de la durée, et c'est par une erreur d'attention que nous lui attribuons les changements qui n'appartiennent qu'à la matière ou au corps qui frappe nos sens : « L'âme d'Adam, ajoute l'auteur que je viens de citer, enveloppe le monde, elle se transmet de génération en génération, *toujours la même*, douée de ses attributions divines, elle vient dans le corps de l'homme subir les lois qui régissent la matière ; ses facultés paraissent germer, mûrir et décliner, mais c'est la matière seule qui subit ces

transformations et qui puise à cette source de vie, suivant ses besoins, les éléments nécessaires à son existence. L'enfant, dès sa naissance, se les assimile en porportion de ses forces, car s'il les possédait, toutes ces facultés de l'âme dans toute leur maturité, l'harmonie de la vie serait détruite, parce que ses organes sont trop débiles pour les recevoir, et il mourrait infailliblement (1). »

Je ne m'arrête pas à vous signaler l'erreur grave et renouvelée des Averroïstes, nettement exprimée dans les paroles que vous venez d'entendre. Au Ve concile général de Latran, les Évêques réunis condamnèrent cette affirmation monstrueuse, que l'humanité entière n'a qu'une seule âme ; or, en enseignant que l'âme d'Adam est immortelle, qu'elle est toujours la même, qu'elle se transmet de génération en génération, que la matière seule ou le corps subit les vicissitudes ou les changements dont nous sommes frappés, ne voyez-vous pas que l'on reprend ainsi, pour la défendre, la thèse même d'Averroès et qu'on n'attribue qu'une âme à l'humanité ?

L'hypothèse qui fait dériver les âmes comme les corps, du père et de la mère, en remontant jusqu'au premier homme, est inutile, à l'explication de l'hérédité de la faute originelle, et elle

(1) Le baron de Lambert, *Essai sur la transmission de l'âme*, p. 107-119.

soulève d'insurmontables difficultés. Elle repose d'ailleurs sur cette fausse affirmation, repoussée par les grands docteurs de l'Église catholique, qui ferait de la faute originelle une faute personnelle de chacun de nous, identique en son principe à toutes les fautes que nous pouvons commettre par l'usage coupable de notre liberté (1).

Relisons l'histoire du premier homme, aux clartés de la science sacrée, vous comprendrez mieux l'injustice des attaques violentes des partisans de la métempsycose contre le dogme chrétien, et l'inutilité du traducianisme, pour en donner une explication dont la raison humaine ne soit pas offensée.

Quand Dieu voulut former le premier homme, il prit de l'argile entre ses mains, la transfigura de son souffle et forma le corps humain, et tandis qu'il rattachait ainsi à la terre le corps qui devait vivre de la terre, en lui empruntant ses aliments, il tira l'âme du néant, par l'efficacité de sa parole, il l'unit par les liens mystérieux de la vie au corps qu'elle venait animer.

Mais ce premier homme était l'œuvre immé-

(1) Volontas alterius et actus ejus non potest adeo proprie dici voluntas mea, vel velle meum sicut voluntas mea personalis et velle meum personale. *Omnes autem doctores et sancti catholici* tenent et docent tam verbo quam scripto quod peccatum originale in parvulo non est voluntarium voluntate vel actu voluntatis personnalis ipsius parvuli, sed solum a voluntate primi hominis. (Durandus, lib. II, dist. XXXI, 9, 11, édition de MDLXIX.)

diate du Créateur, il n'avait pas encore altéré par la révolte d'une liberté coupable l'œuvre divine : il était merveilleusement doté dans son âme et dans son corps; la science sacrée, commentant l'enseignement divin, nous révèle quelques-unes de ses grandeurs et la richesse de l'héritage que nous avons perdu. Il était dans l'état d'innocence et dans les joies inénarrables de l'Éden; le corps était soumis à la volonté, la volonté soumise à la raison, et la raison soumise à Dieu. En vertu de cette harmonie surnaturelle, la raison du premier homme, libre de la domination des sens et de la fascination des objets extérieurs, s'élevait sans effort des merveilles de la nature à la connaissance de Dieu qui les avait créées. Il voyait mieux que nous, dans ce livre aux pages innombrables et étincelantes, la manifestation des attributs divins. Il devait être le principe de la famille humaine, par la génération qui enfante les corps, et par l'instruction et le gouvernement qui éclairent les intelligences et dirigent les volontés. Il reçut de Dieu pour répondre à cette double mission une âme parfaite et un corps parfait, une intelligence en possession de toutes les connaissances qui étaient nécessaires pour instruire le genre humain et le conduire à sa fin surnaturelle (1).

(1) *Summ. theol.* pars Ia, q. XCIV, art. III, et seq.

Par sa désobéissance coupable à l'ordre divin, Adam perdit la justice originelle, la grâce, et les dons gratuits qui étaient la conséquence de ce bienheureux état : il fut condamné à l'ignorance, à la concupiscence, aux maladies, à la mort, à ces fléaux qui désolent encore aujourd'hui ses malheureux descendants. Et quand nous nommons la faute adamique, nous entendons parler d'un acte positif de rébellion de sa volonté, et d'un état de privation qui en fut le résultat et le châtiment (1).

Or, toute la lignée des enfants qui découlent de cette source, c'est-à-dire tous les hommes, naissent dépouillés de cette justice originelle, et sujets, comme Adam, à l'ignorance, à la concupiscence, aux maladies, à la mort. Les théologiens les plus autorisés appellent en nous faute originelle, cet état de privation et d'indigence, dans lequel nous naissons.

Écoutez les maîtres de la science sacrée : « Le péché originel, écrit le savant cardinal Gotti, est la privation de la sainteté, c'est-à-dire de la grâce et de la charité originelles du premier homme. Ce péché n'est pas en *nous un acte, mais un état.* Son idée implique une privation plutôt qu'un élément positif. » — « L'état de l'homme déchu ne diffère pas plus de l'état de nature pure qu'un homme en-

(1) Voir notre ouvrage : *Chute originelle et responsabilité humaine*, 3e édition.

tièrement dépouillé ne diffère d'un homme nu. Son ignorance et ses infirmités n'eussent pas été moins profondes à l'état de pure nature. Notre corruption n'est donc ni l'effet de la privation d'un don naturel, ni le résultat d'une qualité morbide dont l'âme serait affectée; elle n'est que le résultat de la privation des dons surnaturels, privation causée par la faute d'Adam. Telle est l'opinion générale des docteurs scolastiques de tous les temps (1). »

Saint Thomas d'Aquin, Suarès, Gonet, André Duval, le grand courant des théologiens est dans le sens du texte que nous venons de citer : il serait superflu d'accumuler les témoignages pour en établir l'autorité. Un contemporain versé dans cette matière, a traduit dans un langage d'une clarté saisissante cette doctrine des écoles célèbres de la théologie : « Nous devons éviter de contredire, par un système équivoque et embrouillé, la théorie simple et rationnelle des grands théologiens de l'école. Il doit y avoir proportion, disent-ils, entre le péché originel et sa peine; or, ce péché ne provient point de la perversion de notre volonté, mais de la perte que nous avons faite de la grâce originelle en Adam notre chef : il doit donc être puni par la soustraction des avantages attachés à cette

(1) Bellarmin, *Controv. de gratia prim. hominis*, cap. v.

grâce, et non par les châtiments dus à un crime personnel. C'est, poursuivent ces théologiens, empruntant une comparaison au droit du moyen âge, comme si le roi donne à un chevalier un fief héréditaire : le feudataire se rend coupable et est dépouillé ; le bénéfice est perdu pour lui et pour les siens. Adam fidèle eût transmis la justice avec la vie, et cette justice eût écarté les misères présentes ; dépouillé, il transmet la vie sans la justice, et la nature suit ses lois (1). »

Or, puisque la tache originelle, ainsi que l'expliquent les grands théologiens que je viens de citer, n'est pas un acte personnel de chacun de nous, une révolte délibérée de notre volonté ; puisqu'elle consiste uniquement dans un état de privation et de nudité, il est évident qu'il n'est pas nécessaire, pour en donner l'explication, qui laisse, d'ailleurs, au mystère ses impénétrables secrets, de recourir à l'hypothèse gratuite de l'existence antérieure de nos âmes dans l'âme d'Adam.

Et si la tache originelle était autre chose qu'un état de privation, si elle était un acte personnel de chacun de nous, l'hypothèse de la génération des âmes ne lèverait pas encore les difficultés qui arrêtent et qui troublent notre esprit. Tout acte libre implique, en effet,

(1) L'abbé Guitton, vic. génér. *L'Homme relevé de sa chute*, t. II, p. 231.

nécessairement, l'attention et la délibération de l'esprit, et la décision ou le choix de la volonté. Ces éléments sont indispensables pour que la justice humaine et divine nous reconnaisse responsables de l'acte que nous venons d'accomplir. Or, si notre âme avec la conscience, l'attention, la délibération, le choix, en un mot, avec les éléments qui constituent le *moi* et la personnalité existait déjà dans Adam, il faut accepter cette conséquence que la raison repousse : nous sommes, nous vivons, nous existons, depuis l'origine du monde, depuis la création d'Adam ; l'âge du monde est l'âge de chacun de nous.

Il faudrait, ensuite, expliquer comment ce sentiment de la personnalité que nous aurions eu, à une heure d'épreuve, quand nous avons commis avec Adam, et dans lui, un acte libre et prévaricateur, s'est éteint tout à coup; comment il a disparu, et dans quelles régions il s'est dérobé, pendant la durée des siècles écoulés depuis Adam jusqu'à nous; comment, enfin, ce sentiment s'est réveillé, soudain, après un si long sommeil, avec la formation complète de notre corps.

Si l'on rejette cette explication; si l'on se contente d'affirmer d'une manière générale et confuse, que notre âme était renfermée dans l'âme d'Adam, sans avoir le sentiment distinct de sa personnalité, que de nouvelles difficultés

l'on soulève! Notre âme aurait ainsi contracté la faute originelle, uniquement en vertu de son étroite union avec l'âme d'Adam; et, comme depuis cette époque, à travers la longue série de nos ancêtres, notre âme s'est unie successivement avec les âmes de nos parents, elle arriverait à nous, chargée aussi des iniquités de toutes les âmes à travers lesquelles elle a passé, dans ce long voyage qui va d'Adam jusqu'à nous, hypothèse insoutenable et en dehors de toute discussion.

Quelle idée donne-t-on ainsi de l'âme d'Adam! Quel renversement des principes les plus solidement établis de la philosophie! L'âme est une substance immatérielle, simple, indivisible, et par ces caractères, elle diffère essentiellement de la matière ou du corps qui est divisible et composé. Comment nos âmes auraient-elles donc été renfermées dans celle d'Adam, comment pourraient-elles en découler par génération? Car, enfin, si nos âmes étaient des parties de l'âme d'Adam; si elles en découlent, comme nos corps descendent de son corps, cette âme adamique était donc divisible, multiple, composée de parties, elle n'était pas une âme, comme la vôtre et la mienne, elle était une agrégation d'âmes, et c'est la négation de sa spiritualité, et il faut choisir entre la création des âmes qui sauve le principe incontestable de l'immatérialité du principe

pensant et le traducianisme qui en est la négation.

II

Les arguments philosophiques par lesquels certains écrivains ont essayé de soutenir la thèse du traducianisme, sont plus faibles encore que l'argument théologique dont je viens d'exposer les principes et la réfutation. Ils ne résistent pas à l'examen, et j'estime qu'il serait inutile d'en parler, si je ne désirais faire connaître, dans toute son étendue, la pensée d'un système contraire aux principes immuables de la philosophie.

« Pour un être si misérable, et probablement de si peu d'importance que l'homme dans l'univers, quand rien ne s'oppose à ce que d'autres êtres bien supérieurs à nous, soit par le corps, soit par l'intelligence, habitent d'autres mondes que le nôtre, est-il probable que la suprême intelligence s'occupe à chaque instant des naissances mortelles? L'univers n'a-t-il pas reçu, dès le principe des choses, ses grandes lois invariables et l'Éternel s'occuperait-il à chaque instant de créer des esprits nouveaux (1)? »

La conclusion rigoureuse de cet argument

(1) Le baron de Lambert, *De la transmission des âmes*, p. 57.

n'est pas seulement la condamnation de la création successive des âmes, elle est encore la négation d'un attribut divin, de la Providence, en vertu de laquelle l'Auteur de la nature s'intéresse à l'œuvre sortie de ses mains, et l'accompagne de sa protection vigilante dans le détail infini des actions qui remplissent sa vie. C'est au nom de ce faux argument que les partisans de la métempsycose ont enseigné que les âmes voyagent sans cesse, à travers les corps et à travers les globes de l'espace céleste : et c'est au nom de cette majesté solitaire de Dieu, que les déistes prétendent que la prière considérée comme une demande doit être aussi sévèrement rejetée que la foi aux miracles, parce que le Créateur est trop haut pour s'occuper de nous.

Quelle étrange et fausse idée se fait-on de la puissance de Dieu quand on prétend que sa pensée et son regard n'ont pas assez d'étendue et de pénétration pour voir, d'un trait, sans fatigue, les détails de la vie humaine et les innombrables mouvements de toute créature? Que penser de l'immensité, de l'éternité, de l'infinité de Dieu, si elle est arrêtée par l'effort qu'exigerait la création successive des âmes? Ne veut-on pas comprendre que, si nous affirmons la création des âmes, ce n'est pas avec la pensée que Dieu, semblable à un artisan affairé, intervient à tout instant pour animer

des corps? Nous avons une autre idée de la grandeur de Dieu : la création successive des âmes est la réalisation dans le temps, et dans des circonstances données, des décrets immuables de la volonté de Dieu; qu'il soit question de la création d'une âme ou de la naissance d'un insecte, qu'importe; nous savons que Dieu a décrété de toute éternité, qu'à tel moment de la durée, sur tel point de l'espace, dans telles conditions une âme apparaîtra, un insecte naîtra. Nous assistons à la réalisation du décret, et c'est une vaine pensée de notre imagination qui nous fait attribuer à une intervention changeante de Dieu, le phénomène ou l'apparition dont nous sommes témoins.

Cette objection repose donc sur une idée fausse de la puissance divine et de l'acte créateur. Nous reconnaîtrons, d'ailleurs, le même caractère d'observation trop superficielle et toujours incomplète, dans les arguments par lesquels certains auteurs prétendent réfuter le principe de création. Sur quels faits et sur quelles analogies font-ils reposer ces arguments?

Sur le fait de la ressemblance physique du fils à la mère, et ils citent les exemples de Schiller, d'André Chénier, de Gœthe, de François I[er] qui ont ressemblé d'une manière frappante à leur mère. Mais ne sait-on pas que cette loi de ressemblance est très variable, et que l'on

pourrait citer des cas aussi nombreux de ressemblance du fils avec le père ou l'aïeul? Les statistiques sont très riches de révélations sur ce point, et l'atavisme est un fait évident. Or, si la mère seule donnait une partie de son âme à son enfant, comme le prétend un auteur contemporain (1), si cette transmission de l'âme était le principe de la ressemblance que nous venons de signaler, n'est-il pas évident que l'*atavisme* ou la ressemblance au père, à l'aïeul serait une éclatante contradiction?

La loi qui domine la question, c'est que les parents transmettent à leurs enfants un organisme qui ressemble à leur propre organisme par sa conformation anatomique et par son fonctionnement physiologique. Est-il certain que la mère ait une part plus active que le père dans la transmission des états physiques, intellectuels, moraux? Non, la question est loin d'être tranchée. C'est un fait d'observation qui divise encore les physiologistes. « Hoffmann et Guitrac, pour ne citer que les autorités, admettent l'influence prépondérance de la mère, et beaucoup de médecins partagent cet avis. Je me permets de croire que c'est une

(1) « Dans cette merveilleuse élaboration de la nature, je ne crois pas que l'homme participe à la formation de l'âme de l'enfant... Oui, c'est dans le sein de la mère que les principes de vie se développent, et que son âme envahit peu à peu son enfant de ses sublimes clartés, elle lui en donne une part et elle reste une. » (Le baron de Lambert, *Essai sur la transmission de l'âme*, p. 61.)

opinion toute théorique. *A priori* on est porté à croire, en effet, que la mère qui, pendant neuf mois, nourrit et façonne, pour ainsi dire, le nouvel être, devrait, plus profondément que le père, le marquer de son empreinte. Les faits ne me paraissent pas confirmer cette présomption, et je ne suis pas étonné qu'un des observateurs les plus sagaces de ce siècle, Hufeland, ait soutenu que l'enfant tenait plus du type paternel que du type maternel... Le fils reproduit souvent la démarche, les gestes et jusqu'aux tics de son père. Il en est de même du timbre de la voix. Ne vous est-il pas arrivé de reconnaître au son de sa voix l'enfant d'un vieil ami dont le temps et la distance vous avaient séparé (1)?

Si vous étudiez les lois de transmission des maladies constitutionnelles, de ces maladies effrayantes qui infectent l'homme, et dont le nom rappelle trop souvent une femme souillée, un foyer déshonoré, déjà marqué pour les deuils de la mort, vous reconnaîtrez, avec les médecins dont les observations instruisent et épouvantent, que l'homme peut ou infecter sa compagne innocente et marquer ainsi du stigmate honteux, le fruit de leur union, ou, dans d'autres cas, atteindre indirectement et exclusivement l'enfant qui naît pour mourir.

(1) Dr Lefebvre, *Le Mariage et l'hérédité normale et pathologique.*

L'observation de l'hérédité dans certaines autres affections, telles que la scrofule, la tuberculose, le cancer, la folie, nous présente les mêmes résultats, et démontre ainsi qu'au point de vue physique, aussi bien qu'au point de vue moral, la mère n'a pas, dans la transmission du mal, la part exclusive et prépondérante que l'on serait tenté de lui attribuer.

On cite encre, après Malebranche, les phénomènes qui se produisent pendant la grossesse : une mère effrayée à la vue d'un animal, engendre un enfant que l'horreur surprend toutes les fois qu'un animal se présente à lui; Marie Stuart, dit encore Malebranche, étant grosse du roi Jacques, quelques seigneurs d'Écosse entrèrent dans sa chambre et tuèrent en sa présence son secrétaire qui était Italien, quoiqu'elle se fût jetée au-devant de lui pour les en empêcher; cette princesse y reçut quelques légères blessures, et la frayeur qu'elle eut fit de si grandes impressions dans son imagination, qu'elles se communiquèrent à l'enfant qu'elle portait dans son sein, de sorte que le roi Jacques, son fils, demeura toute sa vie sans pouvoir regarder une épée nue.

Que d'exemples de ce genre on pourrait citer encore! mais l'illustre métaphysicien que vous venez d'entendre, explique cette influence profonde par une action du cerveau et des fluides de la mère sur le cerveau de l'enfant

en formation dans son sein. Cette explication suffit, on pourrait même la confirmer, en supposant une action intime, pénétrante de l'âme de la mère sur l'âme de l'enfant, action aussi réelle malgré ses mystères que celle qui résulte de l'union des deux corps, et de l'influence de la vie maternelle sur la vie même de l'enfant. Mais cette explication nette et autorisée ne satisfait pas l'auteur de l'essai sur la transmission de l'âme, et il s'écrie : « La lumière éclate immédiatement si l'on admet que l'enfant vivant dans le sein de sa mère possède la même âme qu'elle. » — Puis, soulevant la grave question de parthénogénèse, il diminue le rôle du père et semble attribuer à la mère la génération du corps et de l'âme de l'enfant.

J'avoue que cette hypothèse ingénieuse est loin d'être aussi claire que l'explication développée par Malebranche. En effet, si l'âme de l'enfant se confond, comme le veut M. Lambert, avec l'âme de la mère, la distinction gratuite des deux âmes est une contradiction, et il faudrait dire en suivant les règles précises de la logique : tant que l'enfant n'est pas sorti du sein de sa mère, il manque du caractère de la personnalité, et quand l'heure de la naissance est venue, il reçoit l'âme même de sa mère avec toutes ses modifications de plaisir, de tristesse, de colère, de terreur, avec ses répulsions profondes dont le retentissement se

prolonge jusqu'au dernier jour de la vie. Et, dans cette fausse hypothèse, il faudrait reconnaître encore que les qualités intellectuelles et morales, les vertus et les vices, les états et les habitudes de l'âme maternelle, et des âmes antérieures, passent à l'enfant, comme un héritage auquel il n'est pas permis de renoncer. Exposer ces conséquences logiques n'est-ce pas réfuter le principe faux d'où elles dérivent, et ne voyéz-vous pas la fragilité des prétextes par lesquels l'imagination, mauvaise conseillère, essaye de condamner cette affirmation si juste de la saine philosophie : les âmes sont créées pour les corps qu'elles doivent animer?

Une parole créatrice et souveraine de Dieu a fait sortir notre âme du néant, et notre âge marque la date de notre naissance, car notre âme ne vient ni de l'âme maternelle, ni de l'âme adamique, ni d'un monde inconnu. Vers quelle terre nouvelle se dirige-t-elle, après l'épreuve courte et douloureuse de la vie?

CHAPITRE IV

LE VOYAGE ÉTERNEL

I

Les philosophes qui ont pris la défense de la métempsycose dans les temps modernes, ont écarté d'abord la vieille hypothèse du paganisme qui fait passer l'âme de l'homme, après sa mort, dans le corps des animaux. Fidèles aux grands principes de la philosophie spiritualiste, ils ont reconnu que la justice divine exigeait, après l'épreuve de la vie, le châtiment du coupable et la récompense du juste, et ils ont affirmé hautement, dans ces temps troublés où le positivisme matérialiste envahit la science, le dogme de notre immortalité. Puis, regardant plus loin, ils ont cherché à surprendre au delà de la tombe les secrets de la justice divine, et, repoussant le dogme chrétien qui enferme la vie humaine entre le néant et l'absolu, ils ont affirmé l'infini dans le passé, où se perdent les existences successives et loin-

taines de notre âme, l'infini dans le présent, car il est impossible de compter les globes habités, brillants soleils, qui remplissent l'espace dans toutes les directions, et à des profondeurs immenses; l'infini dans l'avenir, car notre âme attachée un instant à la terre que nous habitons, continuera éternellement ses existences et ses voyages à travers ces demeures innombrables, dont quelques-unes jettent des rayons qui éclairent les nuits de notre planète : existences heureuses si nous sommes vertueux, existences malheureuses si nous avons été mauvais.

Tel est le fond de ce système, et je ne veux pas vous en démontrer l'erreur fondamentale, avant d'en avoir exposé les détails; ici la richesse poétique dissimule mal l'insuffisance d'idées et l'absence de sérieuses raisons.

Selon J. Reynaud, notre âme est douée de la faculté d'agir sur la substance éthérée et d'être à son tour impressionnée par elle. En vertu de cette force indéfectible qui lui permet de réunir durant le sommeil de notre vie fatale les éléments de nos corps, et de nous mouvoir, de ployer nos membres au commandement de notre volonté, notre âme, quand elle s'élance d'une résidence à une autre, secoue seulement le corps qu'elle s'était momentanément attaché, et reprend plus loin dans les circonstances nouvelles de son existence, les molécules

nouvelles qu'il lui faut... Comme elle avait commandé aux éléments sur la terre, l'âme leur commande sans cesse, dans quelque région de l'univers qu'elle prenne place : détournées par elle du courant qu'elles suivaient, les molécules viennent se grouper sous ses lois autour du point décisif pour sa destinée, à partir duquel elle commence à rayonner ; un corps nouveau paraît, et ce corps, que l'âme a créé par son énergie vitale, qu'elle met debout, qu'elle conserve, qu'elle fait mouvoir à son gré, est précisément l'instrument qui convient pour exécuter les actions, percevoir les sensations, nouer les rapports nécessités par le milieu dans lequel l'âme est entrée et par la vie particulière qu'elle doit y mener. Quand elle aura fini ce qu'elle avait à faire de cet instrument, elle le rejettera à la nature sur l'astre où elle l'avait ramassé, pour aller ailleurs s'en construire un autre qu'elle usera et renouvellera de la même manière (1).

Nous ressemblons ainsi, à notre dernière heure, au voyageur qui jette un regard d'adieu au vêtement qu'il laisse au foyer, quand il se dispose à prendre un vêtement nouveau mieux adapté au climat et aux mœurs de la contrée nouvelle où il va s'établir. Ce vêtement que nous laissons dans la tombe, c'est le corps

(1) J. Reynaud, *Terre et Ciel*, p. 295.

périssable avec lequel nous avons vécu. Voyageurs à travers l'espace immense des mondes qui nous entourent, notre âme nous fait, en vertu de son énergie vitale, un organisme ou un vêtement nouveau en harmonie avec le climat et les créatures de la planète où nous allons passer. Pendant les premières heures de ce travail de formation, nous sommes plongés dans l'engourdissement d'un sommeil profond, analogue à celui qui précède notre naissance en ce monde; insensiblement les nuages se dissipent, les sens s'éveillent et se fortifient, et nous prenons ainsi possession de notre corps et de la planète ou du soleil que nous venons habiter.

Selon M. Figuier, si nous avons bien vécu, nous sortons de ce monde et nous entrons dans la vaste région de l'éther planétaire, dans ce fluide subtil qui enveloppe la terre habitée. Notre corps appelé à flotter dans ces régions vaporeuses, devient lui-même plus léger que l'éther, et d'une subtilité prodigieuse; il est réduit aux conditions d'un faible tissu matériel animé par la vie, il devient un vaporeux manteau de matière vivante, et la créature élevée à cet état bienheureux, prend le nom d'être surhumain.

Là, nous serons délivrés des ennuis de l'alimentation charnelle et des maladies qui en sont la conséquence inévitable. Ici-bas,

l'homme répare déjà ses forces, non seulement par l'alimentation, mais encore par les fonctions respiratoires dont le travail actif, incessant, profond, renouvelle par l'hématose l'oxygène du sang, et développe en nous la vie. Plus haut que nous, dans la profondeur des airs, les grands oiseaux empruntent à l'air l'équivalent de l'alimentation. Plus élevés qu'eux, placés dans les régions lumineuses de l'éther planétaire, il nous sera permis — ce sera notre loi — de réparer nos forces, d'entretenir la vie de notre corps, par la seule respiration du fluide dans lequel nous serons plongés, par la respiration de l'éther.

Délivrés des appareils trop lourds, de ces foyers de maladies que nous appelons digestion et reproduction, doués seulement de l'appareil respiratoire le plus simple et le plus fécond, exempts de la tyrannie de la faim, du travail, des dissensions que la misère enfante et qui nous tourmentent sur cette terre, nous vivrons dans une lumière perpétuelle, affranchis de la loi du sommeil qui accompagne les nuits, car l'éther planétaire qui sera notre séjour n'entre pas dans le mouvement de rotation de la terre, il n'est pas soumis aux alternatives de jour et de nuit, et il est ainsi perpétuellement éclairé par la radieuse lumière du soleil.

Ce corps subtil devenu le compagnon docile

de l'âme, aura le privilège de l'égaler dans la rapidité de ses mouvements. Quelle rapidité dans la transmission de l'électricité, du magnétisme, de la lumière! Et cependant ces corps n'égalent pas la subtilité de l'enveloppe aérienne devenue le corps de l'être surhumain : « L'organisation particulière de l'être que nous décrivons doit lui donner la faculté de se transporter en un très court espace de temps d'un lieu à un autre, et de franchir les distances avec une rapidité extraordinaire. Puisque notre pensée, à nous, simples humains, franchit les distances et voyage en un clin d'œil, d'un bout à l'autre du globe, il est à croire que le corps des êtres surhumains, dans lesquels domine le principe spirituel, doit avoir cet admirable privilège de voyager d'un point à l'autre de l'espace avec la rapidité dont la vitesse de l'électricité nous donne la mesure (1). »

Tous nos sens seront doués d'une finesse et d'une étendue incomparablement supérieures à celles que nous admirons ici-bas, dans les animaux les mieux doués, et nous posséderons encore des sens nouveaux, des propriétés inconnues, car qui de nous connaît les lois, la nature et les conditions d'existence des habitants de l'éther? Mais voyez

(1) Figuier, *le Lendemain de la mort*, p. 111.

déjà ici-bas la finesse de l'odorat du chien de chasse, la puissance de regard de l'oiseau de proie qui plane à d'effrayantes hauteurs, d'où il voit la victime sur laquelle il va se précipiter, sans dévier de la ligne perpendiculaire. Considérez le tact des ailes membraneuses des chauves-souris, qui leur permet de se diriger sans danger à travers les ténèbres de la nuit. Continuez ces observations, et voyez l'état singulier de pénétration et de puissance des sens dans l'homme, sous l'influence mystérieuse de la catalepsie, du somnambulisme et du magnétisme artificiel.

Donnez à l'homme le télescope et le microscope, et par une hypothèse qui n'est pas invraisemblable, affirmez que l'être surhumain sera doué d'une perfection de sens supérieure à celle que peuvent donner soit la nature, soit les instruments inventés par le génie de l'homme, et vous comprendrez l'étendue des connaissances qu'il devra posséder en vertu même de la puissance de ces qualités. L'homme en effet, verra immédiatement ce que le génie d'un Kepler, d'un Newton, d'un Lavoisier n'a pas pu connaître ou deviner dans les profondeurs mystérieuses du monde des corps.

Quant aux créatures malheureuses dont la vie a été une longue et perpétuelle révolte contre l'ordre de la divine Providence, elles ne s'incarneront pas, comme le croyaient les

vieux peuples de l'Orient dans les corps des animaux, elles continueront leurs voyages et leurs épreuves, sous la loi terrible du châtiment dans les globes du firmament. Toute l'humanité heureuse ou malheureuse est en marche à travers ces globes innombrables, armée immense dont le Tout-Puissant contemple et soutient les mouvements grandioses; et tandis que les justes traversent des demeures paisibles dont la joie universelle est l'ornement conquis par la vertu, les coupables traversent des sphères de douleur, où règnent la souffrance et l'expiation imposées par la justice souveraine de Dieu.

« Et quelle est la nature de la peine? écrit J. Reynaud. Le genre de souffrance le mieux approprié à la nature du coupable. Soit par la constitution défectueuse des organismes que l'âme se crée, soit par le défaut d'harmonie entre ces organismes et les circonstances au milieu desquelles ils prennent place, la Providence est assurément en mesure d'imposer aux âmes de cuisantes douleurs, bien capables de les soumettre et de leur faire sentir le regret de leurs égarements; mais, pour des créatures tombées de haut, il est des preuves plus efficaces encore. Puisque la mort n'est pas une discontinuation de la vie, pourquoi tous les maux spirituels qui nous affligent dans ce monde, et bien souvent nous aident à nous y corriger, ne

traverseraient-ils pas avec nous les portes du tombeau pour nous suivre au delà et nous faire peut-être alors crier merci sous les effets de l'orgueil humilié, de l'ambition déçue, des attachements brisés ou trompés, des instincts déchaînés et hurlant dans le vide, des remords sans trêve, de l'évanouissement fatal de toute foi, de toute espérance, de tout amour?

« Et, finalement, quel est le lieu des peines? Toutes les régions de l'univers d'une condition analogue à la terre et pires encore. De même qu'en développant les principes de lumière, de vertu et de béatitude qui existent dans ce monde, notre imagination s'élève à l'idéal du ciel, de même par le développement des principes d'aveuglement, de méchanceté et de souffrance, qui se découvrent autour de nous, peut-elle arriver à des profondeurs assez affreuses pour mériter le nom d'enfer. Assemblage de monstres de toute espèce, nature hostile, corps infirmes et hideux, crimes, blasphèmes, tortures, désespoirs, toute misère est admissible, pourvu que la mort n'y manque pas, car c'est elle qui sauve tout, en ouvrant, au temps voulu, la porte qui, des quartiers les plus désolés du labyrinthe pénitentiaire, conduit à des quartiers meilleurs (1). »

Fourier se déclare partisan de ce système et

(1) J. Reynaud, *Terre et Ciel*, p. 392.

de ces voyages perpétuels après la mort. Mais le hardi novateur mêle à sa théorie d'épouvantables blasphèmes contre Dieu que *tout homme doit maudire,* contre le dogme chrétien de l'éternité bienheureuse dans la contemplation de Dieu, contre la Providence dont l'affirmation nous ferait voir *l'esprit infernal dans celui qui nous créa pour nous vouer aux horreurs de la civilisation.* Je ne sais quel souffle de haine sauvage, impie contre Dieu, anime ces pages où Fourier fait entendre ses blasphèmes contre l'auteur de la nature. Il prétend même que le dogme de l'immortalité chrétienne est une provocation au suicide ; et s'il est amené par l'esprit de contradiction à renouveler la vieille erreur de la métempsycose, il effleure la question, et répète avec une complaisance amère, ses malédictions contre la civilisation et contre l'ordre social.

« Vous connaîtrez les causes, écrit Fourier, pour lesquelles Dieu devait vous ôter temporairement la mémoire du sort passé de vos âmes. Quant à leurs destinées futures, elles seront sans doute immortelles, comme elles l'ont été, mais elles vivront pour se rejoindre à la matière, sans jamais s'en isoler, pour goûter à perpétuité des jouissances matérielles jointes aux spirituelles et parcourir dans la suite des temps d'autres mondes plus fortunés que le nôtre, où jusqu'à présent elles ont véritablement

habité l'enfer. Ah! vous ne redoutez plus l'enfer! En est-il de plus horrible que cette arène de massacres et de misères que présente notre globe? Vos voisins, les sauvages et les barbares, forment des sociétés de tigres et d'hyènes. Croyez-vous valoir mieux, parce que vous êtes des sociétés de vipères? A voir ces trois furies : Civilisation, barbarie et sauvagerie, qui développent le crime sous toutes les formes, ne semble-t-il pas que Dieu ait créé ce globe dans un accès de colère pour se donner le spectacle d'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer (1)? »

II

Le caractère qui frappe d'abord l'esprit dans les principaux systèmes que nous venons d'exposer, c'est l'absence de preuves sérieuses, on y voit l'influence dangereuse de l'imagination. Quand Figuier nous dit que nous avons été successivement zoophyte, mollusque, reptile, oiseau, mammifère et que nous serons un jour surhumain; quand il nous promet un corps vaporeux, des sens inconnus s'ajoutant à nos sens prodigieusement perfectionnés et *subtilisés* quand il ne craint pas de dire en regardant plus haut, que les lois sous lesquelles nous vivons

(1) Fourier, *la Phalange. Egarement de la raison*, p. 33.

sont aussi les lois qui gouvernent les créatures des autres planètes de notre système solaire, et que dans Mercure, Mars, Jupiter, des êtres émanés du soleil, comme nous, gravissent successivement les échelons de la vie, pour s'élever dans l'éther qui entoure chaque planète, je réponds que ces affirmations brillantes composent un roman de philosophie, que ces récits féeriques amusent ou charment notre imagination, que ces tableaux mouvants sont loin de satisfaire au sévère et impérieux besoin de vérité qui nous tourmente. Évidemment, tout homme intelligent, doué d'une riche imagination, muni de certaines connaissances, physiologiques et astronomiques, est en état de composer aussi un roman sur sa destinée, des récits sur l'infini et la vie future, des conjectures habilement nouées et présentées avec art ; mais je ne peux me défendre d'interrompre à tout instant, après chaque hypothèse, le brillant narrateur de l'histoire de l'homme, au lendemain de la mort, et de lui dire : Où sont vos preuves? exposez vos arguments, arrêtez vos récits poétiques, défendez une thèse philosophique et religieuse, en développant des raisons qu'il soit permis de discuter.

Vous prétendez que nous passerons, après la mort, dans l'éther qui entoure notre planète, qu'en savez-vous? S'il m'est plus agréable de croire que nous passerons dans un autre soleil,

dont la lumière sera plus belle et le climat plus doux, mon hypothèse vaut la vôtre, et l'égale en solidité. Pourquoi promettez-vous un corps spiritualisé à ceux qui ont bien vécu? je préfère espérer que mon âme sera dépouillée de toute enveloppe matérielle, et que je n'aurai pas besoin d'un corps même *idéalisé*, pour penser, aimer, et me transporter avec la rapidité de la pensée sur les points les plus éloignés de ma nouvelle demeure. Pourquoi voulez-vous que le soleil soit le séjour de l'être arrivé au degré suprême des purifications? Il y a dans l'espace immense du firmament d'autres soleils aussi brillants que le nôtre, et je ne vois pas la raison qui vous détermine à nous enfermer encore une fois dans l'enceinte étroite d'une prison que vous appelez éther, soleil. Laissez-nous espérer que nos âmes, dégagées de la matière, affranchies des lois si dures de l'espace et du temps, auront pour séjour tout l'espace libre du firmament, et tous les globes qui nous envoient leurs clartés. Votre paradis est étroit, sans hauteur, vous n'avez pas choisi dans le champ des hypothèses celle qui répond le mieux aux élans infinis de nos espérances et de nos pensées.

Tous ces systèmes de métempsycose et de réincarnations successives sont des inventions brillantes de l'esprit de l'homme qui veut se consoler des tristesses de la vie présente par

des illusions poétiques, mais elles ne reposent sur aucun fondement solide, et elles ne peuvent satisfaire, — il faut bien le reconnaître, — ni le philosophe qui cherche un système démontré, ni l'homme sérieux qui demande une réponse au problème de sa destinée.

En présence de ces affirmations gratuites de l'imagination, on voit s'élever les difficultés et les contradictions qui sont le signe infaillible de l'erreur. Si la vie présente est un châtiment pour l'homme malheureux et une récompense pour l'homme heureux, opulent, comment expliquez-vous le silence absolu de ma conscience et de ma mémoire qui n'ont aucun souvenir de l'existence antérieure dont la vie présente serait la suite pleine de justice? Est-on bien sérieux quand on affirme, avec un écrivain contemporain, que la sympathie de l'homme pour les fleurs et les plantes est un signe de ces incarnations antérieures de notre âme dans les animaux et les végétaux d'un ordre inférieur? N'est-il pas plus conforme à la vérité et plus digne d'une discussion scientifique, d'affirmer que nous n'avons, en effet, si soutenus que soient les efforts de notre attention, aucun souvenir d'avoir vécu dans le corps d'un reptile ou d'un mollusque, — et que nous ne pouvons même nous défendre d'un sentiment pénible d'étonnement, en présence de cette incroyable affirmation de l'erreur?

Que faut-il donc penser de la justice et de la sagesse de l'auteur de la nature qui aurait infligé au coupable ce supplice de la vie présente pleine de douleurs, pour le châtier de ses crimes passés, et qui aurait supprimé dans la conscience de sa créature punie tout souvenir de ces crimes, tout souvenir d'une existence antérieure, et jusqu'à la tentation de croire à ces existences passées? L'auteur de la nature serait-il sage en effaçant ainsi ce souvenir nécessaire? Serait-il juste en infligeant une peine à une créature qui, sans mémoire de ses prétendus crimes, est, par le même motif, dans l'impuissance de se reconnaître coupable et de se repentir?

« Qu'arriverait-il, s'écrie un défenseur trop ardent de la métempsycose, si tous les hommes se souvenaient de leurs vies antérieures? l'ordre de la terre en serait troublé, bouleversé, ou du moins il n'est pas présentement fait dans ces conditions. Le *Léthé* comme le libre arbitre sont les lois du monde actuel (1). » Que le monde fût bouleversé si les hommes se souvenaient de leurs existences antérieures, c'est ce que la raison ne peut pas admettre, et elle exige au contraire impérieusement que l'homme puni sache qu'il est puni et quels sont les motifs de la peine qu'il endure ; et si l'on

(1) Pezzani, *la Pluralité des existences de l'âme*, p. 405.

se contente d'affirmer que l'oubli est un fait, on n'éclaire pas le problème, on laisse debout et insoluble la difficulté que nous venons d'énoncer.

L'on nous promet en vain qu'un jour, dans l'éther planétaire, la restitution intégrale de nos souvenirs fera partie de notre félicité ; que nous pourrons, dans ce dernier séjour, prendre possession par le souvenir de nos existences passées, concentrer en nous avec le sentiment du présent, ceux de l'avenir et du passé. D'abord vous laissez sans réponse le problème actuel et vivant, c'est aujourd'hui sur cette terre que Dieu punit, selon vous, le coupable ; et c'est en ce monde que je dois, au nom de la justice et de la sainteté divines, avoir conscience de mes états antérieurs. Puis, vous affirmez gratuitement que j'aurai ce sentiment plus tard ; vous n'en savez rien, cette affirmation dont rien ne prouve l'exactitude, n'est qu'une conjecture insuffisante pour soutenir un raisonnement de valeur, tel que nous avons le droit de l'exiger. Vous avez méconnu enfin le caractère essentiel qui constitue la personnalité.

En effet, qu'entend-on par ce terme abstrait de personnalité? Quand nous disons : voilà une personne, un homme, une créature raisonnable, que voulons-nous dire? On appelle personne un être qui a le sentiment complet

de ce qu'il est, c'est-à-dire de sa nature, de ses facultés : et quand nous parlons de l'homme, nous parlons d'un être fait d'un corps et d'une âme, doué de pensée, de sensibilité, d'activité ; d'un être qui, par le sens intime, observe, connaît, voit ce qui passe en lui, les actes qu'il produit et qui sont à lui, parce qu'ils sont de lui. Mais cela ne suffit pas : l'homme est une personne, non seulement parce qu'il prend possession de son état présent par la conscience, par le sens intime, mais aussi parce qu'il connaît son identité et ses états passés, par la mémoire, Je sais que c'est moi qui sens, pense et veux, aujourd'hui, et je sais avec la même certitude que c'est moi qui sentais, pensais, voulais, quand j'avais vingt ans. Cet acte par lequel je me déclare principe et responsable des actions de ma vie est aussi l'affirmation de ma personnalité.

Or, les défenseurs de la métempsycose oublient ces vérités fondamentales de la philosophie, ils prétendent que l'homme peut perdre la mémoire, la conscience de son identité, la personnalité, sans cesser d'être un homme, ils arrivent à cette contradiction dans les termes et dans les idées : l'homme est une personne, l'homme n'est pas une personne. Observez avec soin cette marche tortueuse de l'esprit d'erreur.

Un animal vient de mourir pendant qu'une

femme concevait un enfant dans son sein. En vertu des loi éternelles qui gouvernent l'univers, ou par un acte particulier du Créateur, l'âme d'un chien passe dans le corps d'un enfant qui va paraître en ce monde. L'âme de l'enfant est donc substantiellement la même que celle de cet animal. Telle est l'idée mère de la métempsycose qui fait voyager les âmes à travers les échelons de la série animale, du zoophyte jusqu'au grand mammifère, jusqu'à l'homme qui occupe ici-bas le sommet de la série. Il n'y a donc plus de barrière infranchissable entre les genres et les espèces. Cette erreur grossière est condamnée par l'anatomie et par la philosophie (1) : passons. Chacun de vous doit dire, dans cette hypothèse : j'ai été successivement zoophyte, articulé, mammifère; j'était oiseau, reptile, chien, avant d'être un homme, et c'est moi qui, pendant la durée des années ou des siècles qui ont précédé ma naissance en ce monde, produisais les actes accomplis par ces divers animaux. Sans doute, votre sourire a déjà fait justice de cette affirmation erronée, mais creusez l'idée. Je ne peux affirmer cette proposition avec intelligence et certitude, que dans le cas où je saurais certainement par le sens intime et par la mémoire qu'en fait

(1) Voir dans notre ouvrage : *la Morale et l'Athéisme contemporain*, le chapitre qui a pour titre : *la Morale et l'Instinct*.

j'étais autrefois reptile, oiseau, lion. C'est ainsi qu'arrivé à la maturité de la vie, à cinquante ans, à soixante ans, ma pensée descend à travers les années écoulées, jusqu'aux premiers moments de mon existence en ce monde, et me permet d'affirmer que j'étais bien moi-même, autrefois, l'enfant qui jouait sur les genoux de ma mère.

Or, si j'ai un souvenir précis des actions qui ont rempli ma vie, à tous les moments de mon existence en ce monde, il est également vrai que ni moi ni aucun homme ici-bas, nous n'avons le plus léger souvenir des existences passées dans le corps des animaux, et nous sentons même dans notre conscience une vive et invincible opposition à reconnaître l'hypothèse que l'on prétend nous faire accepter, comme l'expression certaine de la vérité.

Or, si l'homme n'est réellement la personne humaine que vous connaissez, qu'à la condition impérieuse d'avoir conscience de son état présent et d'avoir la mémoire de son identité et de ses états passés; s'il est encore aussi certain que nous n'avons ni conscience ni souvenir de ces existences antérieures, il faut bien reconnaître ou que la personnalité n'implique ni mémoire ni conscience, assertion contraire aux principes essentiels de la philosophie, ou que ce n'est pas notre âme qui habitait autrefois le corps des animaux, et c'est la condamnation

décisive du principe faux des réincarnations successives et des existences passées.

Le matérialiste, armé d'une demi-science, et étranger à ces principes nécessaires de la métaphysique, semble défendre une erreur analogue à celle que je viens de signaler sur le fondement de la personnalité. Il affirme que la force représentée par notre âme et la matière représentée par notre corps sont immortelles, indestructibles, et que la mort marque l'heure où cette force et cette matière entrent dans des combinaisons nouvelles et vont former des fleurs et des fruits, après le passage mystérieux de la décomposition. Comment saurons-nous qu'il y a identité substantielle et variété accidentelle entre cet homme qui vient de mourir et la terre végétale et les fleurs qui vont apparaître? Il faudrait que cette fleur animée pût dire : c'est moi qui ai vécu, pensé, aimé, agi, pendant mon existence achevée. Il n'y a ici ni conscience, ni mémoire; l'identité n'est pas là; il y a simplement dans ce cas, comme dans celui de l'hypothèse des réincarnations successives, il y a succession de deux individus séparés par l'abîme de l'inconnu, et le législateur qui m'infligerait un châtiment pour les crimes commis par une créature étrangère, dans une autre planète, serait aussi injuste que le législateur dont le caprice me ferait expier, en ce moment, les sottises de l'empe-

reur de Chine ou d'un sujet de l'empereur de Russie.

III

Mais ce n'est pas seulement au point de vue métaphysique et psychologique que la thèse de la métempsycose est inadmissible, elle soulève encore, au point de vue des idées morales et de la sainteté de Dieu, d'insurmontables difficultés.

Et d'abord, une épreuve ne peut pas être un état définitif et permanent. S'il plaît à la sagesse divine, avant de nous appeler à une félicité qui sera une récompense, d'imposer à notre âme l'épreuve salutaire et pénible de la vie, nous devons nous incliner. La durée de l'épreuve sera toujours bien courte; elle finira, tempérée, d'ailleurs, par l'espérance qui en éclaire le terme. Mais si vous dites que Dieu a créé l'homme pour le condamner à des épreuves successives qui n'auront jamais de fin, vous êtes en opposition avec l'idée philosophique de l'épreuve, avec la nature de l'homme, avec la sainteté même de Dieu.

Or, les partisans de la métempsycose affirment que les épreuves se succéderont sans cesse, et que la nature est un cercle dont nous ne voyons ni le commencement ni la fin. La sagesse égyptienne qui représentait le monde sous l'image

d'un serpent enroulé sur lui-même, en forme de cercle, exprimait selon ces esprits égarés, sous un symbole oublié, une vérité que vient remettre au jour la science de notre temps. Si l'homme, après une longue succession d'épreuves, s'élève de la terre à l'éther planétaire et de là au soleil, ce n'est pas pour y asseoir sa vie d'une manière permanente. Après une halte dont la durée nous échappe, il faudra, disent-ils, descendre dans les profondeurs des eaux et recommencer l'épreuve, enfermés dans ce cercle infranchissable et terrible des purifications et des expiations. Mais pourquoi parler d'épreuves? que nous soyons ici ou ailleurs, qu'importe! l'homme n'a plus de demeure permanente et de repos définitif à espérer, et tandis que l'épreuve doit être une préparation à un état immuable, c'est l'épreuve qui devient dans le système de la métempsycose l'état perpétuel de l'humanité.

Quel abus du langage et quelles contradictions! Quel oubli des invincibles tendances du cœur humain! Nous n'attendons pas une halte de quelques moments, dans un soleil, où les bienheureux n'auraient que la satisfaction incomplète et matérielle d'un corps transformé et des sens élevés à leur suprême puissance. Illusions vaines! Si notre âme est ferme au sein de l'épreuve et dans les douleurs qui, sans trêve, la fatiguent et la tourmentent pendant la

vie; si, malgré nos larmes, nos angoisses, nos ennuis infinis, nous levons la tête et nous savons attendre avec courage jusqu'à la dernière heure, c'est que nos espérances appellent et saluent autre chose qu'une halte dans l'étroite prison d'un soleil. Notre âme insatiable de vérité, de beauté, de justice et de perfection, entrevoit à travers les ténèbres de la vie, dans une patrie éternelle et pleine de lumière, le foyer même de la vérité, de la beauté, de la justice. Après avoir entendu l'écho sur la terre, elle veut entendre la voix; après avoir vu le reflet, elle veut contempler le foyer; après avoir goûté les ruisseaux, elle veut boire à longs traits et sans fin, à la source même de toute justice et de toute vertu.

Je ne comprends plus la nature humaine, si si notre destinée est de voyager sans cesse, et si la terre du repos n'existe que dans nos désirs, excités, cependant, et créés par Celui qui a fait l'homme et qui gouverne l'univers! La félicité temporaire que vous promettez au juste sera traversée par la prévision amère de la voir bientôt finir; la paix du séjour planétaire et des régions profondes du soleil ne sera qu'une trêve à la veille de nouveaux combats, et votre paradis n'est qu'une hôtellerie où l'on arrive après de longues fatigues, où l'on passe quelques heures, où il est défendu de s'établir; mais notre âme demande autre chose, elle appelle une

autre fin, une fin plus conforme à notre nature et à la sainteté de la justice de Dieu.

Or, cette justice est vaincue par les révoltes de la liberté humaine, si l'épreuve doit se renouveler sans cesse, et si, éternellement, l'homme peut se dresser contre un Dieu trop impuissant et braver sa colère. En effet, les utopistes de la métempsycose nous enseignent que les vies successives d'épreuves et d'expiation se succéderont sans fin, c'est-à-dire pendant l'éternité, et que, durant chacune de ces vies, l'homme conservera sa liberté, ou la puissance de se révolter contre Dieu, de violer sa loi, de mépriser sa volonté. Que fera Dieu, s'il plaît à l'homme de faire usage de sa liberté pour choisir le mal, et obéir à l'impulsion de la chair et des sens égarés? A quel moment sa justice sera-t-elle satisfaite, et pouvons-nous croire que Dieu donne à l'homme une liberté éternelle, une faculté qui lui permette, en perpétuant le mal, de l'outrager librement, avec un profond mépris d'une répression, dont l'inefficacité trahirait l'inexpérience ou l'impuissance du Législateur?

Il faut qu'il y ait une heure où Dieu retire à l'homme la liberté, qui est l'arme de l'épreuve, une heure où l'homme s'arrête, soit dans un état bienheureux, si la contemplation de la beauté éternelle ravit son âme juste, et lui fait perdre par ses charmes infinis, jusqu'à la pos-

sibilité de se détourner de Dieu; soit dans un état malheureux, si Dieu s'éloigne de son âme volontairement et obstinément coupable, pendant toute la vie.

L'épreuve humaine finira : c'est le droit de la justice de Dieu, c'est aussi l'espérance du cœur humain.

Mais si les lois *inviolables* de la psychologie et de la morale condamnent l'hypothèse de la pluralité des existences, si elles ne permettent pas de croire que l'habitant de la terre ait été autrefois l'habitant des globes célestes, faut-il rejeter encore, au nom de ces mêmes lois, l'opinion des philosophes qui enseignent aujourd'hui que ces globes célestes sont habités par d'autres créatures, nées comme nous, à une époque inconnue, d'une parole du Créateur?

CHAPITRE V

LES MONDES HABITÉS

I

Le savant théologien Gotti cite, avec étonnement et pour les combattre, les philosophes renommés, les astronomes célèbres qui n'ont pas craint d'affirmer que les astres sont le séjour de certaines créatures dont les conditions d'existence nous sont encore inconnues. Il ajoute que cette opinion était reçue de son temps, par les philosophes et les mathématiciens les plus distingués (1). Depuis deux siècles, les sciences ont fait des progrès qu'il n'est pas permis de méconnaître ou de dédaigner. Armée d'instruments puissants, éclairée

(1) « Sed quod mirum est; eam ex Recentioribus aliqui adoptarunt : astra enim habitari senserunt Nicolaus Cusanus. Jordanus Brunus, Tycho-Brahe, Thomas Campanella, Renatus Descartes, Joannes Keplerus, Galilæo Galilæi et David Fabritius... Angli quoque plurimi, ut Franciscus Godwinus, Wileinsius Episcopus Cistriensis..., aliique a Fabritio relati, qui subdit, hanc de pluribus orbibus habitabilibus sententiam hodie placere phliosophis et mathematicis clarissimis. » Gotti. *Theol. scolas.*; tom. I, tract. VIII, *De Deo creatore*, p. 448.

par une méthode plus sûre et mieux dirigée, la science nous a fait connaître le firmament, son immensité et les secrets des mondes dont il est rempli. Le problème agité timidement autrefois par l'esprit inquiet de l'homme, à la vue de ces mondes lumineux, s'est imposé de nouveau, d'une manière plus impérieuse et plus scientifique, aux esprits de notre temps, et l'un des astronomes les plus illustres et des théologiens les plus autorisés de ce siècle, le P. Secchi, n'a pas craint d'exprimer ainsi ainsi son opinion :

« Que dire de ces espaces immenses et des astres qui les remplissent? Que penser de ces étoiles qui sont sans doute, comme notre soleil, des centres de lumière, de chaleur et d'activité, destinés, comme lui, à entretenir la vie d'une foule de créatures de toutes espèces? Pour nous, il nous semblerait absurde de regarder ces vastes régions comme des déserts inhabités; elles doivent être peuplées d'êtres intelligents et raisonnables, capables de connaître, d'honorer et d'aimer le Créateur; et peut-être que ces habitants des astres sont plus fidèles que nous au devoir que leur impose la reconnaissance envers Celui qui les a tirés du néant; nous voulons espérer qu'il n'y a point parmi eux de ces êtres infortunés qui mettent leur orgueil à nier l'existence et l'intelligence de Celui à qui ils doivent eux-mêmes

et leur existence et la faculté de connaître tant de merveilles (1). »

C'est en suivant les indications de ce ferme esprit et les révélations des sciences, que certains écrivains contemporains ont cru pouvoir affirmer que l'opinion de la pluralité des mondes serait bientôt une certitude incontestée, et que les théologiens mal inspirés qui la réprouvent aujourd'hui, partageraient la désapprobation qui a frappé autrefois les théologiens trop empressés à condamner Galilée (2). Quel est donc l'état réel de cette conjecture très probable, en présence de la science, de la philosophie et de la foi?

II

Les théologiens du moyen âge qui ont agité le problème de la pluralité des mondes, guidés par les savants, disciples trop dociles d'Aristote, et privés des instruments puissants d'observation qui apportent aujourd'hui au génie humain un concours si précieux, se déclarèrent hostiles à l'hypothèse des mondes habités. Pourrait-on, sans injustice, faire un reproche à ces théologiens de leur ignorance dans les questions astronomiques, et n'est-il pas, au contraire,

(1) Le R. P. Secchi, *le Soleil*, p. 418.
(2) L'abbé Pioger, *le Dogme chrétien et la Pluralité des mondes habités*.

très naturel qu'ils aient pris, pour base de leurs calculs, les données de la science au temps où ils vivaient, comme nous faisons nous-mêmes aujourd'hui, exposés, peut-être, à défendre des hypothèses que la science de demain ne laissera pas debout?

La terre immobile et seule habitée, entourée de dix sphères, au delà desquelles s'étend le ciel empyrée, séjour des bienheureux, les étoiles immobiles et incorruptibles, éclairant de leurs feux ce spectacle de la terre et cet horizon si étroit : telle était la conception astronomique acceptée et enseignée par les théologiens. Les cieux étaient si petits et la terre si grande, en dehors même de la grandeur morale qu'elle emprunte à l'incarnation du Fils de Dieu, qu'il était très sage d'affirmer que la terre seule était habitée.

Mais la science, armée du télescope et guidée par l'analyse spectrale, a jeté de longs rayons à travers ces sphères inviolables qui entouraient la terre ; elle a ouvert ainsi des chemins de communication qui se prolongent dans les directions profondes et lointaines du firmament ; la pensée a suivi ces chemins, interrogé les planètes, les étoiles, les soleils, et il s'est trouvé que l'homme a été moins frappé de l'effrayante grandeur du monde céleste qui se découvrait à lui que de la petitesse de notre terre, grain de poussière, et demeure étroite que notre

esprit ignorant avait salué le plus beau et le plus grand des mondes créés.

Les astronomes ont voulu mesurer la distance qui nous sépare de ces étoiles que l'on croyait voisines et immobiles dans le silence du firmament. Ils ont substitué la méthode des parallaxes relatives aux parallaxes absolues, pour donner une précision rigoureuse à leurs calculs, et ils ont reconnu qu'il faudrait à la lumière, avec sa vitesse de 77,000 lieues par seconde, 2,350 jours pour parcourir la distance qui nous sépare des étoiles les plus rapprochées, et qu'un boulet de canon, avec une vitesse de 500 mètres par seconde, franchirait cette distance en quatre millions d'années. Puis, avancez, avancez encore, avancez toujours, au delà de ces étoiles, plus loin dans les profondeurs entrevues du firmament, et vous n'aurez, après un pénible effort d'attention, qu'une faible idée de l'espace sans bornes et rempli de globes étincelants, qui s'étend autour de nous. Ce coup de lumière et cette révélation de la science changent aussitôt pour nous l'aspect grandiose du firmament.

Séparés par une telle distance, de ces astres dont l'existence n'était pas autrefois soupçonnée, il est évident que le regard humain ne pouvait deviner ni l'espace qui sépare ces astres entre eux, ni leurs mouvements harmonieux, et l'immobilité des étoiles n'était pas

contestée. Maîtres aujourd'hui de la distance qu'ils avaient mesurée, les astronomes ont continué leurs calculs sévères; ils ont vu que notre soleil, dont le volume égale treize cent mille fois environ le volume de la terre, serait à peine visible pour nous, point lumineux et vague, si la parole de Dieu l'éloignait seulement de nous jusqu'à la région moyenne des étoiles de première grandeur. Ces étoiles qui scintillent au-dessus de nos têtes sont donc des soleils, et nous pouvons déjà pressentir le nombre de ces grands luminaires, en nous rappelant que la seule voie lactée compte vingt millions, au moins, de soleils *visibles*, et qu'il existe dans l'univers plus de cinq mille nébuleuses, reconnues, classées, aussi étendues, aussi peuplées de soleils que la voie lactée.

Et ces mondes sont en mouvement; l'immobilité des étoiles est une erreur. Cassini, Mayer, Argelender ont dressé des listes, et décrit les mouvements propres d'un grand nombre d'étoiles; ils nous ont appris et démontré que des millions de globes semblables à notre soleil parcourent l'espace immense, avec la vitesse d'un boulet de canon, sans se heurter, ni se rencontrer, soumis à des lois dont l'harmonie éternelle est l'expression de l'intelligence et de la sagesse de Celui qui a créé tout ce qui vit autour de nous. Et

un savant a pu dire : « Les déterminations les mieux fondées assignent maintenant au Soleil, et par conséquent aussi à la Terre et à tout le système solaire, une marche annuelle et commune de **111,000,000** de lieues vers les étoiles γ et δ du groupe auquel on a donné le nom de constellation d'Hercule ; ce qui donne **304,000** lieues ou **1,216,000** kilomètres par jour (1). »

L'ancien système astronomique est donc modifié sur des points essentiels, par les découvertes modernes de la science la plus exacte, et l'argumentation théologique contre la pluralité des mondes, qui reposait sur ce système, est profondément ébranlée. En présence de ces innombrables soleils qui éveillent notre attention par des traits de lumière, à la vue de ces distances incommensurables, de ces mouvements harmonieux et rapides de tant de globes à travers les routes étincelantes de l'espace, tracées par la main souveraine de Dieu, notre terre nous paraît bien petite, elle n'est plus qu'un abri fragile et mesquin, ouvert à l'homme qui l'habite pendant quelques heures, et si les anciens contestaient la pluralité des terres habitées au nom même de la beauté, de la grandeur, de l'étendue exceptionnelle de notre globe entouré de ses sphères

(1) Rambosson.

célestes, c'est au nom de la grandeur de ces mondes célestes mieux connus, que des savants modernes démontrent l'insignifiante étendue de la terre et la possibilité des globes célestes habités.

« Lorsque, par des mesures dans lesquelles l'évidence de la méthode marche l'égale de la précision des résultats, le volume de la terre est réduit à moins de la millionième partie du volume du soleil ; lorsque le soleil lui-même, transporté dans la région des étoiles, va prendre une très modeste place parmi les milliards de ces astres que le télescope a signalés ; lorsque les 34 millions de lieues qui séparent la terre du soleil sont devenues, à raison de leur petitesse comparative, une base tellement impropre à la recherche des dimensions du monde visible ; lorsque la vitesse des rayons lumineux (77,000 lieues par seconde) suffit à peine aux évaluations de la science ; lorsque, enfin, par un enchaînement de preuves irrésistibles, certaines étoiles sont reculées jusqu'à des distances que la lumière ne franchirait pas en moins d'un million d'années, nous restons comme anéantis sous cette immensité. En donnant à l'homme, à la planète qu'il habite, une si petite place dans le monde matériel, l'astronomie semble vraiment n'avoir fait de progrès que pour nous humilier (1). »

(1) Arago, *Biographie de Bailly*.

Mais le regard de l'homme qui traverse ainsi l'espace immense et qui pèse les globes célestes dont l'effrayant volume nous révèle l'extrême petitesse de notre demeure, n'est pas encore pleinement satisfait. Armés du télescope dont le pouvoir amplificateur ouvre devant nous les routes immenses du firmament, les savants ont exploré certaines planètes, interrogé leurs satellites, reconnu les conditions d'habitabilité et de vie qu'elles présentent et décrit dans un langage ému, sous le coup de ces révélations rapides, les analogies de la terre et du ciel. Ils ont vu sur certaines planètes et certains satellites des montagnes, des vallées, l'atmosphère qui fait vivre en faisant respirer, les nuages, les successions de saisons, les alternatives ininterrompues de jour et de nuit; ils ont compté leurs jours, leurs mois, leurs années qui se succèdent; ils ont contemplé l'immense armée des étoiles couvrant d'un pavillon grandiose et ces planètes qui répondent à notre appel, et la terre qui nous emporte en obéissant aux lois éternelles que Dieu a conçues et réglées.

A l'aide du plus grand télescope connu, celui de l'observatoire de *Mount-Hamilton*, en Californie, on a obtenu des épreuves photographiques très nettes de la lune, de Jupiter, de Saturne et de Mars. On a relevé sur ces épreu-

ves des lacs, des continents, des mers, des caps, des baies, des rivières, de l'eau, de la neige et des nuages, et les phénomènes produits par le changement de saison.

On a pu même observer sur la planète Mars une tempête de neige qui a recouvert, dans l'espace de vingt-quatre heures, une surface égalant en étendue le territoire des États-Unis.

Des lignes régulières semblent relier entre eux les lacs et les mers, et former des espèces de canaux.

Sur quelques points de Mars, la photographie a révélé de grandes lueurs symétriquement installées. Que signifient ces lueurs? La science l'ignore, et il n'est pas prudent d'écouter l'imagination.

L'analyse spectrale appliquée aux astres allait bientôt donner des résultats inespérés et devenir la base d'une science nouvelle, de la chimie transformée et complétée. Tout corps en ignition donne un spectre qui lui est propre, et incorpore dans le rayon lumineux issu de cette flamme « un arrangement de lignes spécial à la nature de ce corps. Si l'on reçoit le rayon lumineux sur un prisme, il se décompose en une série de couleurs partagées par le prisme lui-même selon leur degré de réfrangibilité. Dans cette série de couleurs, dans ce ruban, le long duquel s'étale pour ainsi dire le rayon lumineux, le microscope

distingue un grand nombre de lignes transversales, dont l'ordre est spécial à la nature de l'objet porté à l'état d'incandescence. » Il est donc permis de conclure à la simple inspection d'un spectre, la nature du corps incandescent. L'or, l'argent, le fer, chaque métal, chaque objet a son spectre particulier.

Après avoir éliminé une cause d'erreur, par la connaissance des raies telluriques, qui dépendent de l'atmosphère terrestre, les savants ont analysé la lumière solaire et reconnu la présence de certaines substances, telles que la chaux, la potasse, le chrome, le nickel dans l'atmosphère gazeuse qui entoure cet astre. En continuant ces recherches, où la curiosité de l'esprit est sans cesse animée par les résultats obtenus, on a pu étudier le spectre de la lune, des planètes, des astres les plus éloignés, et décrire, en s'appuyant sur les lois de l'analogie, la nature chimique de ces mondes dont le télescope ne pouvait pas nous faire connaître les secrets.

M. Janssen a conclu, des raies atmosphériques produites par la vapeur d'eau, que cette vapeur aqueuse existe dans les atmosphères de Jupiter et de Saturne. « J'ai déjà observé plusieurs planètes à cet égard, écrit l'éminent astronome, dans le cours de ma dernière mission en Italie et en Grèce, j'ai observé sur le sommet de l'Étna, c'est-à-dire dans des con-

ditions où l'influence de l'atmosphère se trouvait sensiblement annulée. Ces observations, et celles que j'ai faites ensuite avec les plus puissants instruments, indiquent déjà la présence de la vapeur d'eau dans les atmosphères de Mars et de Saturne. Aux analogies déjà si étroites qui unissent les planètes de notre système, vient s'ajouter encore un caractère nouveau et important. Toutes ces planètes forment donc comme une même famille, elles circulent autour du même foyer central qui leur distribue la chaleur et la lumière. Elles ont chacune une année, des saisons, une atmosphère, et dans cette atmosphère même, des nuages remarqués sur plusieurs d'entre elles.

« Enfin, l'eau qui joue un rôle si grand dans l'économie de toute organisation, l'eau est encore un élément qui leur est commun. Que de puissantes raisons pour penser que la vie n'est pas le privilège exclusif de notre petite terre, sœur cadette de notre grande famille planétaire (1) ! »

C'est ainsi qu'en se fondant sur une frappante analogie entre notre terre et les globes environnants, nous pouvons donner une haute probabilité à l'hypothèse de la pluralité des mondes habités.

La terre est un membre de la famille solaire,

(1) Janssen, *Mémoire à l'Académie des sciences.* — Voir aussi : Delaunay, de l'Institut, *Notice sur l'Analyse spectrale.* — Huggens, l'*Analyse spectrale.* — *Les comptes rendus de l'Académie des sciences,* 1871, 1875, 1878.

les astres qui l'avoisinent, gouvernés par les mêmes lois générales, ont eu le même développement cosmique : cette terre et ces astres ont des disques semblables, des montagnes, des mers, c'est-à-dire l'atmosphère, l'air et l'eau, les conditions de la vie, pourquoi n'auraient-ils aussi une matière organique et des êtres vivants?

La science de demain confirmera les prévisions sérieuses de la science d'aujourd'hui.

III

Si vous considérez l'hypothèse de la pluralité des mondes habités au point de vue philosophique, vous découvrirez de nouvelles raisons qui semblent confirmer les inductions et les conjectures scientifiques des astronomes contemporains.

Le microscope composé et les récents travaux provoqués par la question de la génération spontanée, ouvrent devant nos yeux le monde merveilleux, immense, des infiniment petits; nous voyons que la Providence a multiplié les êtres animés, et répandu la vie sur tous les points de l'espace qui semblait inanimé et vide. Leuwenhoelk, Ehrenberg, Swammerdam, Klem ont essayé de nous faire apprécier la mesure insaisissable des infusoires, des microzoaires, de ces mondes nou-

veaux, composés de millions de créatures qui ont des organes, des fonctions, une vie particulière, et dont les mœurs nous ont été si longtemps complètement inconnues. Un atome de la plus fine poussière contient quelquefois des millions d'hématoïdes nouveaux. L'air est rempli des invisibles populations d'animalcules microscopiques, dont les lois et les caractères ne sont pas complètement déterminés, et qui, selon Humboldt, appartiennent à une faune spéciale digne de l'attention des savants. Dans les vapeurs qui s'élèvent d'un étang, par un jour d'été, chaque goutte d'eau est pleine de vie, et jette dans l'espace des millions d'œufs d'infusoires, poussière vivante qui va croître et mourir. Vous pouvez concevoir la quantité prodigieuse, innombrable de ces animalcules, dont les débris nous étonnent par leur solidité en recueillant encore les enseignements de la science. La ville de Berlin est bâtie sur un banc d'animaux microscopiques; le nord de l'Amérique possède aussi de ces bancs animés qui ont jusqu'à vingt pieds de profondeur. Les squelettes et les carapaces de ces animaux, si petits, que le poids de chacun d'eux équivaut à peine à la millionième partie d'un milligramme, forment des terrains entiers. D'après les travaux de M. d'Orbigny, plusieurs montagnes de terrains calcaires tertiaires de Vérone et de Monte-Bolca, et un grand nombre de

couches, même secondaires, seraient presque entièrement formées de coquilles microscopiques superposées.

Les ruisseaux et les fleuves, les étangs et les lacs, les mares et les fossés contiennent une incalculable quantité de *protistes*, ou d'animaux microscopiques. Des milliards d'infusoires nagent dans le fin limon qui par un temps clair couvre la surface des eaux marines. Hœckel a fait de longues études sur ces protistes et ces infusoires. « Les montagnes de craie de l'Angleterre et de l'île de Rügen, écrit le savant naturaliste allemand, de même que les couches tertiaires de l'éocène déposées sur les formations crétacées, sont constituées, en grande partie, souvent presque exculsivement des élégantes coquilles calcaires des Polythalames. D'autres pierres, par exemple les roches, tertiaires de la Barbade et des îles Nicobar, sont également formées en grande partie des charmantes carapaces silicieuses des Radiolaires ; un grand nombre des pierres formées de ces animalcules fournissent de précieux matériaux de construction, et mainte grande ville, Paris et Vienne sont surtout bâties avec ces pierres (1). »

La nature est donc prodigue de la vie, et s'il est vrai qu'elle remplit ainsi de ses manifesta-

(1) Ernest Hœckel, *le Règne des Protistes*, p. 5.

tions tous les points de l'espace; s'il est vrai que nous découvrons des créatures nouvelles partout où la puissance, malheureusement encore insuffisante des instruments, nous permet de pénétrer, n'a-t-on pas raison d'en conclure que ces mondes immenses, dont le télescope nous a révélé l'existence, la nature et les lois, sont peuplés de créatures vivantes, et que partout où la science nous fait voir une habitation, la raison nous permet d'affirmer la présence d'un habitant?

Tous les êtres s'enchaînent, d'ailleurs, dans la nature, selon la pensée profonde et juste de Leibniz; il n'y a pas, dans cette trame immense des êtres vivants, de solution de continuité: *nihil per saltum;* il y a, sans doute, encore pour nous des inconnus et des mystères qui condamnent les affirmations de l'ignorance présomptueuse, mais l'inconnu n'est pas le vide, et il n'est pas permis d'en conclure que la nature est en défaut. Du zoophyte au grand mammifère, jusqu'à l'homme, la science observe et suit les ascensions perpétuelles de la nature vivante, elle cherche avec une curiosité trop souvent malheureuse et toujours digne de louanges, à saisir les transitions imperceptibles des règnes, les frontières qui séparent le minéral du végétal, les végétaux des animaux, et l'animal de la créature raisonnable qui domine et règne dans l'univers. Le mollusque, le vertébré, l'articulé,

le mammifère ; que de genres et d'espèces différentes parcourent la nature et la vie toujours patientes, avant d'arriver à l'homme ! Or, pourquoi n'en serait-il pas ainsi au-dessus de nous, de l'homme au pur esprit, à l'ange dépouillé de toute enveloppe, matérielle ou charnelle ? Pourquoi la Providence, qui partout échelonne la vie, et prépare la nature aux perfections supérieures du corps humain, en passant par les degrés inférieurs d'une élaboration savante, pourquoi n'aurait-elle pas continué plus haut l'universelle application de cette loi ? De l'homme à l'ange, il y aurait encore place pour un nombre inconnu de créatures intermédiaires, d'une nature et d'un organisme différents de ceux de l'homme que nous connaissons, en rapport avec les conditions climatériques et physiologiques commandées par l'état même des globes habités.

« Les anciens, écrit Leibniz, avaient des petites idées des ouvrages de Dieu, et saint Augustin, faute de connaître les découvertes modernes, était bien en peine quand il s'agissait d'expliquer la prévalence du mal. Il semblait aux anciens qu'il n'y avait que notre terre d'habitée ; ils avaient même peur des antipodes ; le reste du monde était selon eux quelques globes luisants et quelques sphères cristallines.

« Aujourd'hui, quelques bornes qu'on donne, ou qu'on ne donne pas à l'univers, il faut recon-

naître qu'il y a un nombre innombrable de globes, autant et plus grand que le nôtre, qui ont autant de droit que lui à avoir des habitants raisonnables, quoiqu'il ne s'ensuive point que ce soient des hommes. Il n'est qu'une planète, c'est-à-dire un des six satellites principaux de notre soleil; et, comme toutes les fixes sont des soleils aussi, l'on voit combien notre terre est peu de chose par rapport aux choses visibles, puisqu'elle n'est qu'un appendice de l'un d'entre eux.

« Il se peut que tous les soleils ne soient habités que par des créatures heureuses, et rien ne nous oblige de croire qu'il y en a beaucoup de damnées, car peu d'exemples ou d'échantillons suffisent pour l'utilité que le bien retire du mal. D'ailleurs, comme il n'y a nulle raison qui porte à croire qu'il y a des étoiles partout, ne se peut-il pas qu'il y ait un grand espace au delà de la région des étoiles? Que ce soit le ciel empyrée ou rien, toujours cet espace immense qui environne toute cette région, pourra être rempli de bonheur et de gloire.

« Il pourra être conçu comme l'Océan où se rendent les fleuves de toutes les créatures bienheureuses, quand elles seront venues à leur perfection. Que deviendra la considération de notre globe et de ses habitants? Ne sera-ce pas quelque chose d'infiniment moindre qu'un point physique, puisque notre terre est comme un

point au prix de la distance de quelques étoiles fixes. » (*Théodicée*, part. VIII).

Je ne vois, ni dans la nature de Dieu ni dans la nature de l'homme, aucune raison de combattre cette conjecture sérieuse, ou de la dédaigner; loin de là; Dieu tend sans cesse, en vertu de la bonté qui est le caractère de son essence, à répandre la vie autour de lui. Il aime sans cesse à prodiguer les manifestations de sa puissance qui crée les mondes et les créatures qui les habitent, de sa sagesse qui les gouverne, de son intelligence souveraine qui reçoit et impose à ces mondes et à ces créatures les lois harmonieuses de leurs mouvements, *ludens in orbe terrarum*. Mais en manifestant ainsi sa bonté puissante, par la création et la conservation de ces mondes, Dieu crée aussi des êtres vivants qui seront les témoins reconnaissants de sa grandeur pleine de miséricorde, et qui loueront l'Être suprême dans toutes les profondeurs de l'espace animé, réalisant ainsi d'une manière plus complète et digne de sa sagesse, la parole du Psalmiste inspiré : les Cieux racontent la gloire du Tout-Puissant. Rien, donc, ne s'oppose en Dieu à la pluralité des mondes habités, et ses attributs, aussi bien que les pressentiments mystérieux de notre âme, donnent à cette hypothèse une vraisemblance qui mérite notre attention.

Ce n'est pas, en effet, une curiosité vaine, ou un désir vague et poétique de l'imagina-

tion qui attire invinciblement les regards de l'homme vers ces demeures sereines des hauteurs. L'esprit accoutumé à l'observation patiente des innombrables phénomènes qui se succèdent dans notre âme, reconnaît sans difficulté que cette inclination et cet attrait ont des racines profondes dans notre nature, et qu'ils ont un autre fondement que l'illusion poétique de nos rêves. L'autorité considérable des savants qui ont affirmé la pluralité des mondes habités; le nombre, le volume, l'étendue, les lois de ces mondes célestes; l'exiguïté de la terre que nous habitons; l'horreur du néant et du vide; l'incalculable quantité d'êtres vivants répandus partout autour de nous; les lois que Dieu semble suivre dans l'économie générale de la création, de la conservation et du gouvernement des créatures: telles sont les raisons, froidement et attentivement considérées, qui expliquent nos préférences, et qui invitent tout homme qui pense à lever la tête, à contempler ces mondes, et à reconnaître avec émotion qu'il n'est pas invraisemblable que ces vastes et insondables régions du firmament, loin d'être condamnées à la solitude et au silence du néant, sont habitées, et prolongent à travers l'espace la prière reconnaissante des créatures qui connaissent Dieu.

La théologie chrétienne est étrangère à cette hypothèse livrée aux discussions humaines.

Que ces mondes célestes soient habités ou qu'ils soient déserts, il n'appartient pas aux théologiens de trancher le problème par des arguments métaphysiques, et le dogme catholique de l'Incarnation et de la Rédemption n'est pas menacé par une solution affirmative. Selon l'observation très juste d'un théologien éminent, l'économie générale du christianisme concerne exclusivement la terre que nous habitons, l'humanité descendue d'Adam et rachetée par le sang de Jésus-Christ, et la vérité essentielle à maintenir pour rester dans les sages limites de l'orthodoxie chrétienne, c'est de ne pas faire de ces générations sidérales, dont les lois nous sont encore inconnues, une race descendue d'Adam et rachetée par Jésus-Christ. A quel moment ces familles et ces races planétaires ont-elles été créées? Ont-elles péché comme nous? Sont-elles rachetées par un sacrifice non sanglant ou par la prière toute-puissante du Verbe Incarné? Questions vaines, qui ont été agitées et qui le sont encore par des esprits trop faibles contre la tentation des conjectures et des hypothèses brillantes. Il serait inutile et téméraire de nous engager dans cette voie.

IV

Un savant contemporain et profondément chrétien a émis, cependant, une hypothèse ingénieuse et scientifique pour répondre aux théologiens qui repoussent, au nom de la rédemption, la théorie de la pluralité des mondes habités.

« Le soleil n'est qu'à huit minutes de nous, — huit minutes de marche lumineuse à 75,000 lieues par seconde, — c'est-à-dire à huit fois 60 × 75,000 ou 8 fois 4,500 mille lieues. La distance à nous des étoiles improprement dites fixes varie dans des limites colossales : la plus rapprochée en est à trois ans, c'est-à-dire à 3 × 365 fois 24 heures de 60 minutes à 4,500,000 de lieues par unité, ou 3 × 365 × 24 × 60 × 4,500,000 = 7 trillions 095 milliards 600 millions de lieues. Les étoiles les plus lointaines de la voie lactée sont à 7 ou 8 *mille ans* de vitesse lumineuse de notre système solaire. Enfin, parmi les cinq mille nébuleuses et amas d'étoiles qui, en dehors de la voie lactée, ont pu être observées jusqu'ici, il est peut-être des soleils dont la lumière met 60 millions d'années à parvenir à la terre. En sorte que, si nous possédions des instruments assez puissants et assez parfaits pour lire dans ces rayons lumineux les faits et les événements lointains qu'ils nous apportent,

ce serait l'histoire d'il y a soixante millions d'années qu'ils nous retraceraient!

« Qui pourra jamais dénombrer la quantité presque infinie des astres échelonnés dans ces inénarrables distances? Et dans une variété aussi indénombrable de mondes et d'univers, n'y a-t-il pas place pour la réalisation de toutes les combinaisons possibles de l'union des esprits avec les mille et mille formes de la substance matérielle?

« Dans ces collections sans nombre d'étoiles de toutes grandeurs, il est des astres placés à telle distance, que la lumière émanée de notre soleil et réfléchie par notre planète leur arrive en un temps précisément égal à celui qui s'est écoulé depuis la venue du Messie sur la terre. Peut-être, sur les planètes gravitant autour de ces lointains soleils, et au moment même où s'écrivent ces lignes, des êtres intelligents, servis par quelqu'un de ces organismes supérieurs que nous concevions plus haut, contemplent-ils dans la stupeur et l'adoration le Fils de Dieu, le Maître de tous les mondes, cloué sur un gibet au faîte du Golgotha, ou naissant sur la paille d'une étable! Ce passé de dix-huit siècles est le présent pour eux, et c'est sans doute l'avenir pour les hôtes d'astres plus éloignés.... Qui sait si, à ces formidables distances, le sang du divin Crucifié n'est pas aussi une source de bénédiction et d'amour

pour ces autres créatures intelligentes de Dieu (1)! »

Mais ces brillantes hypothèses, qui charment l'imagination du philosophe par l'appareil scientifique dont elles s'entourent et par la grandeur des idées qu'elles soulèvent, sont inutiles à ce débat. Nous ne connaissons ni l'origine, ni la vie, ni les lois physiologiques des habitants des mondes lointains, si ces mondes sont habités; nous ignorons si ces créatures ont péché et si l'économie de l'expiation sanglante de la croix s'applique encore à cette race prédestinée, ou relevée, ou délaissée. Ces hypothèses compliquent le problème et ne simplifient rien. Nous savons que le Christ est mort ici-bas pour sauver la postérité d'Adam, cela nous suffit. L'histoire probable des autres mondes échappe à nos investigations et défie notre curiosité indiscrète. Il est inutile de s'en occuper.

(1) *Revue des quest. scientifiques*, juillet 1877, p. 209. Bruxelles.

CHAPITRE VI

LE SPIRITISME ET LA THÉOLOGIE

I

Le mystère qui entoure l'homme au moment où son âme passe dans un monde nouveau, n'existe pas pour les sectateurs du spiritisme ou de la religion des esprits. Les spirites sont en communication familière avec les âmes des défunts qui ont quitté la terre, et, guidés par leur enseignement, qui exclut toute apparence même de doute ou de ténèbres, ils ont raconté, comme nous allons le faire, l'histoire de la mort de l'homme et des conditions de son immortalité.

L'homme est formé de trois parties essentielles qui présentent des caractères distincts faciles à déterminer : l'âme, le périsprit, le corps. L'âme est un être intelligent qui vivait dans un monde invisible et immatériel, avant de s'incarner dans un corps sensible. Entre le corps et l'âme, il existe un lien, condition de la vie ; c'est une substance semi-matérielle qui enveloppe l'âme, un fluide appelé aussi *périsprit*, qui per-

met à l'âme d'être en communication avec le corps.

A l'instant de la mort. l'âme environnée de son enveloppe semi-matérielle ou gazeuse se sépare du corps. Si l'homme a été détaché, pendant la vie, des sens, de la matière, et si en résistant aux influences mauvaises des passions, il a élevé son âme au-dessus du corps, il est évident que sa mort devient facile et que la séparation suprême est naturelle et sans douleur. S'il a mal vécu, s'il a suivi l'instinct dépravé de la sensualité, le périsprit s'est engagé, plongé, enchaîné dans le corps, dans les différentes parties de l'organisme, et la mort est aussi douloureuse que la séparation est lente, il faut du temps et des efforts pour permettre au périsprit de se délivrer de l'étreinte du corps.

L'âme se dégage insensiblement de ses liens; elle ne ressemble pas à l'oiseau qui, d'un coup d'aile, entre en liberté; la séparation n'est ni brusque ni subite. Il arrive aussi quelquefois que l'âme a quitté le corps, sans que nous le sachions, tandis que les derniers signes de l'agonie frappent seuls notre attention. L'âme est partie, mais le cœur bat encore et jette dans les veines le sang, qui donne les apparences du mouvement et le simulacre de la vie. Souvent l'âme sent se briser ou se dénouer les liens qui l'attachent au corps, elle ajoute alors elle-même ses efforts au mouvement de la nature, afin de rompre les

liens et de hâter l'heure de la délivrance; elle entrevoit déjà l'avenir, les joies de l'état d'esprit, la vie, libre de la matière, et comme la chenille qui se renferme dans sa chrysalide, avant de jeter dans le rayon du soleil l'éclat brillant de ses couleurs, elle se prépare dans le mystère des derniers déchirements, aux joies de sa nouvelle vie.

Souvent aussi ceux que nous avons connus sur la terre et qui sont morts avant nous, viennent nous aider à briser les derniers liens de notre existence terrestre, et ils nous accueillent à notre entrée dans le monde des esprits. L'étonnement et le trouble qui suivent immédiatement la mort, varient en durée, en intensité avec les individus et les mérites ou les vertus de chaque défunt. Le trouble de l'homme de bien n'est pas long, parce qu'il s'est accoutumé, pendant la vie, à cette existence immatérielle de l'esprit; le trouble du mauvais est plus long, et son regard étonné s'habitue lentement aux clartés inattendues de cette vie nouvelle et inconnue.

« Dans la mort subite, l'esprit est étourdi du brusque changement qui s'est opéré en lui; pour lui, la mort est encore synonyme de destruction, d'anéantissement; or, comme il pense qu'il voit, qu'il entend, à son sens, il n'est pas mort; ce qui augmente son illusion, c'est qu'il se voit un corps semblable au précédent pour la forme, le périsprit, dont il n'a pas eu le temps

d'étudier encore la nature éthérée; il le croit solide et compacte comme le premier, et quand on appelle son attention sur ce point, il s'étonne de ne pouvoir se palper. Ce phénomène est analogue à celui des nouveaux somnambules qui ne croient pas dormir. Cette illusion est bien plus générale chez ceux qui, quoique malades, ne pensaient pas à mourir (1). »

Le sort de l'homme n'est pas irrévocablement fixé après la mort; libre des entraves du corps, l'âme ne se repose pas encore dans une béatitude éternelle, et, si nous avons déjà vécu dans d'autres mondes ou dans d'autres corps avant de paraître sur cette terre, il est également vrai qu'après la mort, l'âme revit ou sur cette terre ou dans des mondes nouveaux. L'homme continue ainsi à parcourir encore le long chemin des expiations et des purifications successives qui le préparent à l'état bienheureux du pur esprit. C'est la loi universelle qui s'applique à toutes les créatures, si divers qu'aient été, ici-bas, leurs mérites et leurs vertus.

A mesure que l'âme se purifie, elle revêt un corps moins matériel; ses facultés se développent en étendue, en profondeur; elle voit par les yeux du corps ce que nous voyons par la pensée; elle habite un monde meilleur. Selon les spirites, de tous les globes qui composent

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 71, 72, 73.

notre lumière planétaire, la *Terre* est un de ceux dont les habitants sont le moins avancés, physiquement et moralement; *Mars* lui serait encore inférieur, et *Jupiter* serait, au contraire, le séjour des âmes infiniment supérieures à celles des habitants des autres planètes. Au même témoignage, le Soleil serait la demeure paisible des esprits supérieurs qui, de là, embrassent par le regard et par la pensée tous les autres mondes, vers lesquels ils envoient, par l'intermédiaire du fluide universel, les esprits inférieurs devenus leurs messagers.

Les spirites ont ajouté deux principes nouveaux à la vieille hypothèse de la métempsycose telle que nous l'avons exposée. Jusqu'à présent, en effet, il vous a été facile de constater qu'il n'existe pas de différence fondamentale, entre le spiritisme et la métempsycose : on retrouve au fond des deux systèmes une pensée commune, c'est-à-dire l'affirmation d'une série d'existences et de réincarnations qui préparent l'homme à l'état bienheureux d'esprit pur et à la vision de Dieu. Mais, selon les spirites, il faut reconnaître une troisième classe d'esprits au-dessous de ceux qui voient Dieu, au-dessus de ceux qui sont incarnés dans un corps ; ce sont les esprits errants qui, pendant des jours, des mois, des années, des siècles, errent à travers les mondes transitoires, mondes immenses, innombrables, stériles, sans végétation, parce que les esprits ne connaissent

pas les nécessités pénibles de l'alimentation; c'est là que les esprits errants se reposent, dans une courte halte de leur vie ici-bas; ils s'élèvent ensuite jusqu'aux mondes supérieurs où ils reçoivent les communications célestes; ils descendent de là vers les mondes inférieurs, pour éclairer, relever, fortifier, diriger ceux qui n'ont pas encore les lumières de ces communications supérieures et de leur longue expérience de la vie.

Mais les esprits ne sont pas condamnés à errer sans fin, et, selon les spirites, ils choisissent eux-mêmes la terre qu'ils veulent habiter et le genre d'épreuves qu'ils entendent affronter :

« L'esprit choisit les épreuves qui peuvent être pour lui une expiation, et le faire avancer plus vite. Les uns peuvent donc s'imposer une vie de misère et de privations pour essayer de la supporter avec courage; d'autres veulent s'éprouver par les tentations de la fortune et de la puissance, bien plus dangereuses par l'abus et le mauvais usage que l'on en peut faire, et par les mauvaises passions qu'elles développent; d'autres, enfin, veulent s'éprouver par les luttes qu'ils ont à soutenir dans le contact du vice (1). »

Ainsi, l'homme, éclairé après la mort sur le véritable état de son âme, frappé de ses imperfections et de ses fautes passées, prend la réso-

(1) *Le Livre des Esprits*, p. 129.

lution de mieux faire, et choisit lui-même la nature et le lieu d'expiation et de purificaion qui conviennent le mieux à ses dispositions et à sa résolution de s'élever vers la vision de Dieu.

Tel est donc, selon les spirites, le sort qui nous est réservé après l'épreuve de la vie présente; nous avons tous, — si parfaits que nous ayons la sotte prétention de nous croire, — des iniquités à nous faire pardonner, et tous les hommes ont à subir l'épreuve de plusieurs existences, avant de se perdre dans l'éclat du soleil.

Les spirites font entrer encore dans le cadre de cette théorie générale des esprits et de leurs rapports avec nous, des faits psychologiques dont l'explication nous est inconnue, et qui tentent, depuis longtemps, la curiosité humaine. Explications bizarres, invraisemblables, et qui ont séduit tant d'imaginations à la recherche du merveilleux. Ainsi, disent les spirites, pendant le sommeil, notre âme émancipée de l'autorité cruelle et despotique du corps engourdi, s'en va, ou dans les mondes supérieurs, ou dans les mondes inférieurs, ou dans d'autres régions de cette terre, et elle s'entretient avec les esprits; elle va retrouver les âmes de ses parents, de ses amis; et l'impression causée par ces rêves ramène pendant la veille, notre pensée et notre attention sur des personnes que nous croyions peut-être avoir oubliées sans re-

tour. Les sympathies et les antipathies naturelles s'expliqueraient encore, selon les spirites, par les rapports d'amitié ou d'inimitié que nous aurions eus avec certaines personnes, dans d'autres mondes ou dans d'autres vies. Le somnambulisme, les prévisions, les pressentiments, tous ces phénomènes mystérieux découleraient naturellement de l'émancipation de l'âme ou de l'esprit.

II

Il y a des ressemblances frappantes entre le système spirite et la thèse soutenue par M. Figuier dans *le Lendemain de la mort.* La pluralité des existences, les purifications successives, l'enveloppe semi-matérielle ou le périsprit qui sert de vêtement impérissable à l'âme, le séjour du soleil réservé aux bienheureux, nous avons parlé de toutes ces choses en examinant l'hypothèse brillante défendue par M. Figuier, et les fausses raisons par lesquelles il essaye de la soutenir. J'ajoute que ces raisons mêmes ont été exposées et affirmées pas les partisans du spiritisme, avec étendue et conviction. Mais, tandis que M. Figuier prétend demander exclusivement à sa pensée l'explication des mystères de la vie future, les spirites ne craignent pas de s'adresser

aux esprits qui ont déjà quitté la terre, d'entrer en communication avec eux, et de donner ainsi à leur système le prestige d'une révélation. Ce caractère nouveau de la thèse spirite mérite notre attention.

La révélation ne se fait pas à l'homme par une illumination intérieure, ou par une parole sensible des esprits évoqués. Au début des expériences, la table répondait *oui* ou *non* aux questions qui lui étaient posées, en se levant, sous l'imposition des mains des assistants, pour frapper un nombre déterminé de coups. Plus tard, ou obtint des réponses plus étendues, quand la table frappa un nombre de coups correspondant au numéro d'ordre de chaque lettre de l'alphabet. Le procédé était trop long encore : on se contenta, sous l'indication formelle d'un esprit, d'attacher un crayon à une corbeille ou à un autre objet placé sur une feuille de papier, et le crayon, sous l'impulsion mystérieuse d'une force occulte, écrivait des mots, des phrases, des discours qui répondaient aux questions des assistants. Un dernier pas restait à faire : on a supprimé la corbeille et le crayon. Le médium tient lui-même la plume, et sa main, agitée par un mouvement involontaire et fébrile, écrit les révélations de l'esprit évoqué, et son écriture, le caractère des réponses, les signatures même varient avec les esprits

dont il est devenu l'instrument. C'est ainsi que les spirites prétendent tenir, d'une révélation authentique et des défunts qui n'habitent plus cette terre, une doctrine certaine sur l'état des âmes après cette vie, sur les rapports habituels qui existent entre les morts et les vivants.

L'esprit humain est éclairé par les communications successives des Êtres supérieurs. La première révélation personnelle, impérieuse, était personnifiée dans Moïse, et elle s'adressait à un peuple particulier. La seconde fut faite aux hommes par Jésus-Christ, et loin d'être despotique, comme l'était celle de Moïse, elle s'imposa par la persuasion, la charité et remplaça la loi dure du talion par la loi plus clémente du pardon et de l'amour. La troisième révélation, ajoutent les spirites, se fait aujourd'hui sur tous les points de l'espace, à tous les peuples qui veulent l'entendre, et réalise la prophétie divine. « Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes (1). »

« Les grands esprits incarnés sont des individualités puissantes, mais dont l'action est restreinte et lente à se propager. Qu'un seul

(1) *Act. Ap.*, cap. II, v, 17, 18.

d'entre eux, fût-il même Élie ou Moïse, Socrate ou Platon, soit venu en ces derniers temps révéler aux hommes l'état du monde spirituel, comment aurait-il prouvé la vérité de ses assertions par ce temps de scepticisme? Ne l'aurait-on pas regardé comme un rêveur ou un utopiste? En admettant qu'il fût dans le vrai absolu, des siècles se seraient écoulés avant que ses idées fussent acceptées par les masses. « Dieu, dans sa sagesse, n'a pas voulu qu'il en fût ainsi; il a voulu que l'enseignement fût donné par les *esprits eux-mêmes*, et non par des incarnés, afin de convaincre de leur existence, afin qu'il eût lieu simultanément par toute la terre, soit pour le propager plus rapidement, soit pour que l'on trouvât dans la coïncidence de l'enseignement une preuve de la vérité, chacun ayant aussi les moyens de se convaincre par soi-même (1). »

III

Nous avons exposé avec soin la doctrine spirite et les preuves par lesquelles on essaye de la défendre; il est temps de la juger. Je néglige, pour éviter d'inutiles répétitions, de traiter la question de la métempsycose et des

(1) *Caractère de la révélation spirite*, 10e édit., p. 32.

existences successives qui fait le fond du spiritisme, et je veux savoir si la révélation des esprits, la troisième révélation dont je viens de vous entretenir, est un fait certain qui s'impose à notre adhésion.

Est-il vrai que les âmes des défunts soient en communication habituelle et libre avec les hommes? Les spirites ne seraient-ils pas le jouet du démon? Les phénomènes psychologiques, dont ils font la base de leur système, ne seraient-ils pas le résultat physiologique d'une exaltation morbide et accidentelle des nerfs, des sens, de la sensibilité générale du corps et de l'imagination?

Si nous écoutons l'enseignement de la théologie catholique, il est certain que l'hypothèse des âmes errantes et des communications spirites est une erreur condamnée et contraire à la foi. La thèse catholique est formelle sur ce point.

« Nous croyons que les âmes de ceux qui, après le baptême, ne contractent aucune souillure, et les âmes de ceux qui, après avoir été souillées de la tache du péché, ont été purifiées pendant qu'ils étaient encore sur la terre, sont *immédiatement* reçues dans le ciel (1). »

« Et ces âmes voient clairement Dieu lui-

(1) Concile général de Lyon, en 1274.

même, tel qu'il est dans l'unité de nature et la trinité de personnes, plus ou moins parfaitement selon le degré de mérites... et les âmes de ceux qui meurent avec la tache du péché mortel actuel... descendent *immédiatement* dans l'enfer, pour y souffrir le châtiment de peines inégales (1). »

« Si quelqu'un dit que, par la grâce de la justification, la coulpe et la peine éternelle sont tellement remises au pénitent qu'il ne lui reste plus de peine temporelle à souffrir, ni en ce monde ni en l'autre, dans le purgatoire, avant d'entrer dans le royaume des cieux, qu'il soit anathème (2). »

Cette doctrine est conforme au sentiment que nous avons de la justice et de la sainteté de Dieu. L'homme est jugé, après la mort, ou récompensé, ou puni selon le caractère de sa vie. Je ne comprends pas l'hypothèse de ces esprits incertains qui flotteraient, pendant des années et des siècles, dans l'immensité de l'espace ou dans le désert des planètes les plus rapprochées de nous, avant d'entendre la sentence de Celui qui doit les juger (3).

Or, n'est-il pas contraire à la sainteté de

(1) Concile de Florence, 1439.
(2) Concil. Trid., sess. IV, can. 30.
(3) Anima enim egressa, in mundo non errat. Justorum enim animæ in manu Dei sunt, peccatorum vero et ipsæ hinc (in infernum) abducuntur, ut anima divitis. (Theophyl., VIII, in Matth.)

Dieu, aux principes de la morale, à l'idée et au sentiment que nous avons de l'état des âmes justes, après la mort, d'oser dire que les justes se détournent de la contemplation de l'essence divine pour se rendre à l'invitation de quelques personnes réunies autour d'un guéridon? Peut-on croire qu'à tous moments, dans tous les lieux, il suffira que quelques aventuriers imposent leurs mains sur une table pour faire parler, écrire, apparaître les défunts, les anges, les élus? Et si vous examinez les faits allégués; si vous discutez les titres et les garanties de la sincérité des évocateurs, il vous sera facile de reconnaître l'absence de tout ce qui donne de l'autorité à un témoignage, l'absence du talent, de la sainteté, de la fermeté de raison qui défendent notre faiblesse et notre crédulité contre les rêves de l'imagination. Et c'est dans ces conditions, c'est-à-dire quand des hommes vains et souvent aussi étrangers à la religion qu'à la science, pratiquent certaines cérémonies de fantaisie, que les anges et les saints apparaîtraient pour faire entendre leurs révélations sur l'autre vie!

Ils sont vains et curieux, en effet, ces hommes et ces femmes qui évoquent les esprits. Lisez dans les écrits lourds, diffus, décousus des sectateurs du spiritisme, les récits des évocations, des séances, des communications étranges dont ils font la base de leur

théorie et de leur religion. Que verrez-vous? Des questions indiscrètes, personnelles, ridicules; des réponses incohérentes; et si le caractère des évocateurs aussi bien que la sainteté de Dieu démentent déjà ces prétendues apparitions des bienheureux, on peut voir, à l'analyse des questions et des réponses dont les spirites nous entretiennent, que ce n'est pas par cette voie que Dieu fait connaître aux hommes sa volonté et les secrets de l'avenir.

Je ne citerai qu'un exemple, pris au hasard, de ces communications ridicules des vivants et des morts. M. des Mousseaux, entouré de quelques amis, assiste à une expérience où l'on évoque l'esprit invisible de M. de Saint-Fare. Ici, je laisse la parole au témoin :

« Nous sommons l'invisible M. de Saint-Fare de battre la retraite militaire dans l'une des minces voliges de la table : Va, pars, disons-nous; et que le tambour marche et s'éloigne. A l'instant même, la retraite est battue; le bruit s'éloigne, s'éteint et meurt. — Allons, fort bien; continue de battre la caisse et reviens vers nous. — Aussitôt dit, le tambour se ranime, se rapproche et revient à nous, au diapason du départ. L'illusion est complète, et, pour trancher du généreux gamin de Paris, Saint-Fare ajoute à cette marche l'air de carrefour des *Lampions*. »

« Scie du bois, dit l'un de nous. A peine le mot est-il achevé que, sous les dents agaçantes de la scie, la fibre du bois crie et recrie dans l'intérieur de la planche. — A merveille, et continue de travailler en bon ouvrier; frappe, taille, rabote. — Tous les bruits du travail attaquent aussitôt l'oreille; la varlope se promène et débite ses copeaux; le marteau s'abaisse, se relève et rebondit sur des clous... L'esprit turbulent agite, secoue, bouscule la table; il *souffle,* il *soupire;* il recommence, il bisse tout spontanément je ne sais quelles qualités de bruits, et quoique personne, rien ne touche à la table, elle fait une violente cabriole. Il fallut retenir au vol la lampe qu'elle portait, et que déjà j'avais vu courir. Des phénomènes analogues se répètent à satiété sous nos yeux (1). »

Je pourrais multiplier les citations, les histoires; rapporter même les paroles et les enseignements attribués aux défunts célèbres, à Bossuet, à Fénelon, à Pascal, et fortifier ainsi par l'étude désintéressée de ces témoignages la conclusion qui s'impose à tout esprit sérieux et que votre esprit a déjà reconnue : non, la sainteté de Dieu, la dignité des saints, la majesté de la religion chrétienne ne permettent pas d'affirmer l'existence de ces commu-

(1) G. des Mousseaux, *la Magie au dix-neuvième siècle,* p. 16, 17.

nications spirites, ridicules, impies, entre les vivants ennuyés ou égarés et les esprits supérieurs qui habitent les Cieux.

Les questions posées, le caractère des spirites, leur manière d'évoquer les esprits, suffiraient donc pour vous convaincre que les faits allégués, s'ils sont vrais, ne sont pas l'œuvre de Dieu, dont les manifestations éclatantes ont un caractère essentiellement différent, de gravité et de sainteté. Ce qui doit nous frapper davantage dans l'étude des révélations spirites, ce sont les contradictions flagrantes que nous y découvrons. Évidemment, si Dieu nous envoie ses bons esprits, ses anges pour nous faire connaître sa volonté, sa sainteté et sa véracité exigent que ces anges parlent un même langage et expriment une même pensée, car l'opposition et la contradiction entre ces témoignages indiqueraient ou que Dieu veut nous tromper, ou qui'l veut se jouer de nous, et une telle hypothèse serait impie. Si nous constatons, au contraire, une contradiction certaine entre ces révélations, il faudra bien reconnaître qu'elles ne sont pas l'œuvre de Dieu.

Or, sur les points essentiels tels que la pluralité des existences, les réincarnations successives des âmes et certains autres dogmes, affirmés d'une manière absolue par les fondateurs de la religion spirite, d'autres spirites qui

les égalent en nombre et en autorité, professent une doctrine absolument contraire. Ainsi, voici un spirite qui a centralisé les documents et les dépositions de plusieurs communions de sa religion, et qui, après avoir sérieusement et plusieurs fois consulté les esprits, écrit ceci :

« Dans les communications spirites que nous allons donner, le lecteur pourra constater qu'elles s'accordent toutes sur un point, celui de combattre la doctrine de la réincarnation. On remarquera sans doute que notre société se compose de personnes qui nient cet enseignement et que nos *médiums* n'y croient pas davantage... Nous disons donc positivement : non, les esprits n'ont pas mission de nous enseigner une nouvelle doctrine religieuse. Non, ils ne peuvent avoir cette mission : toutes nos expériences nous le prouvent et eux-mêmes nous le disent souvent.

« En effet, pour peu qu'on s'occupe de ces phénomènes, on voit avec surprise que les esprits sont catholiques avec le catholique, protestants avec le protestant, juifs avec le juif, et même matérialistes avec le matérialiste. Cette dernière proposition paraît un paradoxe, et cependant nous l'avons reconnue exacte par nos nombreuses expériences ; c'est pourquoi nous ne saurions nous lasser d'avertir ceux qui veulent se mettre en rapport avec les esprits, de se

tenir en garde sur ce qui leur est communiqué par ces êtres si semblables à nous, qui souvent prennent plaisir à nous confirmer dans nos erreurs, soit à nous en inculquer d'autres, s'ils nous voient dans le doute ; agissons donc avec une grande prudence, et ne recevons que sous toute réserve ces communications extramondaines.

« N'oublions pas que nous nous mettons par elles sous l'influence directe d'êtres inconnus, parmi lesquels il en est de si rusés, de si pervers, qu'on ne saurait trop s'en méfier. Conséquemment, n'ajoutez pas une foi absolue à ce qu'ils vous disent ; ne vous effrayez pas s'ils vous prédisent quelque malheur ; Dieu ne leur a pas révélé votre avenir. Nous en avons eu plusieurs fois la preuve ; une fois entre autres, à la suite d'une communication sur un sujet moral dont le style annonçait une grande élévation de pensée, un de nos *médiums* écrivit : ne te fais pas de peine de ce que je vais te dire, tu mourras demain, mais n'aie pas peur, Dieu est bon. Si ce *médium* avait été assez crédule pour ajouter foi à cette prétendue prédiction, je laisse à penser quelles en auraient été les funestes conséquences. Nous avons eu plusieurs exemples de graves maladies, de dérangements du cerveau, de morts subites causées par des révélations mensongères qui ne devinrent vraies que par la faiblesse et la crédulité

de ceux auxquels elles étaient faites (1). »

On ne pouvait écrire avec plus d'autorité une réfutation plus décisive de la religion spirite. Ainsi, voilà un spirite convaincu, ardent, très instruit des moyens d'évocation, qui déclare sérieusement que la doctrine des réincarnations est radicalement fausse ; que les esprits invisibles n'ont pas reçu la mission de nous instruire ; qu'ils tiennent toujours un langage conforme aux croyances, aux intérêts des personnes qui les évoquent, et que la pratique de ces évocations trouble souvent la raison. Ces aveux me suffisent, et je ne demande pas d'autre réfutation de la religion des esprits.

En réalité, vous me conseillez de me défier des esprits et de ne croire qu'aux révélations intimes de ma raison. Or, si ma raison est juge en dernier ressort, si c'est elle qui doit m'instruire, c'est elle aussi, c'est ma conscience et ma raison que je dois écouter. Je n'ai pas besoin de recourir à des évocations, à des pratiques dangereuses pour faire parler des esprits rusés, mauvais, moqueurs, qui peuvent me tromper et égarer mon entendement. Ces esprits auxquels vous attribuez la puissance d'entrer en communication avec vous, ne sont pas les interprètes autorisés, infaillibles de la pensée et

(1) Anatole Barthe, *le Livre des Esprits, ou Recueil de communications obtenues par divers médiums*, page 2. Paris, 1863.

de la volonté de Dieu. Frappé de l'impuissance de ma raison en présence des redoutables problèmes que j'essaye d'éclaircir, je m'adressai à vous, dirait le spirite repentant, et vous me promettiez de me révéler les secrets de la vie future par le témoignage même des habitants de l'autre monde ; et, après avoir fait ces promesses, après avoir attaqué, nié l'autorité divine de l'Église chrétienne, qui parle et enseigne au nom de Jésus-Christ, vous déclarez que je dois me défier des esprits et consulter ma raison.

C'est donc une fable, cette histoire des communications d'outre-tombe, et votre témoignage si formel m'apprend que les esprits bienheureux ne viennent pas dans ce monde et ne sont pas en communication avec les vivants.

IV

Je ne nie pas que Dieu, dans ses desseins de miséricorde et de justice, permette à des saints de nous entourer d'une protection sensible, et de nous émouvoir intérieurement dans les mystères de leur invisible présence à notre âme. Je reconnais aussi, en suivant les enseignements les mieux justifiés de la Tradition chrétienne, que les âmes de nos parents, de nos amis, dans les douleurs méritées du purgatoire, peuvent, au commandement de Dieu,

et par un dessein de bonté, solliciter le secours puissant et la faveur de nos prières, par des moyens sensibles, qu'il nous est impossible de rattacher à des lois générales connues. Oui, dirai-je enfin, il a pu arriver aussi qu'à travers les mystères profonds d'une apparition, les âmes mêmes des damnés aient révélé les secrets redoutables de la justice éternelle et instruit les vivants, par la manifestation de leurs souffrances sans fin. Tout cela est vrai, conforme à l'enseignement théologique, et ma raison n'en est pas offensée. Mais ces communications sont rares, extraordinaires, indépendantes de notre volonté ; elles ne relèvent que de la sagesse de Dieu, dont les desseins sont impénétrables à notre esprit si imparfait. Ce que je ne peux croire, ce qui est absolument contraire à l'expérience et à la raison, c'est que ces révélations et ces apparitions dépendent de nous, de notre volonté, et qu'il soit permis à tout homme, incrédule ou croyant, honnête ou misérable, de commander aux défunts par des moyens ridicules, d'apparaître et de parler. Un esprit sérieux ne pourra jamais se soumettre à une telle affirmation.

D'ailleurs, l'intelligence des âmes, après la mort, n'a pas l'étendue exceptionnelle que les spirites prétendent leur attribuer, pour justifier la sagesse, la profondeur de leurs réponses, et la perspicacité de leurs prédic-

tions. Saint Thomas d'Aquin, recueillant les témoignages de la Tradition, et prenant pour base de son argumentation certains faits évangéliques, par exemple, l'histoire du mauvais riche et de Lazare, énumère les principales attributions des âmes séparées du corps, il nous enseigne qu'elles peuvent connaître les autres substances spirituelles telles que les âmes des défunts, les démons, les anges; certaines choses naturelles, mais d'une manière confuse, générale, et bien inférieure à la connaissance angélique, qui est toujours précise et pleine de clartés.

Elles peuvent connaître encore certains faits particuliers accomplis sur la terre, si éloignés qu'ils puissent être; car les âmes séparées du corps connaissent les êtres en particulier, dans les idées qu'elles reçoivent de la lumière divine. Elles conservent, enfin, la science et les connaissances qu'elles ont pu acquérir pendant la vie, et elles ne perdent pas le souvenir des choses ni des personnes, unies d'une manière plus intime à leur cœur, par les liens pleins de tendresse ou d'une habitude naturelle, ou d'une vieille amitié (1). Le prolongement jusque dans la vie future de ce qu'il y a de meilleur, de plus noble et de plus profond dans notre âme, pendant la vie présente, nous rappelle

(1) S. Thom. *Summ. theol.*, p. 1, q. 89.

cette sage parole de saint Jérôme à Paulin : « Apprenons sur la terre les vérités dont nous conserverons la connaissance dans l'autre vie. »

Cette doctrine qui protège ainsi, avec un soin jaloux, le principe si important de notre identité, en ce monde et en l'autre, est en parfaite harmonie avec la raison ; elle est pleine de sagesse et nous laisse loin de ces hypothèses gratuites, par lesquelles les spirites prétendent reconnaître aux défunts des connaissances et des vues de l'avenir qui ne conviennent ni à ces âmes, ni aux démons eux-mêmes, si les démons peuvent entrer en communication avec nous.

Peut-on dire, en effet, que les révélations spirites soient l'œuvre des démons, si elles ne sont pas l'effet d'une intervention des esprits bienheureux?

V

La doctrine catholique nous apprend que les démons sont des anges déchus, qu'ils ont conservé dans le lieu même de leur supplice leurs qualités et leur puissance naturelles; car ils n'ont été dépouillés par le châtiment divin que des dons surnaturels et gratuits. Les anges mauvais, devenus mauvais par l'usage coupable d'une liberté révoltée contre Dieu, médi-

tent de détourner de Dieu toute créature et de nous perdre; et quand on lit attentivement les prières de l'Église qui invoque le secours de Dieu contre la puissance des ténèbres, contre les anges mauvais; quand on soumet à l'analyse les paroles qui composent les bénédictions et les exorcismes, pour défendre contre le démon, et l'homme lui-même et les substances naturelles nécessaires à son usage et utiles à sa vie, la pensée chrétienne se dégage nette et redoutable, et l'on reconnaît que Dieu permet au démon de tenter et de tromper l'homme, de l'obséder, de nuire à son corps, de corrompre ses aliments et de produire extérieurement, par des moyens dont l'économie nous échappe, des phénomènes bizarres, qui provoquent en nous l'étonnement et la frayeur. Lisez les grands théologiens de l'École sur la nature, la puissance et la malice des mauvaise anges; méditez les savants écrits de saint Thomas d'Aquin, de Delrio, de Jérôme Mengo, et avant eux, de saint Augustin, sur cette matière, et vous reconnaîtrez l'unité, la suite et la fermeté des principes de l'Église, quand elle parle de l'existence et de l'intervention des démons (1).

(1) Saint Jean Chrysostome s'exprime ainsi sur les communications entre les morts et les vivants. Sa parole sage et élevée mérite notre attention : « Ne igitur quæramus hæc audire a mortuis, quæ multo clarius quotidie nos docent sacræ litteræ. Nam si novisset hoc Deus, quod mortui

« Combien la force des anges prévaut à celle des hommes et des animaux, écrit Bossuet, et quelle domination elle est capable d'exercer sur eux, sous l'ordre de Dieu; il l'a lui-même déclaré par le carnage effroyable que fit un seul ange dans toute l'Égypte, dont il fit mourir tous les premiers-nés, autant parmi les animaux que parmi les hommes, et encore par celui qui se fit si promptement dans l'armée de Sennachérib qui assiégeait Jérusalem.

« On pourrait pourtant demander si Dieu conserve le même pouvoir aux anges déserteurs et condamnés : mais saint Paul a décidé la question, lorsque, pour exciter les fidèles à résister vigoureusement à la tentation, il les avertit que « nous n'avons pas à lutter avec la chair et le sang, mais avec des princes et des puissances » qu'il appelle encore, à cause de leur origine « des vertus des cieux » après même qu'ils en ont été précipités, pour nous montrer qu'ils conservent encore, dans leur supplice, la puissance comme le nom qu'ils avaient par leur nature. Et il ne faut pas s'en

excitati viventibus essent profuturi, nequaquam omisisset, neque tantum lucrum præterisset, qui cuncta nobis utilia procurat. Eoque Deus occlusit fores, nec permittit aliquem defunctorum huc reversum narrare quid illic (apud inferos) fiat, ne dæmon, accepta occasione, technes suas omnibus intueat... Sed, Deus, quem nihil latet, præclusit ut quisquam unquam illinc huc reversus, de iis quæ ibi sunt, narraret viventibus hominibus. (S. J. Chrysost. *Hom. IV*, in s. Luc.)

étonner, puisque Dieu qui les pouvait justement priver de tous les avantages naturels, a mieux aimé faire voir, en les leur conservant, que tout le bien de la nature tournait en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu. Ainsi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais; et la force de leur volonté à mouvoir les corps, par cette même raison, leur est restée comme des débris de leur effroyable naufrage... Ainsi tous les avantages naturels sont restés aux démons pour leur supplice; Dieu leur a tout changé en mal... Dieu nous veut apprendre par là quelle estime nous devons faire des dons naturels, de la pénétration, de l'intelligence et de la puissance, puisque tout cela reste aux démons, qui n'en sont ni moins malheureux, ni moins haïssables (1). »

L'existence des démons et leur intervention

(1) Bossuet, *Élévat. sur les mystères*. XXIII[e] semaine. V[e] élévation. — Le sage Estius énumère les principaux fléaux que l'esprit mauvais peut déchaîner : « Angeli mali naturali sua virtute multos effectus producere possunt absolute a quibus tamen impediuntur et prohibentur per angelos bonos, ut, verbi gratia, concitare tempestates, excitra incendia, evertere domos, animalia occidere, morbos immitere, etc. Quæ omnia, cum naturaliter possint, non faciunt tamen nisi quantum à Deo permittuntur, ut patet ex iis quæ habentur in *Job*, 1 et 11; *Exod.*, VIII; *Matth.*, VIII, et alibi : Imo nec dubium quin totum genus humanum repente disperdere et occidere possent, si suæ potestati dimitterentur, quemadmodum significat Augustinus in *Expositione psalmi XCVI*. » Estius, *in lib. secund. sentent. Dist. VII* § XVI.

redoutable dans la vie de l'homme est donc établie par d'imposants témoignages, et avant Jésus-Christ, nous lisons dans l'histoire des anciennes religions de l'Inde, de la Chine, de la Perse, de l'Égypte et de Rome, que le genre humain a proclamé par ses prêtres, par ses philosophes et par ses cérémonies sacrées la croyance, souvent superstitieuse, toujours visible et convaincue, à l'existence des esprits mauvais.

VI

Saint Augustin a décrit la puissance des Anges, dans une page célèbre qui a servi de lumière et de texte aux développements scientifiques des plus graves théologiens : « De même que nous ne disons pas que les parents créent leurs enfants, ni les laboureurs leur récolte, quoique Dieu, opérant à l'intérieur, par sa puissance, produise son effet à la suite de leurs mouvements ou de leur action, de même aussi, il n'est permis d'attribuer la puissance créatrice ni aux bons, ni aux mauvais anges. Ils connaissent, grâce à la pénétration de leur esprit, les semences des choses qui nous sont inconnues, ils les répandent en secret dans un milieu propice, et permettent ainsi à plusieurs êtres de naître ou de croître avec rapidité. Mais les bons anges

ne font cela qu'autant que Dieu le commande, et les mauvais, malgré la perversion de leur volonté, qu'autant que Dieu le permet (1). »

Ce principe simple, clair et fécond nous fait bien connaître la doctrine théologique sur la puissance angélique, et il nous en donne une idée qui l'élève bien au-dessus de la puissance et de la science des plus grands génies. Les anges connaissent, dit saint Augustin, les raisons séminales des choses et les effets qu'elles peuvent produire; ils produisent même ces effets, à l'ordre ou avec la permission de Dieu. Or, que faut-il entendre par raisons séminales, sinon les propriétés innombrables des forces et des énergies, répandues et emmagasinées dans le vaste réservoir de la nature? et puisque tous les grands phénomènes désignés par la science moderne sous le nom de chaleur, lumière, magnétisme, électricité, ne sont que des applications de la loi générale de la conversion des forces, de leur association; puisque tous ces phénomènes dont nous constatons la réalité avec tant de lenteurs pénibles, après tant d'efforts et d'expériences infructueuses, sont des effets de ces raisons séminales, des résultantes de forces ou d'énergies, quelle ne doit pas être

(1) S. Aug. *De Trinitate*, l. III, c, IX, X.

l'étendue de la connaissance angélique? Quelle ne doit pas être la pénétration de ces esprits qui saisissent, d'un trait, par intuition, sans tâtonnements, tous les effets que pourraient produire les énergies de la terre, des sphères célestes, de l'atmosphère, de l'Océan?

En vertu de leur puissance et de leur connaissance de la matière et des agents naturels, ils peuvent agir sur nos sens, sur notre imagination, et provoquer ainsi les apparitions, les visions imaginaires qui viennent quelquefois nous troubler. Saint Thomas d'Aquin expose, après Aristote, en le complétant, la théorie philosophique de ces visions.

« L'ange, bon ou mauvais, peut, en vertu de sa nature, remuer l'imagination de l'homme. En effet, nous avons dit que la nature corporelle obéit à l'ange quant au mouvement local; par conséquent, les effets qui résultent du mouvement local de certains corps dépendent de la puissance naturelle des Anges. Or, il est manifeste que les apparitions imaginaires sont quelquefois produites en nous par le mouvement local des esprits animaux (fluide nerveux) et des humeurs. C'est pourquoi Aristote, au livre du *Sommeil et de la Veille*, indiquant la cause de l'apparition des songes, dit que, pendant le sommeil de l'animal, le

sang descend avec plus d'abondance au principe sensitif, et qu'en même temps descendent les mouvements, c'est-à-dire les impressions laissées par l'impression des objets sensibles, lesquelles sont conservées dans les esprits de la sensibilité; or, ces mouvements excitent le principe sensitif, de telle sorte qu'une apparition se produit comme si le principe sensitif était modifié par les choses extérieures mêmes. L'émotion des esprits et des humeurs (fluide nerveux) peut être si vive, que ces apparitions se produisent même quand on est éveillé, comme on le voit dans les frénétiques et autres malades. De même, donc, que cet effet résulte du mouvement naturel des humeurs et quelquefois même de la volonté de l'homme qui, à son gré, imagine ce qu'il a d'abord perçu par les sens; de même aussi cet effet peut être produit par la puissance de l'ange bon ou mauvais, quelquefois avec aliénation des sens corporels, et quelquefois sans aliénation (1). »

Il n'est pas toujours facile de reconnaître l'action des démons dans les phénomènes extraordinaires qui se produisent autour de nous, et de démêler un fait extranaturel diabolique, d'une action produite par une force inconnue de la nature, ou par l'habile artifice

(1) 1a, q. CXI, art. 3.

d'un aventurier qui veut tromper la crédulité des spectateurs. Les théologiens qui ont approfondi cette matière, ont enseigné qu'un prodige est l'œuvre des démons : 1° quand il est réellement au-dessus des forces de la nature physique, et quand celui qui le produit prétend prouver ainsi la vérité d'une doctrine opposée à la foi catholique; 2° quand il est contraire aux bonnes mœurs; 3° quand il n'a pour objet que de satisfaire ou la curiosité ou les passions, et d'amuser les hommes; 4° enfin, quand il est produit par des moyens ridicules, superstitieux, cabalistiques, sans invocation à Dieu et à Jésus-Christ (1).

C'est ainsi qu'en présence des phénomènes dont la réalité est affirmée par les spirites : tables tournantes, évocations, apparitions, le témoin, éclairé par les principes supérieurs de la théologie, doit s'assurer d'abord que ces phénomènes ne sont pas l'œuvre d'un homme habile, ou d'une imagination exaltée, ou d'une force inconnue encore de la nature, et dans le doute, expliquer le fait naturellement, sans recourir à l'hypothèse de l'intervention d'une volonté étrangère et supérieure, et si, après un examen sérieux, la réalité du phénomène annoncé et produit lui semble incontestable, s'il est évident qu'on ne peut l'expliquer, ni

(1) Delrio, *Disquisitiones magicæ*, lib. II, 9, VIII.

par une force cachée de la nature, ni par un fluide ou par une action magnétique des témoins, ni par une influence des esprits célestes qui ne se laissent pas détourner de la contemplation de Dieu pour amuser la curiosité des créatures, le témoin se rappellera que Dieu instruit les hommes sur l'avenir, avec plus de simplicité, d'autorité, de grandeur; qu'il le fait par le ministère autorisé de l'Église et de ses pasteurs, et il affirmera que les spirites sont le jouet de l'erreur et les serviteurs inconscients des esprits mauvais, c'est-à-dire des démons.

Mais, tout en reconnaissant la réalité de l'intervention diabolique, le théologien se souvient que cette intervention est rare; que le vieux paganisme est mort avec les pratiques et les superstitions sataniques des cultes oubliés; que le sang de Jésus-Christ a marqué la défaite irréparable de Satan, que Dieu, qui tient son ennemi sous la main de sa justice, ne lui permet pas de faire tout le mal qu'il voudrait et qu'il est contraire à la religion et à l'expérience chrétienne de prétendre que tous les faits d'évocations, d'apparitions et de révélations dont les spirites composent leur doctrine nouvelle, soient des faits certains, prouvés, dignes de l'attention d'un esprit sérieux. Ces faits sont rares, et dépendent d'un acte ou d'une permission de Dieu, et non du caprice et de la curiosité imprudente de quelques hommes égarés.

« Nous avons appris des divines Écritures que Jésus-Christ, grâce à la victoire qu'il a remportée par sa croix, a mis dehors le prince de ce monde, qu'il a fait taire ses oracles, qu'il a détruit l'empire que cet ancien serpent exerçait sur les nations, qu'il l'a enchaîné et jeté dans l'abîme, afin qu'il ne puisse plus les séduire, en sorte que sa puissance a été singulièrement affaiblie, et qu'il n'en fait usage d'une manière sensible sur l'homme régénéré que dans les circonstances rares où Dieu le permet suivant les desseins de sa justice ou de sa miséricorde... Il n'est donc pas en son pouvoir de communiquer extérieurement autant qu'il le voudrait avec les hommes, pour mieux les tromper... Ne croyez donc pas légèrement à sa présence ou à son action dans cette agitation et ce tremblement des tables sous la pression de vos mains, et ne prenez pas pour des oracles les réponses que vous croyez obtenir (1). »

(1) Mgr Turgeon, archevêque de Québec. Lettre pastorale sur les *Tables tournantes*. — « Nostro autem ævo, cur rara et pene nulla sit dit dæmonum efficacia non est mirandum, quandoquidem post ipsum Christi adventum dæmonum vim et potestatem infractam fuisse ipse Porphyrius agnovit. » Franc. Bittneri Posnaniensis doctoris et professoris theologiæ, *De civitate divina commentarii*, p. 135.

CHAPITRE VII

LE SPIRITISME ET LES SCIENCES PHYSIQUES

I

Nous avons examiné le dogme, la morale et les pratiques du spiritisme dans leurs rapports avec la théologie. Mais cette religion nouvelle, avec l'appareil éclatant des prodiges dont elle est entourée, relève aussi de la critique scientifique et du contrôle des hommes qui font profession d'étudier la nature matérielle et ses lois. Tous ces phénomènes merveilleux affirmés par les adeptes fervents et enthousiastes du spiritisme sont-ils possibles, sont-ils réels? Ces adeptes sont-ils toujours le jouet de leur imagination, les victimes inconscientes et malheureuses d'une hallucination profonde et contagieuse? Il faudrait, alors, repousser par une négation sommaire, au nom des sciences naturelles, la doctrine spirite, expression bizarre et incohérente de la pensée des hallucinés.

Il n'en est pas ainsi. En Angleterre, en

Allemagne et en France, des esprits positifs, patients, versés dans la connaissance de la matière inanimée et de la matière vivante, assez dédaigneux des préjugés et du faux respect humain qui fait rejeter sans discussion les manifestations du monde merveilleux, ont essayé de constater les phénomènes prodigieux discutés par les théologiens ; ils ont examiné et analysé avec une rare patience et un esprit indépendant les phénomènes reconnus, et sans se prononcer ouvertement, et dans tous les cas, sur les conclusions rigoureuses de leur examen, ils ont affirmé ces deux faits qui serviront de base aux recherches ultérieures des théologiens : Les phénomènes merveilleux existent ; ils sont l'effet d'une force qui nous est encore inconnue ; ils sont soumis à des lois.

II

Les études les plus délicates et les plus patientes qui aient été faites, en Angleterre, sur le spiritisme et le merveilleux, sont l'œuvre de M. Crookes, membre de la Société royale de Londres, physicien d'un rare mérite, connu dans le monde savant par la découverte du *Thallium*, du Radiomètre, et tout récemment de la matière radiante, découverte féconde que l'Institut français vient de couronner.

Constater les faits avec exactitude et dans tous leurs détails, décrire et déterminer avec précision leurs conditions d'origine, essayer de découvrir et d'exposer les lois qui les gouvernent; séparer le vrai du faux, le certain de l'incertain, et n'admettre le spiritisme au rang des sciences naturelles qu'après avoir réuni et groupé des preuves expérimentales d'une valeur incontestable et d'une précision absolue, telle est la tâche que le savant physicien s'est imposée.

« Mon éducation scientifique tout entière, écrit M. Crookes (1), n'a été qu'une longue leçon d'exactitude dans les observations, et je désire qu'il soit bien compris que ma ferme conviction de l'existence de certains phénomènes est le résultat des recherches les plus minutieuses. Dans le cas présent, je préfère aborder mes recherches sans aucune idée préconçue sur ce qui peut être ou n'être pas... D'abord je croyais que toute cette affaire était de la superstition, ou au moins quelque tour inexpliqué.

« J'aurais, certainement, une grande satisfaction si je pouvais projeter de la lumière dans une direction quelle qu'elle fût, et je puis sûrement dire que je ne m'occupe pas de savoir quelle serait cette direction... Je ne puis, quant à présent, *hasarder même la plus vague hypo-*

(1) *Quarterly journal of science,* juillet 1870.

thèse sur la cause de ces phénomènes... Je ne puis pas dire que j'aie des vues ou des opinions sur un sujet que je n'ai pas la prétention de comprendre. L'emploi croissant des méthodes scientifiques fera naître l'exactitude d'observation, un plus grand amour de la vérité parmi les chercheurs, et produira une race d'observateurs qui chasseront les restes sans valeur du spiritualisme, jusque dans les limbes inconnus de la magie et de la nécromancie. »

Mais, après avoir déclaré qu'il n'est pas permis de hasarder la plus vague hypothèse pour expliquer les prodiges des spirites, M. Crookes prétend, néanmoins, les expliquer par une force nouvelle, inconnue jusqu'à ce jour, et liée d'une manière intime et latente à l'organisme humain (1). Cette force nouvelle, qu'il désigne sous le nom de force *psychique*, agirait par des moyens et sous des conditions qu'il est important d'observer, et que nous ne connaissons pas.

Un médium qui paraissait doué, au plus haut degré, de cette force psychique, Dunglas Howe, fut choisi par le savant physicien pour la production des phénomènes qu'il voulait constater et observer. Après avoir construit des appareils scientifiques très délicats, et écarté les chances d'erreur et de supercherie,

(1) *Quarterly journal of science*, juillet 1871.

M. Crookes rapporte qu'il a pu constater la réalité des phénomènes suivants : altération du poids des corps; exécution d'airs sur des instruments de musique, sans intervention humaine, et sous des conditions qui rendent impossible tout contact avec l'instrument; mouvements d'objets pesants, placés à une certaine distance du médium; tables et chaises enlevées de terre sans l'attouchement de personne; enlèvement de corps humains; apparitions lumineuses; écriture directe; formes et figures de fantômes, actions mystérieuses sur les sens (1).

Il est impossible d'expliquer ces phénomènes merveilleux par une force psychique, c'est-à-dire par une force analogue à celle que les nerfs font passer de leurs centres ganglionnaires dans les muscles pour y produire la contraction qui précède le mouvement. Et, quand certains physiciens ajoutent que la volonté peut, dans certains cas, s'emparer de cette force et la transmettre à la matière inanimée qui nous entoure, ils multiplient des hypothèses, et ils sortent de l'ordre sévère des recherches expérimentales et scientifiques dans lequel ils devraient s'enfermer.

(1) Voir *Quarterly journal of science*, de 1870-1874. — Le *Birmingham Morning News*, 1871. — *The Athenæum*. — *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme* par William Crookes, membre de la Société royale de Londres.

III

Les mêmes phénomènes ont été observés en Allemagne par un homme dont le nom fait autorité dans les sciences psychiques et astronomiques, M. Zollner, et par plusieurs de ses collègues de l'Université de Leipzig. Il n'est pas permis d'accuser d'ignorance, de légèreté et de supercherie des hommes habitués à chercher la vérité scientifique avec un luxe de précautions et de défiances qui pourrait paraître exagéré. — Si l'on conteste, contrairement aux règles fondamentales de la certitude historique, les témoignages déjà nombreux des témoins graves et honnêtes des prodiges spirites, on ne peut pas contester de bonne foi les témoignages précis et publics des savants que l'Europe estime et dont elle admire les travaux (1).

Voici quelques-uns des faits publiquement constatés par le savant M. Zollner et produits par Slade, médium américain. Il est facile de reconnaître une profonde analogie entre les

(1) M. Zollner a publié les ouvrages suivants : — *Recherches photométriques, avec des considérations particulières, sur la nature physique des corps célestes.* — *Principes d'une photométrie du ciel.* — *De la nature des comètes.* — *Principes d'une théorie électro-dynamique de la matière,* 1876.

expériences du médium américain et celles du médium anglais :

« L'aiguille aimantée changeait de direction selon la volonté de Slade ; un crayon écrivait sur un papier placé entre les plis d'une table à charnières, fermée et scellée ; des nœuds se faisaient ou se défaisaient d'eux-mêmes sur une corde dont les deux bouts étaient fixés et scellés ; des rideaux s'ouvraient sans qu'on les touchât ; le son d'une clochette invisible se promenait à travers la chambre ; un harmonica isolé de tout contact humain jouait des airs de musique ; divers objets disparaissaient et reparaissaient à volonté, même un tabouret placé sous une table que l'on voyait, ensuite, tomber de deux mètres de haut, les pieds en l'air. Enfin, pour terminer par ce qu'il y a de plus surprenant, une main invisible pinçait aux bras les spectateurs, et, un vase de farine ayant été placé sous la table, cette main, sur l'invitation de Slade, y trempait d'abord les doigts, dont l'empreinte se marquait sur les habits des personnes touchées ; de son côté, la farine du vase portait la trace de cinq doigts, avec les détails les plus délicats de leur structure, et jusqu'aux plis de la peau (1). »

(1) Ces faits sont exposés et discutés par le savant Zollner, dans le 1er volume de ses *Mémoires scientifiques* (*Wissenschaftlichen Abhandlungen*, 1878). — Le Dr Schanz, professeur à Tubingue, a publié récemment une série d'articles très remarquables sur ces questions dans une revue catho-

MM. Ulrich, professeur de l'Université de Halle, Robert von Molh, jurisconsulte, Fechner, professeur à l'Université de Leipzig, et d'autres savants de renom, ont adhéré publiquement au système de M. Zollner, et reconnu la vérité des faits merveilleux qu'il avait exposés. Mais tandis que M. Crookes persiste à chercher l'explication naturelle et scientifique de ces faits, les savants allemands reconnaissent l'impossibilité d'une telle explication, et ne craignent pas de croire à l'intervention des esprits, à la nécessité d'une religion nouvelle, qui sera la religion de l'avenir.

Loin de nous la pensée de contester que l'on puisse expliquer par la force psychique, vaguement entrevue dans le mystère où elle se cache encore, certains phénomènes, certains mouvements de la matière, mais je déclare qu'il est impossible d'expliquer par une cause naturelle, par un fluide électrique ou magnétique dont le système nerveux serait l'origine, tous les phénomènes merveilleux dont il n'est pas permis de contester la réalité. Dans certains cas, les lois de la nature sont absolument violées, et l'on ne peut découvrir aucun rapport entre la cause et l'effet qu'on lui attribue.

lique : *Literarische Rundschau* (Fribourg-en-Brisgau). M. Hignard, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, a résumé ces articles dans *les Annales de philosophie chrétienne*, Paris, novembre 1880.

Une corde qui se noue, quand ses extrémités sont scellées et restent scellées; un crayon qui écrit, entre les plis d'une table à charnière, fermée et scellée, des pensées, des vers, des sentences que le médium ne connaît pas; une main invisible qui effleure les assistants, tous ces phénomènes, nous devons le reconnaître, n'ont aucun rapport avec le fluide nerveux qui se dégage d'un médium inconscient et complaisant.

Il faut donc recourir à de nouvelles explications. Les trois premières puissances algébriques (a^1, a^2, a^3) correspondent aux trois dimensions de la matière. Or, selon M. Zollner. il y a d'autres puissances à l'infini; il y a aussi, pour les corps, d'autres dimensions que celles que nous connaissons.

Si vous acceptez ce principe, vous pourrez en déduire les conclusious suivantes, qui expliquent les phénomènes merveilleux. Les esprits ont, comme Dieu, une quatrième dimension. Ils se rendent visibles quand ils entrent dans les trois dimensions que nous connaissons par les sens. Ils restent invisibles quand ils s'enferment dans la quatrième dimension, qui n'a pas de rapport avec nos sens (1). Ainsi s'expliquent l'apparition et la disparition des esprits.

(1) M. Zollner prétend prouver l'existence de cette quatrième dimension par ces textes de l'Ecriture sainte : — « Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit *latitudo* et *longitudo* et *sublimitas* et *profundum*. » S. Paul

Mais, quand les esprits se retirent et disparaissent dans la quatrième dimension, ils emportent avec eux les objets matériels que nous ne voyons plus; et c'est là, dans cette obscurité impénétrable pour nous, parce que nous n'avons pas le sens indispensable pour voir la quatrième dimension; c'est là qu'ils font sur des objets matériels : cordes nouées, guéridons, etc., certaines modifications qui deviennent ensuite sensibles en prenant place dans la catégorie générale des corps. Le phénomène cesserait d'être merveilleux et mystérieux pour nous, si nous avions, indépendamment de l'ouïe, de la vue, du tact, un autre sens qui nous permettrait de voir la quatrième dimension.

C'est au troisième volume de ses mémoires scientifiques que M. Zollner a exposé et développé cette explication des phénomènes merveilleux. Mais les visées de M. Zollner vont plus loin. La religion spirite compte plus de vingt millions d'adeptes; elle s'est établie à Ceylan, et elle envahira bientôt, par d'inévitables conquêtes, les immenses régions de l'Inde qui s'ouvrent déjà à la parole infatigable et ardente des pontifes du spiritisme,

aux Eph. III, 18. — « Aut ipsam adeo perfectionem Omnipotentis invenias? Quæ cùm cœlum *altitudine* adæquet, quid ages? Quum sit orco *profundior*, quid intelliges? Quum sit ejus modus et terra *longior* et *latior?* » Job, XI, 7-9.

puissants, par les visions merveilleuses qui frappent l'imagination des peuples superstitieux. M. Zollner n'hésite pas à devenir, en Allemagne, l'un des chefs les plus autorisés de cette religion des derniers temps, et à faire une large brèche dans les murs du protestantisme fortement ébranlé.

IV

En France, la question du merveilleux n'a pas le caractère religieux que je viens de signaler dans les écrits de quelques savants de l'Allemagne contemporaine. On a écarté les expériences des tables tournantes, les impositions des mains, les essais d'apparitions, et l'on a voulu rester sur le terrain ferme et pratique de la science expérimentale (1). A-t-on été arrêté par la crainte du ridicule et par un faux respect humain, je l'ignore; mais je constate

(1) La folie et le suicide sont très souvent la conséquence des pratiques du spiritisme. Dans une seule maison de santé de Lyon, on compte quarante personnes atteintes d'aliénation mentale pour cause de spiritisme. Il y a vingt ans, on calculait aux Etats-Unis que le spiritisme était pour un sixième dans les cas de folie et de suicide. Dans un rapport sur le spiritisme envisagé comme cause de folie, et lu à la Société des études médicales de Lyon, le Dr Burlet résume ainsi ses conclusions : « L'influence de la prétendue doctrine spirite sur la folie est aujourd'hui bien démontrée par la science. *Les observations qui l'établissent se comptent par milliers*. Il nous semble hors de doute que le spiritisme peut prendre place au rang des causes les plus fécondes d'aliénation mentale. »

que les expériences faites par les savants français pour mieux connaître les fonctions et les lois du système nerveux, n'ont rien de commun avec les pratiques et la religion des partisans des esprits. Les résultats obtenus dans cet ordre nouveau de recherches physiologiques ont dépassé les espérances, et ouvert à la science un chemin nouveau.

C'est donc avec une extrême réserve que le philosophe chrétien doit agiter ces questions délicates, peu connues. Qu'il ne se hâte pas de rendre une décision. Les savants contemporains commencent d'entrevoir les rapports mystérieux et profonds des forces magnétiques et électriques avec le système nerveux, ils ont même groupé un certain nombre de faits importants, mais ils n'ont pas encore osé donner la science ou l'explication rationnelle de ces faits.

Après MM. Braid, Azam, Broca, Lasègue, M. Charcot a étudié sur de nouvelles bases à l'hospice de la Salpêtrière, tout un ordre nouveau de phénomènes pathologiques ou physiologiques se rattachant à la grande hystérie (*hysteria major*). Ces phénomènes, constatés une première fois, se sont reproduits avec suite, sur plusieurs malades, en particulier et en public, au cours de clinique, et promettent, en vertu même de la régularité de leur reproduction, de devenir une base solide à des recherches ultérieures de la philosophie et de la théologie.

Voici, d'après M. Charcot, les symptômes fréquents de la grande névrose hystéro-épileptique et les phénomènes constatés. On peut les ramener à trois groupes principaux, ou à trois états.

1° *État cataleptique.* — Le malade est comme fasciné, immobile, l'œil grand ouvert fixé sur la lumière, la conjonctive, injectée et humide. A ce moment, la sensibilité est totalement anéantie, l'anesthésie est complète, et les membres, qui ont encore la souplesse de l'état normal, ont acquis cette propriété singulière de conserver l'attitude qu'on leur imprime ; et la malade peut garder pendant longtemps des poses qu'elle aurait même peine à prendre, quand elle n'est point dans cet état. Toute communication de la malade avec le monde extérieur semble interdite, et elle ne donne aucun signe d'intelligence aux diverses interpellations qu'on peut lui adresser.

2° *État léthargique.* — Lorsque l'état cataleptique cesse brusquement, la malade, si elle était debout, tombe à la renverse, la tête rejetée en arrière, le cou saillant. On entend une inspiration sifflante et quelques mouvements bruyants de déglutition. Les membres sont dans la résolution la plus complète, les yeux se ferment ; le pouls est régulier, il bat de 80 à 100 pulsations à la minute ; la respiration est faible et très irrégulière ; la sensibilité est encore anéantie, l'anesthésie est

totale et absolue; frémissement persistant de la paupière supérieure et convulsion des globes oculaires dans plusieurs directions, hyperexcitabilité musculaire, qui permet à l'expérimentateur de provoquer, par une légère friction au travers de la peau, la contraction d'un muscle, comme on pourrait le faire par l'électrisation localisée. Si l'excitation est forte, la contraction se transforme en contracture permanente; et ce moment marque aussi la première phase du sommeil provoqué.

3° *État somnambulique.* — Pendant cette seconde phase que l'on caractérise par le nom de *somniation provoquée,* le sens musculaire, suivant la remarque de M. Azam, semble ici remplacer la vue. La malade, *les yeux toujours fermés*, se lève, marche, se dirige vers l'interpellateur. On la voit lire, écrire, coudre, etc. « Elle répond parfois aux questions qu'on lui pose avec plus de précision qu'elle ne le saurait faire à l'état de veille et dans son état normal; il semble que l'intelligence soit plus excitée. » Au moment où elle revient à elle, la malade est prise d'un spasme pharyngien qui amène un peu d'écume entre ses lèvres, et marque ainsi la connexité de ces états avec l'attaque convulsive vraie; elle ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant le sommeil.

Cependant, M. Richer a constaté quelquefois le souvenir après le sommeil. « Il est une

troisième espèce de sommeil, que nous avons eu occasion d'observer quelquefois dans le cours de nos expériences, mais dont nous n'avons pu encore faire l'étude complète. Il semble qu'on puisse le considérer comme la phase ultime de la léthargie hystérique provoquée. Pour en citer un cas, voici ce qu'il nous a été donné d'observer sur Gl..... Après avoir répété sur elle les diverses expériences dont il est question, elle tomba dans un sommeil qui dura jusqu'au lendemain matin et dont il fut impossible de la faire sortir, quels que fussent les excitants employés, mécaniques ou électriques. Elle était dans la résolution la plus complète, les paupières fermées et les globes oculaires convulsés en bas. La respiration était très faible et irrégulière. Les muscles avaient perdu la propriété spéciale désignée sous le nom d'hyperexcitabilité. L'excitation des points hystéro-épileptogènes ne provoquait aucune crise. La compression des ovaires demeurait également sans résultat.

Nous étions, évidemment, en présence d'un sommeil d'un autre genre que celui que nous avions étudié jusque-là. Il est différent encore par ceci, que la malade, une fois revenue à elle, avait conscience d'avoir dormi longtemps, *et pouvait raconter, dans ses moindres détails, un long rêve qu'elle avait eu.* »

Malebranche prétend que les sorciers des

temps passés avalaient certaines boissons et certaines drogues qui provoquaient un long sommeil et des rêves de diverse nature. A leur réveil, ces sorciers que l'on avait trompés, prenant leurs rêves pour des réalités, s'imaginaient avoir pris part aux fêtes grossières et charnelles d'un sabbat. Il serait utile de rapprocher l'affirmation de Malebranche de l'observation de M. Richer qui complète ainsi son jugement : « Chez les hystériques, la croyance à la réalité de leurs hallucinations persiste parfois en dehors du temps des attaques... Nous pouvons nous expliquer ainsi les dépositions de ces malheureuses, qui, aux temps de sorcellerie, s'accusaient elles-mêmes, avec tant d'audace et d'obstination, se vouant à la torture et au bûcher, plutôt que de renoncer à la croyance d'un commerce diabolique qui n'avait jamais existé que dans leur imagination. »

Je vois encore un effrayant exemple de ces états lamentables de notre nature et de ces contrefaçons morbides du vrai surnaturel, dans le fait rapporté par MM. Bourneville et Reynard et cité par le Dr Richer. Ce fait nous apprend encore une fois que, si nous voulons reconnaître l'œuvre divine, et la distinguer des hallucinations bizarres qui accompagnent certains états pathologiques, il ne suffit pas d'étudier le fait matériel en lui-même, il faut encore examiner les circonstances dans lesquelles il se produit, et

principalement les qualités intellectuelles, morales et religieuses de la personne qui présente ainsi dans son esprit et dans son corps des caractères qui paraissent merveilleux.

Les attaques de *crucifiement* sont très rares, et elles sont précédées d'ordinaire par de l'agitation, un hoquet fatigant, et des mouvements de déglutition. Bientôt, la tête se porte en arrière, les bras s'étendent, le tronc se raidit, les jambes deviennent rigides. Alors, le crucifiement est complet. Voici les caractères qu'il présente.

D'une façon générale, immobilité complète de la face, du tronc et des membres. La tête est rectiligne, fortement portée en arrière ; les paupières sont entr'ouvertes et parfois animées de mouvements convulsifs très rapides ; elles laissent voir les globes oculaires, qui sont immobiles, portés en haut et en dedans. Les muscles des mâchoires sont contracturés, et les arcades dentaires, distantes d'un centimètre l'une de l'autre, ne peuvent être ni rapprochées, ni écartées.

La face antérieure du cou, arrondie, comme gonflée, est soulevée momentanément par de bruyants mouvements de déglutition. Les muscles du cou sont durs, tendus. Les *membres supérieurs,* très contracturés et étendus perpendiculairement au tronc, *sont en croix;* les mains sont fermées et les doigts fléchis si violemment

sur la paume des mains qu'il est impossible de les allonger. Le tronc est légèrement incurvé, de telle sorte que sa face postérieure est concave et que le ventre par conséquent, est un peu projeté en avant. Les membres inférieurs sont rapprochés, allongés, les orteils sont fléchis, crochus. En un mot, la rigidité est si accusée, qu'on pourrait soulever le corps tout d'une pièce comme une barre de fer. Ces attaques durent quelquefois six ou sept heures. La *descente de croix* s'effectue peu à peu. Les membres qui, pendant l'attaque, étaient pâles, presque froids, deviennent bleuâtres et chauds; les avant-bras se fléchissent, puis s'étendent comme si la malade se détirait. Elle porte les mains à son cou, qu'elle déchirerait si on ne la surveillait. Elle a un hoquet qui se précipite de plus en plus. La tête se fléchit. L... semble se réveiller d'un songe : « Où suis-je? » Elle se soulève, s'assied, se lamente : « J'étais si bien là-haut, dit-elle... C'était si beau! » Enfin, elle se plaint d'être fatiguée, courbaturée.

Lorsqu'on demande à L... de raconter ce qu'elle a vu, sa physionomie revêt une expression de bonheur : « Elle était dans le ciel au milieu d'une lumière éblouissante. Partout il y avait de la mousse, des petits saints Jean, des moutons frisés, des diamants qui brillaient, des dessins, des tableaux, des étoiles de toutes les couleurs. Notre-Seigneur a de longs cheveux bouclés, une

grande barbe rouge... Il lui a parlé, mais elle ne peut se rappeler ses paroles. Elle n'a pu lui répondre, tant elle était émue. » Elle gémit, et paraît regretter de n'avoir plus ses visions.

Les savants médecins qui rapportent avec un soin minutieux, les détails physiologiques et pathologiques de l'attaque du crucifiement, sont malheureusement trop étrangers à la philosophie et à la théologie. Ils confondent dans leurs explications incomplètes, le surnaturel et le merveilleux, l'extase et l'hallucination, l'œuvre de Dieu dans les saints, et les contrefaçons de la nature et des mauvais esprits.

Ce n'est pas ici que nous pouvons étudier cette partie intéressante et délicate d'un problème qui mérite un travail particulier, plus étendu.

Mais, ce qu'il faut retenir de ces observations, ce qui appartient à notre sujet, c'est qu'une force naturelle peut produire directement dans le corps humain, et indirectement dans l'esprit, des phénomènes merveilleux, que l'on pourrait confondre avec les effets surnaturels qui sont l'œuvre de Dieu, ou avec les effets prodigieux qui sont l'œuvre du démon.

Évidemment les faits observés et relatés par M. Charcot sont naturels, soit que l'on considère leur dénouement, soit que l'on considère leur origine et les caractères de leur apparition. Pour faire cesser presque instantanément ces phéno-

mènes qui se produisent dans des sujets malades, il n'est pas nécessaire de recourir à la prière, à l'exorcisme, aux moyens divins dont la liturgie chrétienne a conservé les formules pieuses, il suffit d'un traitement thérapeutique dont les conditions sont indiquées par l'auteur que je viens de citer, et dont les résultats bienfaisants ont été constatés par d'habiles praticiens.

Nous voilà donc en présence de faits positifs, constatés, extraordinaires que nous venons de signaler. Par quels moyens l'expérimentateur peut-il provoquer ces phénomènes qui semblent appartenir au monde merveilleux? Par des moyens très naturels.

C'est, d'abord, par l'action de la lumière. On prie la malade de fixer du regard un vif foyer lumineux (lampe Bourbouze, lumière de Drummond, lumière électrique). Après quelques secondes, la malade tombe dans l'état cataleptique. Si l'impression lumineuse cesse brusquement soit par la disparition du foyer lumineux, soit par l'abaissement de la paupière supérieure, soit par l'interposition d'un écran, la malade tombe brusquement dans l'état léthargique, et de là dans l'état de somnambulisme et de sommeil auquel on a donné le nom de *carus hystérique*.

On obtient encore la même suite de phénomènes, non seulement par les vibrations lumineuses d'un foyer, mais encore par les vibrations

sonores d'un instrument. L'expérimentateur fait asseoir deux malades sur la boîte de renforcement d'un fort diapason, en métal de cloche, qui vibre soixante-quatre fois à la seconde. Il est mis en vibration par un archet. Les vibrations du diapason se font entendre, la catalepsie se déclare ; elles cessent, la léthargie survient. On peut même, comme l'a fait pour la première fois un élève du service de M. Charcot, M. Descourtes, obtenir qu'un côté de la malade soit plongé dans l'état cataleptique et que les membres de l'autre côté restent dans l'état léthargique, et réciproquement.

« Enfin, ajoute M. Richer, dont nous avons reproduit les observations, des effets absolument semblables à ceux que nous venons d'exposer sont obtenus sans l'intervention d'un foyer lumineux et des vibrations sonores. — Il suffit de fixer la malade dont le regard est dirigé sur celui de l'expérimentateur, *quelle que soit la personne qui la regarde fixement.* B..., dont la sensibilité à ce genre d'expériences est très grande, tombe presque immédiatement dans le carus hystérique, précédé de l'inspiration sifflante habituelle. Chez les malades plus longues à endormir par ce moyen, la léthargie semble précédée d'une sorte d'état cataleptique. *Tout ceci s'obtient sans manœuvres particulières, et sans que la personnalité de l'expé-*

rimentateur y soit pour quelque chose (1). »

Voilà les faits constatés. Ni M. Charcot ni les physiologistes n'essayent d'en donner encore l'explication scientifique et de les ramener à des lois sagement déterminées. Ce qui frappe, d'abord, l'attention du philosophe en présence de ces phénomènes prodigieux, c'est la violation des lois ordinaires de la nature humaine. En effet, la loi de la sensibilité physique veut que toute impression matérielle et forte sur les nerfs détermine une sensation de plaisir ou de douleur ; la loi de l'intelligence veut que nous connaissions les objets extérieurs par la vue, par les yeux : nous lisons, nous voyons en un mot, à la suite d'une impression reçue sur le nerf optique, impression qui se prolonge jusqu'au cerveau ; la loi de l'activité physique veut que notre corps se tienne en équilibre, dans certaines positions, sous la condition que les lois de la pesanteur seront respectées. Or, la malade en léthargie ne voit plus par les yeux, ne sent plus, et prend des poses en opposition avec les lois de l'équilibre et de la pesanteur. Elle semble voir par les muscles ; elle vit, et elle est insensible à l'action la plus profonde des agents extérieurs ; elle conserve son corps, et elle semble l'animer et le soulever par une

(1) Hospice de la Salpètrière. — M. Charcot, *Catalepsie et somnambulisme hystériques provoqués.* — Compte rendu par M. Richer, interne des hôpitaux. — Le *Progrès médical* du 21 décembre 1878.

vertu cachée, par une énergie mystérieuse et nouvelle dans la science.

Or, pourquoi une cause naturelle et morbide ne pourrait-elle pas produire ces mêmes phénomènes, et remplacer l'action du foyer lumineux, et des ondes vibratoires? Dans cette hypothèse que semblent justifier les expériences dont je viens de parler, il ne serait pas nécessaire de recourir à l'intervention surnaturelle des démons pour expliquer, dans des sujets que l'on serait tenté de croire possédés de l'esprit mauvais, les états extraordinaires qui appellent notre attention. Une cause naturelle, une maladie peuvent provoquer dans l'homme les phénomènes que nous provoquons d'une manière artificielle, par un foyer lumineux, par des vibrations sonores, par des agents anesthésiques, tels que le chloroforme ou par des agents hyperesthésiques; et si le médecin n'a rien expliqué quand il a constaté une névrose, il a, du moins, commandé la prudence au philosophe qui cherche la raison suprême de phénomènes dont il est témoin.

V

Ces phénomènes physiologiques des malades de la Salpêtrière : catalepsie, léthargie,

fausse extase, somnambulisme frappent l'imagination ; mais il est facile, néanmoins, de reconnaître une ressemblance profonde entre ce somnambulisme artificiel ou provoqué et le somnambulisme spontané (1). La suspension momentanée de la sensibilité physique, ou l'anesthésie, n'étonne plus l'observateur philosophe qui voit, tous les jours, l'insensibilité des malades, provoquée aussi par l'inhalation du chloroforme, dans des opérations de chirurgie douloureuses. Mais j'avoue qu'il est plus difficile à la science expérimentale et aux sciences philosophiques, d'expliquer les phénomènes extraordinaires de vue à distance, à travers l'espace, à travers les corps.

Si j'étudiais à fond cette question qui relève de la psychologie et de physiologie, je voudrais chercher d'abord la cause des prévisions, des pressentiments, des rêves, c'est-à-dire des états extraordinaires, mais naturels, de l'âme, en rapport, à travers l'espace, et, malgré le sommeil ou l'engourdissement des sens, avec des personnes et des objets éloignés.

Je voudrais étudier, ensuite, les phénomènes provoqués par le magnétisme, l'hypnotisme, ou par l'action de l'homme sur l'homme, examiner si les faits rapportés, sont scientifique-

(1) Le Dr Macario, *Du Sommeil, des Rêves, du Somnambulisme.* — Le Dr Brierre de Boismont, *Des Hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions*, etc. — A. Maury, *Du Sommeil et des Rêves.*

ment constatés, comme le prétendent les docteurs Bellanger et Macario, et si ces faits ne sont pas en opposition avec les lois de la nature humaine et les principes essentiels de la psychologie.

Il nous paraît difficile de nier les phénomènes de vue à distance, et nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'expliquer *tous* les phénomènes de ce genre, par une communication imprudente ou criminelle avec des esprits mauvais.

Nous citons un seul fait, qui nous a été raconté par notre excellent et savant ami, le docteur Ozanam, frère de Frédéric Ozanam; nous lui laissons la parole.

En 1852, nous dit M. Ozanam, je donnais mes soins à une femme, âgée de trente à trente-cinq ans, atteinte de névropathie. C'était une femme honnête et chrétienne. Il m'arriva plusieurs fois de la chloroformer, et de provoquer ainsi un sommeil qui durait plus d'une heure, et que je faisais cesser à volonté. Pendant le sommeil, elle répondait à mes questions. Souvent ses réponses qui ressemblaient à des prophéties, m'ont étonné par leur vérité et par les intuitions extraordinaires qu'elles dénotaient dans ce sujet.

Un jour, après l'avoir chloroformée, je lui demandai des nouvelles de mon frère qui était à Pise. Elle me répondit :

« C'est étrange, je vois une tour qui va tomber (la tour penchée) ; j'entre dans une chambre. Voilà un homme qui a les cheveux noirs et plats, il est très pâle ; il est bien malade... Je vois encore un enfant qui pleure... J'aperçois une rose, un portrait de l'empereur, un Christ... »

J'écrivis aussitôt à mon frère, et lui demandai ce qu'il faisait au jour et à l'heure indiqués. Il me répondit : « J'étais encore à Pise, plus souffrant que d'habitude, et obligé par le triste état de ma santé, d'ajourner mon départ pour Florence ; je grondais, à l'heure indiquée, ma petite fille, qui ne voulait pas aller au salon, où je voulais l'envoyer, parce qu'elle avait peur de la nuit, et l'enfant pleurait beaucoup. Je n'ai, dans ma chambre, ni rose, ni portrait de l'empereur. »

Le docteur Ozanam a bien voulu nous communiquer de nouvelles observations, aussi intéressantes, et plus extraordinaires que celle que je viens de rapporter. Il est inutile d'en parler. Le fait de la vue à travers l'espace n'est donc pas impossible (1). Faut-il expliquer par

(1) Dr Macario : « La faculté de voir à travers les corps opaques et à des distances illimitées, paraît certaine. Le Dr Bellanger s'en est convaincu par des expériences répétées. » *Du Sommeil, des Rêves*, etc. — Voir aussi : *Rapport à l'Académie de médecine*, en 1831, par MM. Orfila, Réveillé-Parise, etc., membres de l'Académie de médecine. — Joseph Fradk, *Pathologie médicale — Maladies du système nerveux*. — Debrien, *Histoire du magnétisme animal*.

un secours divin le fait que nous venons de citer? Non; Dieu ne se prête pas ainsi aux exigences indiscrètes de la curiosité humaine. Faut-il l'expliquer par une intervention diabolique? La nature de l'expérience et les croyances chrétiennes du sujet et du médecin ne le permettent pas. Serait-il vrai d'affirmer qu'il y a communication de pensées entre le malade et l'opérateur? Non; car le docteur Ozanam ignorait lui-même ce que faisait son frère; il ignorait sa résidence actuelle, et il ne pouvait pas communiquer mystérieusement à sa malade, une connaissance qu'il n'avait pas.

L'esprit humain peut imaginer des hypothèses pour expliquer ces faits extraordinaires, ces états pathologiques et psychologiques, tellement étranges que l'on douterait de leur réalité si l'intelligence et la sincérité des rapporteurs n'étaient pas incontestables; nous ne pouvons pas donner une solution précise du problème posé. Les phénomènes provoqués qui laissent l'âme dans des états merveilleux, peuvent être, en eux-mêmes, inoffensifs, au point de vue religieux; ils présentent cependant toujours un inconvénient sérieux, car ils nous établissent dans des dispositions d'esprit et de volonté trop favorables à l'intervention des puissances mauvaises. Il est toujours imprudent de livrer sa volonté.

Nous connaissons bien imparfaitement encore les énergies secrètes cachées dans le corps humain et les forces puissantes cachées dans le sein de la nature. Il appartient à la science d'éclairer ces abîmes profonds. L'homme avance lentement à cette lumière des sciences naturelles, reculant sans cesse les bornes du champ qu'il doit parcourir, marquant son passage sur la terre par des découvertes nouvelles, et enlevant à la superstition ignorante, ses positions avancées. Avec quelle prudence il faut donc traiter ces difficiles matières, et quel examen attentif, savant, sage, il faut faire, avant d'attribuer à l'esprit mauvais des effets qui appartiennent peut-être à la nature, dont les lois et la fécondité merveilleuse nous sont encore imparfaitement connues. L'état de l'homme, de son corps et de son âme dans certaines conditions naturelles, mais morbides : léthargie, somnambulisme, catalepsie, hystérie ; son insensibilité absolue, sous le fer et le feu, quand il est préalablement soumis à l'action de certains agents anesthésiques, tels que le chloroforme ; son agilité et sa perspicacité extraordinaires, dans le somnambulisme spontané, quels phénomènes mystérieux qui condamnent nos affirmations précipitées, téméraires, et qui nous indiquent avec quelle sagesse pleine de réserves l'esprit humain doit se prononcer sur les faits merveilleux !

Je finis cette étude sur le spiritisme et les

sciences occultes par un exemple qui confirme nos dernières observations, et qui est cité par un physiologiste, professeur de médecine pratique, et religieux de la Grande Trappe. Vous entendrez parler le théologien et le savant, et voulant éviter d'affaiblir l'autorité de sa parole, dont je lui laisse d'ailleurs la pleine responsabilité, je citerai son observation pathologique, sans ajouter moi-même un commentaire et sans insister sur la leçon qui s'en dégage.

« Encore un mot sur les religieuses de Loudun ou plutôt à leur occasion : C'est une communauté religieuse de femmes pour laquelle nous avons été consulté, il y a déjà bien des années. L'état de ces filles avait la plus grande ressemblance avec celui des Ursulines de Loudun. En voici un abrégé : Ces religieuses ont été affectées successivement comme par une sorte de contagion ou d'imitation nerveuse. Elles affirmaient entendre la nuit au dortoir des cris, des hurlements effroyables de divers animaux, des voix plaintives, etc., des bruits de tempête, d'ouragan, de tonnerre, dans les temps les plus sereins et les plus calmes. Souvent, pendant des nuits entières, elles éprouvaient des convulsions comme hystériques, faisaient des sauts de tout le corps avec une violente agitation de tous les membres, et répétaient les cris et les hurlements qu'elles disaient avoir entendus les jours précédents en y joignant un mélange de

gémissements, de pleurs et de ris. On les voyait prendre des postures et des attitudes les plus difficiles, tout à fait extraordinaires et contre toutes les lois de l'équilibre : faire des sauts et des mouvements subits d'ascensions dont elles étaient absolument incapables dans leur état normal et physiologique, comme par exemple, de franchir d'un seul saut, avec une incroyable légèreté, le mur de leur clôture et de s'élancer sur les autres avec presque l'agilité des animaux grimpeurs. On les a vues même dans l'église au moment de la sainte communion lancées avec violence contre le mur et y paraître comme collées et raides comme des planches.

Assez souvent cet état chez ces saintes filles paraissait accompagné ou suivi de quelque trouble intellectuel ou du moins affectif, et enfin d'une foule d'aberrations morales les plus singulières et les plus bizarres et presque inexplicables par les seules lois physiologiques et pathologiques, ou plutôt on voyait chez elles toutes les perturbations, tous les écarts et toutes les illusions de la sensibilité ou de l'imagination la plus exaltée et la plus désordonnée.

« Maintenant, quel plan de traitement fallait-il adopter pour s'opposer à ces singulières aberrations? Nous nous sommes borné à conseiller les moyens hygiéniques et moraux que nous avons crus les plus en harmonie

avec la forme et la nature des accidents dominants.

« Voici donc la substance de notre méthode thérapeutique : Un système hygiénique coordonné, combiné et varié, selon le caractère et le génie des personnes; travail manuel assidu, suivi et varié pour contenir constamment les esprits en haleine, brider et entraîner les mobiles et ardentes imaginations, et opérer enfin une salutaire diversion par l'exercice physique et corporel; de plus divers moyens moraux appropriés au besoin et à la profession des sujets... Il paraît que, quelques mois après cette consultation, tout est rentré dans l'ordre primitif, et depuis on n'a jamais rien vu de semblable dans cette communauté (1). »

VI

Je n'insiste pas sur l'importance exceptionnelle de l'observation que je viens de citer, et je conclus.

I. — Les spirites ont la prétention de tenir directement de l'âme des défunts la solution du problème de la destinée humaine et l'explication des redoutables mystères de la vie future.

(1) Debreyne, docteur en médecine, professeur particulier de médecine pratique, prêtre et religieux de la Grande Trappe. *Essai sur la théologie morale*, chap. IV, *Des possessions dites démoniaques*, p. 561.

Il était nécessaire d'examiner cette prétention. Les principes d'une saine philosophie et les sévères enseignements de la théologie chrétienne nous apprennent que cette prétention n'est pas fondée.

Les âmes bienheureuses ne se détournent pas de la contemplation surnaturelle de l'essence divine et de la possession pleine de joie et d'amour, devenue leur récompense, pour se rendre aux invitations grotesques de quelques hommes égarés et superficiels, rangés autour d'un guéridon.

II. — Les esprits mauvais peuvent intervenir, et faire une œuvre de mensonge et de mal, dans des hommes dont la volonté perverse et révoltée se trouve déjà sous la domination du génie mauvais. Mais cette intervention insolite, éclatante, est rare et limitée à des cas particuliers, car la Rédemption a affranchi le monde, et Satan est contenu dans son action redoutable, à travers la terre, par la puissance même de Dieu.

III. — La nature dont toutes les énergies secrètes ne nous sont pas connues, se révèle quelquefois d'une manière extraordinaire et pleine d'éclat, dans des phénomènes d'hallucinations, d'insensibilité physique, d'activité prodigieuse et désordonnée, et son action puissante peut expliquer, dans certains cas, les faits étranges que l'on prétend attribuer

aux spirites assemblés. Le vrai surnaturel, avec ses grandes lois et ses phénomènes pleins de lumière, plane au-dessus de ces contrefaçons misérables. L'âme chrétienne, docile et confiante sous la main de Dieu, qui ne cesse jamais de la conduire et de la protéger, ne se prêtera jamais au jeu ridicule des superstitieux, qui préfèrent les réponses dérisoires de leur imagination trompée aux enseignements sévères mais précis, lumineux, autorisés de la religion et de la foi.

APPENDICE

DU COMMENCEMENT ET DE LA FIN DU MONDE

Les athées et les matérialistes contemporains prétendent que la matière est éternelle et infinie, et ils nient l'acte créateur de Dieu. La science démontre, au contraire, que le monde n'est ni infini, ni éternel, qu'il a eu un commencement et qu'il aura une fin. Voici, d'abord, le témoignage et la savante argumentation de l'illustre Cauchy (1) :

« Mais cette proposition fondamentale qu'on ne saurait admettre un nombre actuellement infini, ou une suite tellement composée d'un nombre infini de termes, peut être démontrée par les mathématiques de mille manières différentes, et si ceux d'entre vous qui s'occupent plus particulièrement des sciences abstraites, désirent connaître plu-

(1) Augustin Cauchy, *Leçons de physique générale professées à Turin, en 1832.*

sieurs de ces démonstrations, je me ferai un plaisir de les leur indiquer. Les propositions fondamentales ci-dessus énoncées s'appliqueraient aussi bien à une série de termes ou d'objets qui auraient existé nécessairement, ou même à une série d'événements qui se seraient succédé les uns aux autres, qu'à une série de termes dont l'existence est simultanée; et, dans ces deux cas, il est également impossible que le nombre de ces termes, de ces objets, de ces événements, etc., soit devenu actuellement infini (ou ait cessé d'être fini). Ainsi, par exemple, nous pouvons affirmer qu'il n'existe en ce moment qu'un nombre fini d'étoiles; il n'est pas moins certain que le nombre des étoiles qui ont existé, en suppposant que beaucoup aient disparu, est pareillement fini. Ce que nous disons du nombre des étoiles, on doit le dire également du nombre des hommes qui ont vécu sur la terre, du nombre des révolutions de la terre dans son orbite, du nombre des états par lesquels le monde a passé depuis qu'il existe; donc il y a eu un premier homme, il y a eu un premier instant où la terre a paru dans l'espace, où le monde lui-même a commencé, etc., etc. AU COMMENCEMENT, DIEU A CRÉÉ LE CIEL ET LA TERRE. Ainsi la science nous ramène forcément à ce que la foi nous enseigne: *la matière* n'est *pas éternelle*; et si le premier, le plus ancien de tous les livres ne nous avait

pas clairement révélé cette vérité, si nous ne l'admettions pas comme chrétiens, nous serions forcés de l'admettre comme arithméticiens, comme mathématiciens. »

« L'Arithmétique, disait le savant père et cardinal Gerdil, un des plus illustres professeurs de l'Université de Turin, dans une dissertation intitulée : *Démonstration mathématique contre l'éternité de la matière,* fournit une preuve irréfutable de la fausseté de la thèse fondamentale de l'athéisme, l'existence nécessaire, par conséquent éternelle, de l'univers et des principes qui le composent. L'existence éternelle de la terre ou de l'homme exige la possibilité d'un nombre actuellement infini (ou qui ne soit pas fini) de révolutions et d'existences ; or, cette possibilité est une chimère ou un non-sens. S'il s'agit de l'homme, le nombre des jours, des années, des siècles, etc., de son existence peut croître sans cesse, mais, à une époque quelconque, ce nombre pourra toujours être exprimé en chiffres, et sera toujours fini. Il en est de même de l'existence nouvelle que la Religion découvre à l'homme au delà du tombeau. L'homme est immortel, mais il n'est pas éternel ; l'éternité qui l'attend n'est qu'une durée qui croît continuellement, et au delà de toute limite assignable. Si, à un instant quelconque de cette éternité, il arrête sa pensée sur le temps écoulé depuis qu'il a commencé d'être, jamais il ne pourra dire

que ce temps soit actuellement infini (ou ne soit pas fini). On voit encore, par ce qui précède, disait en finissant le grand mathématicien, combien est contraire à la raison, même éclairée seulement par la plus élémentaire des sciences, l'arithmétique, l'opinion des philosophes qui osent soutenir que tout être vivant descend d'un autre être semblable à lui, et que l'état présent du globe terrestre a succédé à un nombre infini d'états divers. »

Voici les conclusions d'un mathématicien et mécanicien très distingué d'Italie, M. E. de Saint-Robert (*Le Mouvement. — Revue scientifique,* livraison du 22 juin 1875, p. 1135) : « Le mouvement a une tendance constante, par suite des résistances de toutes sortes, à s'éteindre. En disparaissant, il donne pour l'ordinaire, naissance à de la chaleur en proportions définies. Quelquefois le mouvement, en s'éteignant, donne origine, dans des proportions fixes, à d'autres agents physiques dont on faisait autrefois autant de fluides impondérables divers, savoir : lumière, électricité, magnétisme. Réciproquement, ces agents peuvent se convertir chacun en mouvement, par équivalent. De plus, tous ces agents peuvent se transformer les uns dans les autres, suivant des rapports fixes, sinon directement, du moins indirectement. Dans un système de corps livré à lui-même, la somme de toutes les puissances,

mesurée par le travail mécanique qu'elle peut effectuer, est invariable, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas être altérée par l'action mutuelle des parties du système. Le mouvement perpétuel est donc impossible, parce qu'il suppose une création de puissance sans une dépense correspondante. L'homme peut puiser du travail mécanique dans le réservoir immense de la nature, le transformer selon ses besoins, mais il ne peut rien créer. De ce qu'aucune puissance ne peut s'anéantir, on ne peut conclure que l'univers soit invariable, et que tout y ait un cours circulaire. En effet, on constate dans l'univers une tendance de toutes les puissances à se transformer en chaleur qui se répand uniformément partout. Ainsi l'univers converge vers un état final où il n'existera plus aucune différence de température entre les corps, où par conséquent aucun phénomène ne sera plus possible, où toutes les activités de la nature se seront arrêtées, fixées dans un repos relatif éternel, à moins qu'il n'existe un procédé inverse par lequel la chaleur puisse se concentrer de nouveau et se reconvertir en d'autres puissances. Mais il paraît que ce procédé n'existe pas et que même il est impossible. Cette dissipation progressive de la puissance nous fait envisager non comme prochaine assurément, mais comme inévitable la cessation de la vie sur le globe. »

Ecoutons encore deux interprètes éloquents de ces grands faits, un physicien anglais, M. Tyndall, et un mathématicien belge, M. Folie.

« Si la planète Mercure tombait sur le soleil, la quantité de chaleur produite fournirait à l'émission solaire un aliment pour près de sept ans, tandis que le choc de Jupiter lui en fournirait pour trente-deux mille deux cent quarante ans; notre terre donnerait un contingent de quatre-vingt-quinze ans. Quel que doive être le sort de la théorie dynamique de la chaleur dont nous donnons une esquisse, c'est déjà beaucoup de pouvoir établir les conditions qui produiraient certainement un soleil, de pouvoir reconnaître dans la force de gravité (la force d'impulsion du fluide éthéré) qui agit sur une matière nébuleuse (ou dissociée) la source d'où ont pu dériver les astres du firmament; car, soit que le soleil ait été produit et son émission soutenue par la collision de masses cosmiques, soit que la chaleur intérieure de la terre soit le résultat de la chaleur développée par le choc d'astéroïdes froids et obscurs, on ne peut douter que la cause assignée ne soit capable de produire les effets qu'on lui attribue. La lumière solaire et la chaleur solaire sont latentes dans la force qui fait tomber une pomme. Créée simplement par la différence de position dans les masses qui s'attirent, l'énergie potentielle de la gravita-

tion a été la source originelle de toute l'énergie de l'univers. De même que les poids d'une horloge, descendant à leur plus basse position, de laquelle ils ne peuvent plus remonter, à moins qu'une énergie nouvelle ne leur soit communiquée par quelque source qui ne sera pas encore épuisée ; de même, à mesure que les siècles se succèdent, les planètes doivent tomber sur le soleil. Lorsque l'une d'elles arrive à quelques centaines de mille de kilomètres de sa surface, si elle est encore incandescente, elle doit fondre et se réduire en vapeur par l'effet de la chaleur rayonnante ; quand même la planète serait couverte d'une croûte, et serait froide et obscure extérieurement, elle ne pourrait échapper à son triste sort. Si elle ne devient pas incandescente comme une étoile filante, par le frottement dans son passage à travers l'atmosphère du soleil, le premier frôlement contre sa surface produira un immense développement de lumière et de chaleur. Enfin, soit du premier coup, soit après plusieurs bonds, comme un boulet de canon ricochant sur la surface de la terre ou de l'eau, toute la masse sera broyée, fondue, réduite en vapeur, par un embrasement qui produira en ce moment plusieurs millions de fois autant de chaleur qu'en produirait en brûlant une masse de charbon de la même dimension. *Elementa ignis calore*

solventur ! » (*La Chaleur*, traduction de M. l'abbé MOIGNO, seconde édition.)

M. Folie (*Du commencement et de la fin du monde, d'après la théorie mécanique de la chaleur*. Lecture faite à la séance publique de la classe des sciences de l'Académie royale de Belgique, le 15 décembre 1873) : « Nous avons vu que la seconde loi conduisait à ce double résultat : d'une part, qu'il y a plus de transformation de travail en chaleur que de transformation en sens inverse, de sorte que la quantité de chaleur augmente constamment aux dépens de la quantité de travail ; d'autre part, que la chaleur tend à s'équilibrer, à se répartir d'une manière de plus en plus uniforme dans l'espace, et la désagrégation des corps à s'accroître. Il s'ensuit que l'univers se rapproche fatalement de jour en jour, en vertu des lois naturelles, d'un état d'équilibre final de température, dans lequel les distances entre les molécules des corps seront arrivées à leur extrême limite, et qui rendra toute transformation nouvelle impossible. Alors, suivant une expression mémorable, les éléments seront dissous par le feu. Tel est donc le terme fatal du monde. SORTI DU CHAOS, IL RENTRERA DANS LE CHAOS, avec cette différence, toutefois, qu'il ne sera plus animé de ce mouvement de rotation qu'avait le chaos originaire (*quando certa lege et gyro vallabat abyssos*), et qui lui a permis de se sépa-

rer en différents groupes d'attraction : ce mouvement de rotation aura lui-même été converti tout entier en chaleur. Le monde finira donc, sans qu'il lui soit possible de se reconstruire au moyen de formes naturelles existantes ; et la SCIENCE POSITIVE, SURTOUT, n'a pas le droit de supposer que ses forces puissent avoir manifesté auparavant, ou qu'elles puissent un jour manifester des lois différentes de celles qui ont été reconnues par l'expérience (démenti donné à M. Clifford). Il y a plus encore, non seulement le monde finira, mais il a commencé. Et, en effet, s'il existait depuis toute éternité, il y a une éternité déjà qu'il aurait dû finir, puisque la tendance à l'anéantissement de tout travail et à l'équilibre final de température, agissant de toute éternité, aurait dû se réaliser entièrement depuis une éternité déjà. On est donc en droit d'affirmer SCIENTIFIQUEMENT que l'univers, constitué avec les lois physiques que nous lui connaissons — et il est interdit à la science positive d'en supposer d'autres — n'existe que depuis un temps limité, quelque long du reste qu'il puisse être. Et quelle cause l'a ainsi constitué dans le temps ? Une cause inhérente à lui-même ? mais ce serait absurde, car cette cause aurait dû agir aussi de toute éternité. Cette cause ne peut être que le fait d'une volonté libre, et la création se trouve ainsi démontrée physiquement, j'allais dire mathématiquement... »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

LIVRE PREMIER

LA RAISON ET LA DÉMONSTRATION DE NOTRE IMMORTALITÉ

CHAPITRE PREMIER

LA MATIÈRE ET LA SCIENCE

CHAPITRE II

L'INCONNU

CHAPITRE III

LA FATALITÉ

CHAPITRE IV

L'IMMORTALITÉ ET LA RELIGION NATURELLE

CHAPITRE V

L'IMMORTALITÉ FACULTATIVE

CHAPITRE VI

TOUT EST DIEU

CHAPITRE VII

L'IMMORTALITÉ ET L'HOMME

CHAPITRE VIII

L'IMMORTALITÉ ET DIEU

CHAPITRE IX

L'IMMORTALITÉ ET L'HISTOIRE

LIVRE II

LE LENDEMAIN DE LA MORT ET LES LIMITES DE LA RAISON

CHAPITRE PREMIER

LE SIGNE DE LA MORT ET LA MORT APPARENTE

CHAPITRE II

LA PRÉEXISTENCE DES AMES

CHAPITRE III

LA TRANSMISSION DES AMES

CHAPITRE IV

LE VOYAGE ÉTERNEL

CHAPITRE V

LES MONDES HABITÉS

CHAPITRE VI

LE SPIRITISME ET LA THÉOLOGIE

CHAPITRE VII

LE SPIRITISME ET LES SCIENCES PHYSIQUES

APPENDICE

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

Vie de la Mère Marie-Marguerite des Anges (Van Valkenisen), religieuse carmélite et fondatrice du couvent d'Oirschot dans le Brabant hollandais. 1 beau vol. in-8°. . . . 6 »

Visites à Jésus-Hostie, 2 beaux vol. in-32, avec joli encadrement, 3e édit. 2 50

Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de Communion à l'usage des Associés de la Communion réparatrice. 9e édition, 1 vol. in-32. . . . . . 1 50

Courtes réflexions proposées aux chrétiens qui vivent dans le monde, traduites en grande partie d'un opuscule italien publié par le R. P. Sanvitali, de la Compagnie de Jésus. 1 volume in-32 . . . . 1 25

Neuvaines et Prières à Notre-Dame de Perpétuel-Secours. In-32. . . . . . . 0 35

La Journée sainte et chrétienne proposée par le grand apôtre des Indes, saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, traduit de l'italien. In-32. . . . . 0 40

Abrégé des méditations du P. Fabius-Ambroise Spinola de la Compagnie de Jésus, traduit de l'italien et publié par l'auteur des « Avis spirituels ». 1 vol. in-18. . . . . 3 25

De Bethléem au Tabernacle, ou comment Jésus nous aime. 1 vol. in-32. . 1 50

Jésus-Christ dans l'Eucharistie. 1 vol. in-32 . . . . 1 50

OUVRAGES DE Mgr DEMIMUID

Pierre le Vénérable, ou la Vie et l'influence monastique au XIIe siècle. In-8°. . . . . 3 »

Perboyre (Le Bienheureux Jean-Gabriel), 1 vol. in-12 illustré. . . . . 1 »

Saint Vincent de Paul, panégyrique prononcé le 9 juillet 1891. In-8°. 0 50

OUVRAGES DE Mgr DUPANLOUP
ÉVÊQUE D'ORLÉANS

De l'Education. 3 vol. in-12. . . . . 10 50
Tome Ier. De l'Education en général. — Tome II. De l'Autorité et du Respect dans l'éducation. — Tome III. Les Hommes d'éducation.

De la haute Education intellectuelle. 3 vol. in-8°, 22 fr. 50. — Le même, 3 volumes in-12 . . . . 10 50
Tome Ier. Les Humanités. — Tome II. L'Histoire, la Philosophie et les Sciences. — Tome III. Lettres aux Hommes du monde sur les études qui leur conviennent.

Les Hommes d'éducation. Tome III de l'éducation, 1 vol. in-8°. . . . . . . 5 »

Les Humanités. Tome Ier de la haute éducation, 1 vol. in-8°. 7 50

L'Histoire, la Philosophie, les Sciences. 1 beau vol. in-8°. 7 50

Du Dimanche. 1 vol. in-18. . . . . 1 25

Le Catéchisme chrétien, ou un Exposé de la doctrine de Jésus-Christ, offert aux hommes du monde, suivi d'un sommaire de toute la doctrine du symbole par Bossuet. In-8°. . 2 50

Méthode générale de Catéchisme recueillie des ouvrages des Pères et des docteurs de l'Eglise et des catéchistes les plus célèbres depuis saint Augustin jusqu'à nos jours. 3 beaux vol. in-12. . . . . 9 »

La Chapelle Saint-Hyacinthe. Souvenirs des catéchismes de la Madeleine, par un ancien disciple de Mgr l'évêque d'Orléans, 1825-1835. —

Instructions, Homélies, Sermons, etc. 2 volumes in-18 . . . . 6 »

De la Souveraineté pontificale. 3e édition. 1 vol. in-12. . . . . 3 »

Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la Religion par quelques écrivains de nos jours. 6e édition. 1 vol. in-18. . . . 1 »

Conseils aux jeunes gens, sur l'étude de l'Histoire. In-12. . . . . 3 »

Le Mariage chrétien. 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens, encadré de vignettes . 4 »

L'Enfant. 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens, encadré de vignettes . . . . 4 »

La Femme studieuse. 1 vol. in-16, en caractères elzéviriens, encadré de vignettes. 4 »

Lettres sur l'éducation des filles et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde. 1 vol. in-12. . . . . 4 »

De la Dévotion au Très Saint-Sacrement. 1 vol. in-18 . . . . 0 80

Conférences aux femmes chrétiennes. 1 vol. in-12. . . . . 4 »

Lettres choisies. 2 vol. in-8°. . . . . 10 »

Entretiens sur la prédication populaire. 1 vol. in-8°. . . . . 5 »

Derniers jours de Mgr Dupanloup, avec une préface de Sa Gr. Mgr l'Archevêque d'Albi. 1 vol. in-16. . . . . 2 »

Mgr Dupanloup devant le Saint-Siège et l'Episcopat. Recueil des hommages rendus par le Souverain Pontife et les Evêques à sa personne et à sa mémoire; avec une introduction par M. l'abbé Chapon, vicaire de la cathédrale d'Orléans. 1 vol. in-12. . 4 »

Portrait de Mgr Dupanloup, fait en 1878 par M. Portier de Beaulieu, eau-forte sur papier de Chine ou papier de Hollande. . . . . 2 »

Portrait de Mgr Dupanloup, par Tuerlinx. . . . . 2 »

Mgr Dupanloup et la liberté. Sa vraie doctrine, par l'abbé Chapon, Chanoine honoraire d'Orléans. 1 vol. in-12. . . . . 4 »

OUVRAGES DU R. P. FÉLIX, S. J.

Deux discours prononcés aux congrès de Malines 0 25

Economie sociale. . . . . 1 »

La Destinée. Première retraite de Notre-Dame . . . . 3 »

L'Eternité. Deuxième retraite de Notre-Dame . . . . 3 »

La Prévarication. Troisième retraite de Notre-Dame. . . . . 3 »

Le châtiment. Quatrième retraite de Notre-Dame . . . . 3 »

Les Passions. Cinquième retraite de Notre-Dame . . . . 3 »

Le Prodigue. Sixième retraite de Notre-Dame . . . . 3 »

La Confession, pourquoi on se confesse, pourquoi on ne se confesse pas. Septième retraite de Notre-Dame. . . . . 3 »

L'Article 7 devant la raison et le bon sens. In-8°. . . . . 3 »

— *Le même,* in-12 . . . . 1 »

Photographie du R. P. Félix . . 1 »

M. Renan et sa « Vie de Jésus ». In-8° . . . . 1 »

OUVRAGES DE Mgr FREPPEL

Œuvres polémiques. 8 vol. in-12. 24 »
Tome Ier. In-8° . . . . 6 »
En préparation le tome X . . . . . . 3 »
L'Instruction obligatoire . . . 0 25

OUVRAGES DU R. P. GRATRY

PRÊTRE DE L'ORATOIRE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION,
PROFESSEUR DE THÉOLOGIE MORALE A LA SORBONNE
ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Etude sur la Sophistique. 1 volume in-8° . . . . 5 »
De la Connaissance de Dieu. 2 vol. in-12 . . . . 8 »
De la Connaissance de l'Ame. 2 vol. in-12 . . . . 7 50
Les Sophistes et la Critique. 1 vol. in-8° . . . . 6 »
Lettres sur la Religion. 1 volume in-8° . . . . 6 »
— *Le même*, 1 vol. in-12. . . . . 3 »
Les Sources. Nouvelle édition. 1 volume in-18 . . . . 2 50
Les Sources de la Régénération sociale. 1 vol. in-18 . . . . 1 50
La Philosophie du Credo. 1 volume in-8° . . . . 5 »
Petit Manuel de Critique. 1 volume in-8° 1 50
Souvenirs de ma Jeunesse. Œuvres posthumes, l'enfance, le collège, l'école polytechnique, Strasbourg et le sacerdoce. — 1 vol. in-18 . . . . 3 »
Méditations inédites. Œuvres posthumes. 1 vol. in-18 . . . . 4 »

